


FONDO PIZZOFALCONE
NAZIONALE
BIBLIOTECA
B. Prov.
514
VITT. EM. III
NAPOLI
29-A-33
BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio
Palchetto
29-A-33
Num.° d' ordine

HISTOIRE

DES

EXPÉDITIONS MARITIMES

DES NORMANDS.

Ouvrages *du même auteur:*

Histoire générale de l'Espagne, depuis les temps les plus anciens jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, t. I et II, in-8°. (Les autres volumes n'ont pas encore paru.) Paris, 1811, chez D. Colas. Prix, 10 fr.

Recueil des meilleures Romances espagnoles; anciennes, historiques, chevaleresques et mauresques, avec une introduction et des notes (en allemand,) un vol. in-12. Leipzig, 1817, chez Brockhaus. 10 fr.

Voyages de Belzoni en Égypte et en Nubie, contenant les recherches archéologiques de l'auteur dans les pyramides, tombes, etc., traduit de l'anglais, avec des notes, 2 vol. in-8°. Paris, 1821, chez Galignani. 15 fr.

La Grèce, ou Description topographique de la Livadie, de la Morée et de l'Archipel, 4 vol. in-18, ornée de vues. Paris, 1823, chez Ferra jeune. 8 fr.

La Suisse, ou Esquisse d'un tableau moral et pittoresque des cantons helvétiques; 2e édition, revue et augmentée, 4 vol. in-18, avec fig. Paris, 1824, chez Eymery. 8 fr.

L'Angleterre, ou Description historique et topographique des trois royaumes de la Grande-Bretagne, 6 vol. in-18, avec cartes et vues. Paris, 1824, chez Le Doux. 30 fr.

Merveilles et Beautés de la nature en France, ou Description de ce que la France a de curieux et d'intéressant, sous le rapport d'histoire naturelle, 6e édition, revue et corrigée, 2 vol. in-12. Paris, 1825, chez Eymery. 6 fr.

PARIS.—DE L'IMPRIMERIE DE RIGNOUX,
rue des Francs-Bourgeois-S.-Michel, n° 8.

HISTOIRE

DES

EXPÉDITIONS MARITIMES

DES NORMANDS,

ET DE LEUR ÉTABLISSEMENT EN FRANCE
AU DIXIÈME SIÈCLE;

Par G.-B. Depping.

OUVRAGE COURONNÉ EN 1822
PAR L'ACADÉMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

TOME PREMIER.



PARIS.
PONTHIEU, LIBRAIRE AU PALAIS ROYAL,
GALERIE DE BOIS, N° 252;
SAUTELET ET COMPAGNIE,
PLACE DE LA BOURSE.

M. DCCC. XXVI.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Plusieurs fois les Sociétés savantes d'Europe ont provoqué des recherches sur l'histoire des expéditions maritimes des Normands, à cause de l'intérêt que présente ce sujet, et des éclaircissemens dont il a besoin. En 1770, la Société de la littérature hollandaise, à Leide, mit au concours l'histoire des invasions de la Hollande et de la Flandre, d'après les documens fournis par les historiens du Nord et de la France; mais elle ne reçut aucun mémoire satisfaisant. L'Académie d'histoire et d'antiquités de Stockholm eut plus de succès en 1801 lorsqu'elle eut à couronner une *Dissertation* de Wæsstrœm, sur l'origine et le but des expéditions maritimes des Scandinaves. Cependant les entreprises téméraires de ce peuple contre la France n'étaient pas éclaircies pour cela. Aussi, en 1820, l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres de Paris, proposa, pour sujet de prix, de

developper, d'après les monumens historiques, surtout du Nord, les causes des nombreuses émigrations des peuples connus sous le nom de Normands, et de faire l'histoire abrégée de leurs établissemens en France. Dans la séance publique de 1822, elle voulut bien couronner le Mémoire que je lui avais présenté. C'est ce Mémoire, plus développé depuis, et rédigé sous une forme plus historique, que j'ose faire paraître actuellement. Je crois n'avoir pas épargné les peines et les recherches, pour en faire disparaître les imperfections, autant du moins qu'il dépendait de moi. Les monumens ne sont pas d'ailleurs assez nombreux, pour qu'ils puissent suffire à tout éclaircir, et il faut des précautions extrêmes pour distinguer les faits vraiment certains, d'avec ceux qui ne sont que probables.

Puisque, dans l'histoire, tout dépend des sources où l'on puise les faits, je crois devoir, avant d'entrer en matière, rendre compte de celles qui m'ont fourni les matériaux de l'histoire des Normands. J'indiquerai ou j'examinerai suivant leur importance,

quel intérêt et quelle confiance inspirent les monumens les plus rapprochés du temps des expéditions. Je discuterai l'authenticité de quelques uns de ces monumens mal connus, ou peu appréciés parmi nous; je serai très court toutes les fois que je pourrai citer des auteurs qui ont déjà établi l'autorité des documens relatifs à mon sujet. Je ferai connaître les principaux ouvrages, anciens et modernes, dont j'ai dû invoquer souvent le témoignage, et auxquels je dois des renseignemens importans. Cette mention est un devoir que me prescrivent également la justice et la reconnaissance.

Les monumens historiques qui attestent les expéditions des Normands, viennent ou du Nord, ou des contrées que ce peuple a envahies, surtout de la France. Voyons ce que peut nous fournir cette double source.

On apprendra dans le cours de ce touvrage que les Normands ne frappaient point de monnaie, que leurs monumens en pierres étaient des ouvrages grossiers, et qu'ils n'avaient point de véritables historiens. Les tombelles et chambres sépulcrales qui couvrent les

cendres de leurs héros, les aires circulaires qui marquent les lieux de leur culte, ou de leurs assemblées publiques, ne présentent que des monceaux de terre ou de pierres brutes, attestant seulement la force, la patience ou la simplicité des hommes qui les ont élevés. Il semblerait d'abord que les inscriptions en caractères particuliers, connus sous le nom de runes, et gravées sur une quantité immense de pierres, dispersées sur le sol de la Scandinavie, doivent être une source importante pour l'ancienne histoire du Nord. On a été d'autant plus autorisé à le croire, que Saxo, le grammairien, affirme que les Danois gravaient sur les rochers et les pierres, des vers contenant le récit des hauts faits de leurs ancêtres [1]. On a donc fondé de grandes espérances sur des monumens primitifs, que le temps n'a pu altérer comme les traditions orales, ou comme les copies des écrits. De savans enthousiastes, tels que

1. *Non ignotum volo, Danorum antiquiores majorum acta patrii sermonis carminibus vulgata, linguæ suæ litteris, saxis ac rupibus insculpenda curabant.* Préface de son *Histoire du Danemark.*

Péringskiœld[1], s'étant livrés à l'explication des runes, avec l'esprit préocupé de la haute antiquité et de l'importance des pierres runiques, y ont trouvé des faits qui reculeraient l'histoire connue du Nord, jusqu'à l'époque du déluge; ils ont même lu dans une de ces inscriptions, une mention de l'arche de Noé. Mais des critiques moins prévenus, entre autres le judicieux Ihre, n'ont pas eu de peine à détruire ces exagérations, en faisant voir que c'est en torturant les mots, qu'on est parvenu aux résultats étranges, dont l'enthousiasme des premiers savans a été la dupe. Appelblad a prouvé jusqu'à l'évidence, ce me semble, par un excellent Mémoire, couronné en 1781, par l'Académie des Belles-Lettres de Stockholm[2], que les onze cents pierres runiques, dont on a publié le recueil, ne nous apprennent rien sur les emigrations des peuples, ni en général sur l'ancienne histoire du Nord. Saxo ne s'appuie sur aucune

1. *Monument. sveo-gothicorum, liber primus*, 1710.

2. Il est inséré dans le t. IV des *Mém. des belles-lettres, etc., de Suède*; Stockholm, 1783.

inscription runique, quoiqu'il prétende en avoir profité. Il parle du rocher de Bleking, où, dit-il, le roi Harald Hildetand avait fait graver les exploits de son père; mais il avoue que lorsque le roi Waldemar I[er], voulut faire copier ce récit lapidaire, on ne put plus le lire, parce que la plus grande partie en était effacée. Les anciennes histoires islandaises ne rapportent pas plus que Saxo, des inscriptions runiques, relatives aux événemens.

Plusieurs inscriptions parlent à la vérité, non pas de peuples, mais de simples particuliers qui ont fait des voyages d'outre-mer; cette mention est conçue en peu de mots, et sans indication de date; le but des voyages est désigné par des termes dont la signification est vague, et quelquefois obscure; telles sont les expressions d'*Austurveg*, *Grikum*, etc.; et quand on en connaîtrait la signification positive, tout ce qu'on en pourrait conclure, c'est que des habitans du Nord ont visité divers pays. Il y a des savans qui espèrent que les runes, lorsqu'elles seront mieux étudiées, procureront des lumières historiques; ils

soutiennent qu'elles sont plus importantes qu'on ne le croit [1].

En attendant les résultats heureux que l'on se flatte encore d'obtenir, nous sommes réduits aux relations écrites [2].

Le Nord possède un genre de productions dont l'origine est fort ancienne, et qui sont étrangères aux pays où la langue latine s'était introduite. Ce sont les *sagas* ou traditions rédigées en vers et en prose; ce genre national diffère de la forme historique en ce qu'il n'embrasse point les événemens publics, et qu'il ne s'attache point à l'histoire générale, ni même à la chronologie. Il ne s'occupe que d'une famille héroïque, et en raconte ou peint

1. On peut voir l'analyse des diverses opinions émises au sujet des runes, dans le t. II du *Tableau historique et statistique du Danemark et de la Norvège*, par Nyerup; Copenhague, 1804. Il faut y joindre l'opinion de J.-H. Bredsdorff (*de l'Origine des runes*; Copenhague, 1822), qui les regarde comme une imitation de l'écriture mésogothique; et celle de Brynjulfsson (*Periculum runologicum*, *Dissert. inaugur.*; Copenhague, 1823), qui prétend que les runes sont l'écriture de l'ancienne race caucasienne.

2. *Voy.* le *Discours* du baron Shering-Rosenhane, *sur les progrès de l'Historiographie nationale*, dans le t. v des *Mém de belles-lettres, histoire et antiq., etc.*; Stockholm, 1796.

les aventures, dans un style généralement simple, et quelquefois poétique. Aucun modèle ancien n'a inspiré l'idée de ces compositions singulières; ce sont des fruits sauvages du génie du Nord; ce pays les a vus naître sans modèles, et disparaître ensuite, presque sans être imités; et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est dans l'île d'Islande dont le nom indique déjà suffisamment le climat affreux, et où aujourd'hui un poëte est presque une merveille; c'est dans cette île que les scaldes ou poëtes ont composé ces pièces originales dans un espace de temps qui embrasse les douzième, treizième et quatorzième siècles.

Cependant ces scaldes chrétiens n'ont fait que suivre les pas de leurs devanciers, les scaldes païens. L'Edda qui n'est pas seulement un ouvrage de mythologie, contient dans la partie appelée *Keningar,* ou paraphrases, une espèce d'art poétique pour l'emploi de ce genre de tropes, appuyé de nombreux exemples tirés des poëtes anciens; or ces fragmens originaux intéressent vivement l'historien, qui y trouve un grand nombre

de faits des premiers temps de l'histoire du Nord ; ils manquent pour la plupart dans l'édition de l'Edda, donnée par Resenius; voilà pourquoi on les connaît peu hors des états du Nord; mais ils se trouvent dans l'Edda de Sæmund, et dans toutes les copies manuscrites de cette compilation antique et curieuse[1]. Ce sont cent-cinquante passages plus ou moins longs, tirés des poésies de quatre-vingts scaldes, pour la plupart connus à la fois, comme poëtes et comme guerriers. Quelques uns ont vécu au temps du paganisme, les autres ont été chrétiens, sans que leur nouvelle religion ait influé sur la manière dont ils ont peint dans leurs poésies les anciens temps de leur patrie. Cette partie de l'Edda de Sæmund est donc importante pour l'histoire; car les poésies qu'elle cite sont re

1. *De l'authenticité de l'Edda*, Mémoire de P.-E. Müller, inséré dans le *Recueil des Mémoires de la société littéraire scandinave*, année 1812. (*Voy.* l'*Edda Sæmundar hinas froda*, ou *Edda rythmica seu antiquior vulgo Sæmundina dicta*, en island. et latin, avec un *Glossaire, etc.*; Copenhag., t. I et II (le III[e] est sous presse) in-4°, ou la petite édit. de l'*Edda*, publiée d'après le texte de Rask, par Afzelius. Stockholm, 1818, in-8°.

gardées comme des documens historiques; il est vrai que la mythologie y figure autant que l'histoire; mais il faut observer à cet égard, que les scaldes n'ont fait que reproduire fidèlement les idées et la manière de voir et de sentir des temps dont ils retraçaient le souvenir. N'est-ce pas aussi, par les temps fabuleux, que Hérodote et d'autres historiens grecs et latins ont commencé leurs ouvrages, qui n'en sont pas moins des récits historiques? Ces détails mythologiques prouvent même la bonne foi des auteurs, qui étant chrétiens, devaient mépriser ces superstitions, mais qui n'en voulaient pas moins les rapporter exactement, comme la tradition les avait conservées. On ne peut supposer, avec quelques auteurs peu versés dans la littérature du Nord, que les *sagas* ont été fabriquées par des moines d'Islande; car il faudrait que les faussaires eussent fait en quelque sorte abnégation du christianisme, et se fussent transportés en imagination, dans les âges où le culte d'Odin fleurissait dans le Nord; les moines d'Islande n'étaient guère capables ni de l'un ni de l'autre effort. Il y

en eut quelques uns qui essayèrent d'écrire en latin ; mais cette langue morte avait de la peine à lutter contre la langue nationale ; les ouvrages composés en latin se perdaient, ou ne se conservaient que dans des traductions islandaises.

A l'instar des poëtes d'autres nations, les scaldes composaient des pièces de vers dans la forme de ballades ou romances, pour chanter les exploits des grandes familles qui leur accordaient leur protection, et les traits propres à intéresser et à toucher le peuple ; il était très naturel que lorsque les scaldes commençaient à disparaître, et lorsque l'écriture devenait plus commune, on mît par écrit les *sagas* ou traditions qui avaient eu le plus de vogue dans le temps du paganisme, et qu'on les appuyât du témoignage des scaldes qui les avaient chantés.

Voilà comme les *sagas* se sont faites ; grâce à ces recueils rédigés, à ce qu'il paraît, d'assez bonne foi, nous avons un tableau brillant des âges antiques où le Nord avait des poëtes, mais point d'historiens ; ce n'est pas toutefois de l'histoire ; cependant on y apprend sur

les mœurs et les usages des anciens habitans du Nord, des circonstances d'un grand intérêt que les historiens auraient dédaigné probablement de nous transmettre; ils auraient accumulé des faits arides, et ils se seraient tus sur tous ces traits qui peignent si bien le caractère national, le culte, l'héroïsme, la vie domestique, enfin, tout ce que les historiens du moyen âge ont coutume de passer sous silence. Il y a même une circonstance curieuse à remarquer à l'égard des *sagas*; ce qui leur donne de l'authenticité, c'est précisément leur style poétique. Je m'explique: les *sagas* sont écrites en prose et en vers. « Ce mélange, dit un savant danois, M. P.-E. Müller [1], paraît naturel dans l'enfance de la poésie; on ne versifie alors que les traits isolés, capables de toucher le cœur ou de frapper l'esprit, et l'on abandonne au récit oral, ou à la prose, tout le reste. Ainsi, plus une *saga* porte de traces de sa première forme poétique, plus elle paraît ancienne, et par conséquent, rappro-

1. *Bibliothèque des Sagas*, t. II, introduction.

chée, quant au temps, des sujets de sa narration. »

Toutefois les plus anciennes *sagas* ne sortent jamais du cercle étroit qu'elles se sont tracé, et l'on dirait que le monde s'est borné pour leurs auteurs, aux provinces et aux mers que leurs héros ont parcourues. Les personnes sont tout pour elles; les temps et les espaces ne leur paraissent que des accessoires insignifians. Aussi on y cherche vainement des dates, des faits généraux, des événemens contemporains et connus. Tout est vague, isolé et réduit à des faits spéciaux. « Ce n'était pas, dit M. Müller, l'importance politique des événemens qui déterminait les poëtes à les chanter; ils s'attachaient uniquement à ce qu'il y avait de touchant pour le cœur des auditeurs; ainsi ils ne s'occupaient point de la prospérité et de la décadence des empires, ni des invasions et des émigrations des peuples, parce que ces faits intéressaient moins que le combat à outrance entre deux héros; il fallait d'ailleurs que l'événement qu'ils avaient à chanter, se prêtât à des formes poétiques. »

On pourrait rappeler ici la poésie ossianique où il y a encore moins d'histoire générale que dans les chants des anciens scaldes. Pour en bien comprendre la raison, il faut se figurer la manière de vivre d'alors. Il existait une foule de petits rois et de petits états, sans lien général; les peuplades même avaient souvent peu de relations entre elles; la plupart des moyens par lesquels les peuples modernes communiquent si rapidement de nos jours, et qui les habituent à considérer les événemens contemporains dans leur ensemble, étaient inconnus alors; chaque peuplade vivait pour soi, sans s'embarrasser beaucoup de ce que faisait le reste de la terre, mais très-attentive à ce qui se passait chez elle, et très-occupée des héros qui de loin à loin sortaient de son sein. Il devait naître des conteurs et même des généalogistes, mais on ignorait jusqu'au nom de l'histoire. D'ailleurs, pour qu'un peuple soit porté à conserver le souvenir des événemens, il faut qu'il en apprécie l'importance; les émigrations ou expéditions qui avaient lieu si fréquemment, qu'elles en devenaient

vulgaires, pouvaient donc ne pas paraître assez intéressantes pour mériter d'être le sujet des *sagas* et des poésies. Ces observations s'appliquent particulièrement aux *sagas* primitives dont nous n'avons guère que des fragmens. Quant aux *sagas* plus modernes, elles ressemblent assez aux chroniques, et à ce qu'au moyen âge on appelait *romans* dans le midi de l'Europe. Il nous reste beaucoup de *sagas* de ce genre: on ne les a pas encore toutes publiées; mais on les connaît du moins toutes par l'analyse critique qui en a été faite. Pendant long-temps on n'a mis aucune distinction entre ces traditions; et plusieurs historiens modernes du Nord, tels que Schœning et d'autres hommes, d'ailleurs judicieux, les ont regardées comme des témoignages historiques, et en ont fait usage dans leurs travaux. Suhm même, qui pourtant a fait une excellente histoire raisonnée du Danemark, accorde à la plupart des *sagas* presque une égale confiance. Ce n'est que dans les derniers temps que l'esprit de la véritable critique a fait la part de la vérité et celle de la fiction. Un auteur suédois divise les *sagas* en my-

thologiques, en poétiques et en historiques[1]. M. Müller qui a publié l'analyse de toutes les *sagas* connues[2], et qui adopte les principes des littérateurs allemands de nos jours, divise les *sagas* en *mythiques* et en *romantiques*, comprenant dans la première classe celles qui retracent fidèlement les anciennes mœurs et la manière de voir, de juger et de sentir des vieux temps, et dans la seconde classe, celles dont les auteurs, donnant carrière à leur imagination, tracent souvent des tableaux en couleurs vagues, et peu fidèles sous le rapport des mœurs, des localités, etc.

Ainsi l'historien peut se fier bien plus aux *sagas* mythiques, c'est-à-dire à celles où les divinités du Nord sont mises en action avec les hommes, qu'aux *sagas* romantiques, où il ne figure que des héros, mais des héros de roman, et où il est quelquefois difficile de trouver un trait historique. Celles-ci sont intéressantes, considérées comme fruits ori-

1. *Discours* du baron Shering-Rosenhane, cité plus haut, pag. vij.

2. *Bibliothèque des Sagas*, avec des notes et des introductions; Copenhague, 1814-1820, 3 vol. in-8°.

ginaux de l'imagination exaltée d'un peuple qui habitait des régions voisines de la zone glaciale, et qui n'emprunta d'abord rien aux autres peuples; mais elles ne servent guère à l'histoire, puisqu'il est impossible de discerner ce qui est conforme à la vérité, d'avec les fictions des auteurs, à moins que d'autres témoignages ne s'accordent avec les assertions des *sagas* romanesques.

Cependant il faut encore faire ici une distinction. Quelques *sagas* de la dernière classe se rapprochent des *sagas* mythologiques; quoique amis du merveilleux, les scaldes qui les ont composées n'ont pas transporté le lieu de la scène dans des régions inconnues comme les véritables romanciers de cette époque; les sujets qu'ils ont choisis sont nationaux, et l'exposition en est généralement simple. On voit même que les auteurs ont eu devant eux des traditions anciennes. Les *sagas* de cette espèce observent généralement une grande fidélité, au moins dans les traits de mœurs; ainsi elles ne sont pas à dédaigner pour l'histoire, et sont utiles pour la matière qui nous occupe.

Il serait superflu de parler d'une autre classe de *sagas* romanesques qui paraissent avoir été composées lorsque les romans du Midi furent connus dans le Nord, et y donnèrent lieu à des imitations, et à des amalgames avec les fictions indigènes. Puisque celles-là nous seront absolument inutiles, je peux les passer sous silence. Seulement je ferai remarquer d'après M. Müller[1], la cause pour laquelle la poésie du Nord s'est occupée plus des choses réelles, et moins du champ de la pure fiction que le Midi; c'est que dans les pays méridionaux de l'Europe, c'était le clergé qui écrivait les chroniques et l'histoire; il ne restait au poëte laïque que la carrière de la fiction à exploiter, et il ne pouvait s'y distiuguer qu'en renchérissant sur le merveilleux de ses confrères. Dans le Nord, au contraire, les poëtes attachés à la cour et aux grandes familles, étaient tous conservateurs des traditions historiques, ou de ce que l'on regardait comme telles. Cette charge leur valait plus

1. *Bibliothèque des Sagas*, avec des notes et des introductions; Copenhague, 1814-1820, 3 vol. in-8°.

d'honneur que s'ils avaient composé des romans. Le premier des historiens islandais, Snorro-Sturleson, fait observer que les poésies des anciens scaldes méritent une grande confiance, parce que, dit Snorro, il n'est pas vraisemblable que ces poëtes faisant, devant les rois et leurs descendans, le récit de leurs expéditions et de leurs hauts faits, aient osé altérer ces actions ou flatter la vanité, attendu qu'ils auraient été plutôt comblés de honte que de louanges[1]. Le bon Snorro paraît ignorer dans son île, que de tout temps les poëtes et les historiens ont flatté les puissans qui n'en ont pas été scandalisés. Snorro suppose une grande simplicité aux scaldes,

1. *Quocirca et nos in historiis nostris adornandis filum eorum quæ in his carminibus commemorantur, ut plurimum sequimur, utpote quæ poetæ ipsi coram regibus vel filiis eorum modulando recitaverant. Et sane haud dubitavimus, singula illa quæ in carminibus traduntur, de expeditionibus eorum, rebusque bello gestis, veritati consentanea ducere. Quamvis autem hic poetarum mos sit, ut eorum quæ sibi proposuerunt encomia, summo decantent opere, vix tamen crediderim, quemquam ausurum fuisse domino ea narrare facinora, quæ auscultantibus pariter ac ipsi, falsitatis vanitatisque nomine perspecta forent; quippe in dedecus potius quam laudem vergentia.* Préface de l'*Heimskringla*; traduct. de Péringskiœld.

et un vif amour pour la vérité à leurs protecteurs. Peut-être pensait-il que, le peuple donnant de la vogue aux chants des scaldes, des mensonges trop officieux et des flatteries trop exagérées n'auraient pas trouvé du crédit chez une nation qui avait pris part aux exploits de ses princes; mais le peuple, comme les princes, a dû être fort indulgent à l'égard de poésies qui captivaient son imagination, et personne n'exigeait sans doute des scaldes de se réduire au rôle de simples narrateurs.

Pour classer maintenant les *sagas* connues, *Volsunga, Nornagest*, *Fundin-Noreg, Halj, Frithiof, Regnar Lodbrok, Sœgubrot*, *Hrolf-Krage* parmi les *sagas mythiques*, portent toutes le cachet d'une haute antiquité, et paraissent être vraies pour le fond; celles d'*Hervarar, Hedin et Hogne, Hrolf et Gothrek*, *Thorstein-Vikingson*, sont fondées vraisemblablement sur d'anciennes traditions historiques, et offrent par conséquent encore quelque intérêt pour l'histoire. Je ferai remarquer, en passant, que les *sagas* portent les noms des héros qui en sont le sujet, et que les *sagas mythiques* ont été rédigées avant les *roman-*

tiques, ce qui est prouvé par le langage, qui y est moins châtié que dans celles-ci; c'est à la fin du treizième siècle et au commencement du quatorzième qu'elles ont été composées. La langue islandaise a si peu varié depuis cette époque, que les paysans de l'Islande lisent encore les œuvres des scaldes.

J'arrive aux *sagas* purement historiques, composées pour la plupart au douzième siècle; le nombre en est heureusement assez considérable; telles sont les *sagas* de Gunlaug Ormstunga, Viga-Glum, Niall, Egil, Kristna, Oluf-Tryggveson, Saint-Olaf, et le Landnamabok. Dès lors il parut aussi des hommes qui se sentirent la vocation d'être de véritables historiens.

Parmi les colons qui avaient peuplé et défriché l'Islande, se trouvaient des descendans de la famille des Ynglingues qui avaient autrefois régné en Suède et en Norvège, ainsi que d'autres familles qui avaient joui d'une grande considération sur le continent scandinave. Ces émigrés et leurs descendans sentaient le noble orgueil de faire revivre le souvenir des actions des anciens souverains du

Nord, et l'émulation louable que leur inspirait ce projet, fut secondée par le désir de l'exécuter dignement [1]. Deux historiens, ou plutôt, un seul s'est rendu célèbre parmi les auteurs ou rédacteurs de ces traditions écrites. Are-Frode ou le Sage, né en Islande l'an 1067, et issu de la race royale des Ynglingues, avait recueilli beaucoup de matériaux pour l'histoire, et il avait été le premier auteur du Nord, qui eût assigné des dates précises aux événemens, en partant d'un point fixe, l'occupation de l'Islande par les Norvégiens, sous le roi Harald [2]. Mais, à l'exception des fragmens publiés sous le nom d'*Islendinga-bok* [3] et de la *Landnama-saga* qu'on lui attribue, nous n'avons plus rien de lui; cependant Snorro Sturleson a beaucoup profité des recherches

1. *Voy.* la *Dissertation* de Lagerbring, *De fide historicorum Island.*; le t. II de l'ouvrage de Nyerup, et l'*Esquisse de l'histoire de l'Historiographie danoise*, par J. Mœller, parmi les *Mémoires de la société littér. scandinave*, année 1809.

2. *Dissertation* de Werlauf, *De Ario multiscio, antiquiss. Islandorum historico.*

3. En latin *Schedæ de Islandia*, publié successivement par Thorlacius, à Scaholt en Islande, 1688; par Wormius, 1696, et par Busæus, à Copenhague, 1733, in-4°, et trad. en allemand à la fin du t. I des *Recherch. historiq.* de Dahlmann.

d'Are-Frode, et il le loue comme historien véridique. Dans ce qui nous reste d'Are-Frode, on voit peu d'art, mais partout on reconnaît l'esprit d'un citoyen, tandis que les clercs du continent, à cette époque, n'écrivaient qu'avec les préjugés du cloître. Ce qui occupe le plus l'écrivain islandais dans sa simple esquisse, ce sont les établissemens publics de son île, les changemens qu'a subis la législation, enfin les institutions que se sont données ses compatriotes. On ne voit, ni chez lui ni chez d'autres citoyens islandais qui ont laissé des écrits, ce fanatisme et ces puérilités par lesquelles on croyait alors en Orient et en Occident faire preuve de piété. Il est calme et modéré, comme l'était vraisemblablement le caractère national.

Mais c'est Snorro fils de Sturle, que les Islandais vénèrent avec raison comme le père de l'histoire du Nord. Il est heureux qu'à l'époque où existaient encore tant de matériaux précieux pour l'histoire que la propagation du nouveau culte allait faire négliger, il ait vécu un homme doué de l'amour de l'étude, du goût pour les travaux historiques, de la

persévérance et du discernement nécessaires pour séparer le vrai d'avec le faux. Issu d'une famille distinguée, comme son compatriote Are-Frode, cet Islandais était né en 1179; malgré les troubles de sa patrie dans lesquels il fut entraîné comme étant un des principaux propriétaires de l'île, il entreprit d'écrire une histoire de la Norvège, d'après les vieilles *sagas*. Il fit à cet effet des voyages en Norvège et en Suède, et ne négligea rien pour recueillir judicieusement tout ce qui pouvait servir à l'historien. Son ouvrage, intitulé *Heimskringla* [1] ou orbe de la terre, d'après les deux premiers mots qui le commencent, est dû à ce soin scrupuleux de choisir les faits intéressans de l'ancienne histoire du Nord. Le savant Müller que j'ai déjà eu occasion de citer plusieurs fois, prétend que ni le style, ni les pensées, ni même les recherches ne font le mérite de l'*Heimskringla*, et que Snorro n'a fait autre chose que classer les *sagas*, en

1. *Heimskringla*, publié en islandais, suédois et latin, par Peringskiœld; Stockholm, 1697, 2 vol. in-fol. Le même, en islandais, danois et latin, par Schœning, t. I-III; Copenhague, 1777-83, in-fol. Le même, en islandais et suédois; Stockholm, 1816-17, t. I et II, in-8°.

effacer ce qui lui paraissait peu digne de foi, laisser subsister les faits et les détails de mœurs, ajouter quelquefois un trait, ou un passage de l'œuvre historique d'un vieux scalde, et faire transcrire le tout par des copistes; et que c'est à cette opération si simple que nous devons un des ouvrages historiques les plus importans du Nord [1].

Pour moi, j'avoue qu'après avoir lu attentivement l'*Heimskringla*, je ne puis me persuader que ce ne soit qu'un assemblage de *sagas* faites par d'autres; le plan et le style ont tant d'unité, que cet ouvrage me paraît réunir tous les caractères d'une chronique rédigée d'un bout à l'autre par une seule main qui écrivait avec toute la rudesse et avec l'extrême simplicité des premiers temps. Snorro lui-même paraît en convenir dans le début de sa préface, où néanmoins M. Müller a cru trouver un appui de son opinion. « Dans ce livre, dit l'historien islandais, j'ai fait consigner, d'après les traditions des plus grands sages, les souvenirs des choses anciennes et les hauts faits des héros qui ont régné sur les états

1. *Bibliothèque des Sagas*, t. III, art. *Heimskringla*.

du Nord. J'y ai inséré aussi leurs généalogies autant qu'elles m'étaient connues, et cela, en partie, d'après ce qu'on lit dans les plus anciennes annales où les rois et d'autres hommes illustres ont fait transcrire leurs lignages, et en partie d'après les vieux chants et poëmes, etc.»

Snorro commence par l'*Ynglinga-saga* ou la tradition sur la famille des Ynglingues; cette *saga* est fondée sur un des plus anciens chants scaldiques qui existent, sur l'*Ynglinga-tal* du scalde Thiodulf, et sur les chants de deux autres scaldes, Brage le vieux, et Liwinder; l'historien cite des passages de ces vieux poëmes; mais il faut avouer que l'histoire ne gagne pas beaucoup à ces citations. La première partie de l'*Heimskringla* est en général pleine de fables. La partie qui comprend la *saga* du roi Halfdan et de son fils Harald Harfager, est plus vraie, ayant été mieux connue de Snorro. Elle intéresse particulièrement la France, puisque c'est le seul écrit qui nous fasse connaître l'origine et la famille de Rollon, premier duc de Normandie, ainsi que la cause de son émigration; circonstances qui se trouvent entièrement altérées dans les

chroniques écrites par des historiens étrangers. Par cette raison il nous importe de nous bien assurer de l'authenticité des événemens dont il est question. Or, dans la *saga d'Harald Harfager,* Snorro cite pour garans, des passages d'un poëme qu'un scalde du roi, Thorbiœrn Hornklofe, avait composé sur ses exploits, ainsi que des vers du scalde Eyvind, et d'autres poëtes du temps du roi Harald, par conséquent contemporains de son règne[1]. On voit aussi qu'il a eu d'autres renseignemens, entre autres une *saga* sur Rognvald, père de Rollon, qui devait contenir des détails précis sur cette famille devenue depuis si fameuse en France. Il est à remarquer que d'autres *sagas* font mention aussi de quelques uns des événemens rapportés dans cette partie du grand ouvrage de Snorro, et qu'elles en parlent quelquefois différemment. Cette circonstance n'infirme pourtant pas la véracité de l'historien islandais.

Après la *saga* de Harald-Harfager, vien-

1. P.-E. Müller, *Recherches sur les sources où Snorro a puisé ses matériaux ;* dans le t. II des *Mémoir. histor. et philosoph. de la soc. des scienc. de Copenhague,* 1824.

nent celles d'Egil, Olaf Tryggveson, Jomsvikinga, Olaf le saint, Magnus et Harald-Haardrade. Celles-ci nous intéressent peu, vu qu'elles n'ont point de rapport avec les Normands, à l'exception de la *saga* d'Olaf-Tryggveson, qui nous servira à éclaircir un point douteux de l'histoire de Normandie.

Un autre historien islandais, Sæmund, après avoir poussé ses voyages jusqu'en France, avait recueilli de nombreux matériaux pour l'histoire de sa patrie; et l'Islande doit à ce citoyen d'excellentes institutions. Malheureusement ses collections sont pour la plupart perdues. La reconnaissance de ses compatriotes lui attribue des ouvrages auxquels il n'a peut-être pas eu de part; tel est le fameux recueil de l'Edda, qu'il a eu le mérite, suivant l'opinion vulgaire, d'avoir compilé en partie [1]; Snorro a fait, dit-on, le reste.

Un savant qui avait rendu d'aussi grands services à l'histoire de sa patrie et de tout le Nord, que Snorro, aurait mérité une fin heureuse; il succomba sous les armes meurtrières

1. *Voy.* la *Vie de Sæmund*, par Arnas Magnæus, t. 1 de l'*Edda Sæmundi*; Copenhague, 1787.

de ses ennemis, l'an 1241 [1]. Cependant ses *sagas* font encore le charme des Islandais, et son nom leur est resté cher; on montre aux étrangers la pièce de terre qu'il cultivait, et le bassin d'eau thermale de Reikholt qui lui servait de bain, et qu'on appelle encore *Snorrolaug*.

Avant même que Snorro rassemblât les *sagas* islandaises sur l'histoire de la Norvège, un moine de Drontheim, Théodoric avait écrit une courte chronique des rois de Norvège, depuis Harald-Harfager [2], en consultant surtout les poëmes islandais et en se plaignant souvent de la rareté des documens. Peu de temps après, un historien plus connu, Saxo, dit le Grammairien, chanoine de Lund en Suède, composa en latin, et dans un style ampoulé, l'histoire du Danemark depuis un prétendu roi Dan, jusqu'à Waldemar I[er] [3]. Cet histo-

1. *Voy.* la *Biographie de Snorro*, par l'islandais Finn Johnsen, à la tête du t. I de la grande édition danoise de l'*Heimskringla ;* la *Notice sur la Vie et l'Histoire de Snorro*, par Finn Magnusen, dans le t. XIX des *Mémoir. de la soc. littér. scandinave ;* Copenhague, 1823, in-4°; et l'art. *Snorro*, dans le t. XLII de la *Biographie universelle.*

2. *Historia regum Norvegiæ*, dans le t. V du Recueil de Langebek, *Scriptor. Rer. Danicar.*

3. *Historia Daniæ*, libri XVI, avec les notes de Stephanius;

rien avait un génie et un goût particuliers. Il dédaigna la chronologie et la vérité historique; il ne s'en tint qu'aux traditions populaires des Danois et n'eut de plus grand désir que d'en orner son ouvrage. Il en est résulté une histoire, où presque tout est tradition romanesque, où il n'y a jamais de date; où à l'exception des derniers rois voisins de son temps, pas un souverain danois n'est indiqué à sa place; où pas un document historique n'est allégué comme preuve; mais où à tout moment il est question de contes et de chants danois, où l'auteur ne s'embarrasse jamais des contradictions dans lesquelles il tombe, ni des anachronismes dont fourmille son livre [1]. La mythologie scandinave y est presque passée sous silence. Le peuple n'est rien pour Saxo; on voit qu'il a été ébloui par la puissance. Cependant sachons-lui gré de nous avoir conservé, quoique dans un latin peu classique, de vieilles poésies qui de son

Soroe, 1644, in-fol. Le même, édit. de Klotz; Leipzig, in-4°. (*Voy.* sur les divers. édit. de Saxo, le t. II de l'ouvrage de Nyerup, et l'art. *Saxo* dans la *Biographie universelle*.)

1. Dahlmann, *Recherch. historiques* (*Forschungen auf dem*

temps composaient à peu près, toute l'histoire nationale, et qui depuis se sont perdues pour la plupart. Quelquefois aussi, le fond de ces récits poétiques est conforme à la vérité. L'historien latin s'accorde souvent avec les *sagas* islandaises, qui pourtant sont d'une date postérieure, mais qui ont pu être rédigées sur les mêmes matériaux. D'autres fois il en diffère par des circonstances essentielles.

Au reste, Saxo ne s'occupe guère des pirates normands, et ne les nomme presque jamais. Apparemment il ne connaissait pas de poésies populaires relatives à leurs exploits. Je ferai remarquer ici, en passant, que les Danois et les Suédois n'ont plus d'anciennes *sagas* comme les Islandais. Celles que Saxo a citées sont perdues. Ces deux peuples ont des

Gebiete der Geschichte), t. I; Altona, 1821, où l'ouvrage de Saxo est analysé d'une manière aussi judicieuse que spirituelle. L'auteur cherche à prouver qu'on ne peut tirer des *Œuvres de Saxo*, que peu de fruits pour l'histoire politique du Nord. P.-E. Müller a donné à son tour une analyse des premiers livres de Saxo, et a signalé les sources où l'historien a puisé, et qui ne paraissent pas toutes à dédaigner. (*Voy.* le *Mémoire* de Müller *sur les sources où Saxo a puisé*; dans le t. II des *Mémoir. histor. et philosoph. de la soc. roy. des scienc. de Copenhague*, 1824, in-4°.)

chansons populaires[1], mais elles ne sont pas très anciennes: celles des Danois paraissent trop souvent imitées de la poésie teutonique, pour qu'on puisse s'y fier beaucoup, à l'égard de l'histoire de l'ancien Danemark.

Le contemporain et le collègue de Saxo, au chapitre de Lund, Suénon Aggesen s'occupe encore moins que lui, des Normands dans son histoire du Danemark, depuis Skiold jusqu'à Canut VI. Il y a quelques faits à apprendre dans les ouvrages des ecclésiastiques de l'église de Brême, la première qui ait été fondée dans les pays du Nord, avec l'intention de répandre l'évangile chez les païens scandinaves, vendes et slaves. Rimbert, auteur présumé de la vie de Saint-Anschaire, missionnaire[2], et plus encore, Adam chanoine de Brême, qui paraît avoir vécu vers 1080, et qui, après avoir fait des recherches savantes dans ces contrées, nous a laissé une descrip-

1. On les a recueillies, pour le Danemark, sous le titre de *Danneviser*, 3 vol. in-8°; et pour la Suède, sous le titre de *Svenske Folkevisor*, édit. d'Afzélius; Stockholm, 1814-16, 3 vol. in-8°.

2. Dans le Recueil de Langebek, *Scriptor. Rerum Danic.*

tion géographique des pays septentrionaux[1], et une histoire des églises de Hambourg et de Brème[2], méritent d'être consultés pour l'histoire civile du Nord, pour les mœurs des peuples, etc. Adam avait beaucoup lu, et il ne se fait pas faute de rapporter ce qu'il a retenu de ses lectures. Il puisa ses matériaux, soit dans une espèce d'archive où se trouvaient les chartes concernant l'évêché de Brème et les missions qui en dépendaient, soit dans la bibliothèque de son cloître, soit enfin dans les traditions orales. Il fit un voyage en Danemark, où le roi Svénon Estrittson s'entretint beaucoup avec lui, et lui fournit des éclaircissemens sur l'histoire danoise; mais Adam paraît s'être trop fié à sa mémoire; les écrivains qu'il cite n'ont pas dit tout ce qu'il croit avoir lu chez eux. C'est qu'il était encore jeune quand il rédigea son ouvrage, comme il

1. *De situ Daniæ et reliquarum quæ trans Daniam sunt regionum natura;* dans le Recueil de Stephanius, *De regno Daniæ et Norvegiæ, etc., tractatus varii;* Leyde, 1629, in-12.

2. *Histor. ecclesiast.;* dans le Recueil de Lindenbrog, *Scriptor. Rer. German. Septentrion.;* et publié par Mader, *cum aliis antiq. monumentis;* Helmstædt, 1670, in-4°. (*Voy.* l'art. Adam de Brème dans Hegewisch, cité dans la note suiv.)

l'avoue lui-même [1]. Un académicien de Gœttingue, Murray a tiré du livre d'Adam de Brême, une géographie des pays du Nord, d'après leur état aux neuvième, dixième et onzième siècles [2].

Depuis leur conversion au christianisme, il a été écrit aussi, dans les monastères des royaumes scandinaves, un grand nombre de chroniques et d'annales; mais ce sont généralement des écrits secs et arides, et réduits à une courte indication des événemens. Ils ont été rassemblés avec d'autres ouvrages anciens sur l'histoire du Nord, et publiés par Langebek, sous le titre de *Scriptores rerum Danicarum*, avec de bonnes notes de l'éditeur et de Suhm [3]. La Suède n'a commencé que tout récemment à rassembler ses anciens historiens.

Les historiens modernes de ces pays, Schœning dans la Norvège, Suhm dans le

1. Hegewisch, *Histor. und litterarische Aufsätze*; Kiel, 1801, in-8°.

2. *Descriptio terrarum septentrion.*; dans le t. 1 des *Novi Commentarii societ. Goetting.*, 1771, in-4°.

3. Sept vol. in-fol.; Copenhague, 1772-92.

Danemark, Dalin et Lagerbring dans la Suède, ont tous voué une attention particulière à l'histoire des Normands, et ont recherché les causes de leurs émigrations. Le savant Suhm a discuté cette matière, spécialement dans son *Histoire critique du Danemark*[1], où il s'est réservé de développer tous les points douteux ou sujets à contestation, qu'il n'avait pu que toucher dans son ouvrage historique[2]. On ne peut trop louer la vaste érudition et la grande application de ce savant laborieux, à qui l'histoire du Nord a tant d'obligations. Il a rassemblé soigneusement tous les passages des anciens historiens de France, d'Allemagne, d'Angleterre, etc., relatifs aux Normands, et à l'aide de ces témoignages classés chronologiquement, il a écrit leur histoire d'une manière plus complète qu'on ne l'avait fait avant lui. Quelquefois il pèche par la prolixité, et il devient diffus pour vouloir tout rapporter. Il pousse si loin le respect pour les témoignages anciens, qu'au lieu de combattre

1. Quatre vol. in-4°; Copenhague, 1776-82.

2. *Histoire du Danemark*; Copenhague, 1782-1824, 9 vol. in-4°.

leurs contradictions, il cherche toujours à les concilier, et qu'il admet plutôt deux personnages du même nom que de rejeter les faits incroyables attribués à un seul. Il soumet tout, jusqu'aux fables, à une discussion souvent fort inutile.

Les recueils des Mémoires publiés par la Société royale des sciences de Copenhague [1], par l'Académie des belles-lettres, d'histoire et d'antiquités de Suède [2], par la Société de littérature scandinave [3], etc., contiennent plusieurs dissertations qui se rapportent à ce peuple, et où j'ai puisé des remarques intéressantes.

Mallet qui a écrit en français l'histoire du Danemark [4], et par lequel l'ancienne littérature du Nord est principalement connue dans

1. Outre l'ancienne collection des *Mémoir. de la soc. royale*, il existe une nouvelle série des *Mémoir. historiq. et philosophiq.* de cette société, t. I et II; Copenhague, 1822-24.

2. La première série, publiée par l'ancienne académie, a 5 volumes; la seconde, mise au jour par l'académie actuelle, a déjà eu 11 volumes depuis 1789 jusqu'en 1822.

3. Il en a déja paru, jusqu'en 1824, 20 volumes, à Copenhague.

4. Troisième édition; Genève et Paris, 1787 et 88, 9 vol. in-12.

le midi de l'Europe, a suivi Suhm, Schœning et les autres auteurs modernes du Danemark; cependant il a fait aussi lui-même des recherches; mais, ainsi que ses prédécesseurs, il n'a pas assez distingué les diverses espèces de *sagas*, en sorte qu'il a puisé dans celles qui sont romanesques, comme dans celles où la vérité est presque pure. Il n'y a pas longtemps que les Danois et les Islandais ont porté le flambeau de la critique dans leur ancienne littérature, et qu'en tirant de l'obscurité des écrits peu connus, ils ont en même-temps apprécié à leur juste valeur ceux que l'on connaissait. Se voyant riches en productions originales, ils ont fait des choix dans leurs richesses littéraires, et n'ont mis au premier rang que ce qui méritait réellement la préférence par son authenticité. Mallet a consacré une partie de l'introduction de son ouvrage au résumé de l'histoire des expéditions des Normands; cet abrégé serait plus complet, si l'auteur avait pu profiter des recherches savantes des Danois, Suédois et Islandais qui ont écrit depuis une trentaine d'années sur l'histoire de leur pays. Sans parler de tout ce

qu'ils ont publié sur l'ancienne littérature islandaise, et des éditions qu'ils ont données des *sagas*, je citerai seulement les traités et dissertations de Thorlacius, P.-E. Müller, Finn Magnusen, Vedel-Simonsen[1], Nyerup[2], Werlauf, Olufsen, Estrup, comme m'ayant beaucoup servi dans mon travail[3].

Il me reste à parler des historiens qui ont écrit sur les invasions des Normands en France. La cour des ducs de Normandie ne pouvait être indifférente à la gloire de ses ancêtres. Pour lui plaire, plusieurs ecclésiastiques écrivirent l'histoire des Normands. Le premier, et pour ainsi dire le seul historien original, ce fut Dudon, doyen de Saint-Quentin, qui vécut environ un siècle après l'établissement des

1. Auteur d'un *Aperçu sur les époques les plus anciennes et les plus remarquables de l'histoire nationale ;* Copenhague, 1813-16, t. I à III, in-8°.

2. Auteur d'un *Tableau historique et statistique de l'état du Danemark et de la Norvège dans les temps anciens et modernes;* Copenhague, 1803-6, 5 vol. in-8°.

3. Les langues du Nord étant peu connues en France, j'ai pris le parti de traduire en français, pour la commodité du lecteur, les titres des livres danois et suédois que je cite dans les notes.

Normands dans le royaume, et qui ayant été envoyé auprès du duc Richard, et accueilli avec beaucoup d'égards par ce prince, écrivit l'histoire des Normands depuis Rollon jusqu'à l'an 996, époque de la mort de Richard. Dudon vécut peu de temps après l'établissement des Normands en France; malheureusement la mort violente de Guillaume-Longue-Épée, arrivée pendant le minorité de Richard, dut interrompre les traditions de la famille régnante. Cependant, sans cet ouvrage nous ne saurions que très-incomplétement les faits les plus intéressans de l'établissement de ce peuple. Malheureusement le style de Dudon est très prolixe; à sa prose il mêle trop de mauvais vers; crédule et partial, l'auteur raconte des fables comme des vérités certaines, et il ne peint les Normands païens que comme des brigands sans aucune qualité louable. Cette remarque s'applique au reste à tous les anciens historiens de France qui ont parlé des invasions des Normands; ils n'ont pas un seul trait louable à citer de leur conduite; et comme les Normands eux-mêmes n'ont rien écrit sur

leurs guerres en France, nous ne les connaissons que par les relations du clergé auquel ils avaient fait une guerre acharnée; il écrivait, pour me servir des expressions d'un auteur normand, *dans des cloîtres encore fumans, avec une main tremblante et ayant le sang encore ému des frayeurs que les Normands lui avaient inspirées*[1]. Comment aurait-il pu être disposé à rendre justice à leurs bonnes qualités?

Guillaume, moine de Jumièges, qui écrivit dans le même siècle et quelque temps après Dudon, n'a fait qu'abréger les trois livres de l'histoire des Normands écrite par le doyen de Saint-Quentin; il convient dans l'épître dédicatoire adressée à Guillaume roi d'Angleterre, d'avoir pris le commencement de son histoire jusqu'à Richard II, dans l'ouvrage de Dudon, qu'il qualifie avec raison

1. *Inventaire de l'Histoire de Normandie*, Rouen, 1646; résumé assez remarquable pour le temps. Voici ce que l'auteur dit des Normands : « Toutes les fois qu'il leur a pris fantaisie de quitter leurs neiges et leurs glaces pour se promener « par l'univers, l'univers s'est caché devant eux, et il a fallu « que tout ait cédé aux efforts de leur courage et de leurs « bras. »

d'*habile homme*; et en effet Dudon a donné beaucoup de détails intéressans, que son abréviateur a passés sous silence; mais les quatre livres suivans qui conduisent l'histoire des ducs de Normandie jusqu'à la soumission de l'Angleterre par Guillaume-le-Conquérant, sont du moine de Jumièges même. Il mérite comme Dudon le reproche de la crédulité et du défaut de critique. On a trouvé des variantes notables dans les divers manuscrits de cette histoire; ce qui a fait supposer que quelques uns ont subi des interpolations de la main d'un auteur plus moderne[1].

Un moine de Normandie, Orderic Vital, a inséré dans son *Histoire ecclésiastique* beaucoup de détails sur les évènemens politiques du règne des ducs. Deux prêtres furent encouragés par les rois d'Angleterre au XIIe siècle à écrire en français l'histoire de leur dynastie. L'un fut Robert Vace, chanoine de Caen, et un des plus anciens poëtes anglo-

1. Les *Chroniques* de Dudon et de Guillaume ont été insérées par Duchesne, dans son Recueil histor. *Norman. Scriptores antiqui*; Paris, 1619, in-fol.



normands. Sa chronique rimée, ou son *roman du Rou*, monument littéraire très précieux, se compose de trois parties. La première raconte les aventures de Rollon, la vie de son fils Guillaume, et une partie du règne de Richard. Dans la seconde partie, l'auteur continue l'histoire de la Normandie jusqu'au commencement du règne de Henri I; enfin dans la troisième partie qui paraît avoir été destinée à servir d'introduction à cette chronique nationale, le poëte peint les aventures des premies chefs normands qui ont fait des invasions en France. Robert Vace a suivi dans son récit les histoires écrites par Dudon de Saint-Quentin et Guillaume de Jumièges; il n'en diffère que dans quelques circonstances. Mais l'exposition des faits lui appartient; il cherche à peindre ce que ses deux prédécesseurs avaient raconté; il y a quelque talent poétique dans ces milliers de vers, et quoiqu'il délaie trop son récit, il est souvent intéressant, d'autant plus que

1. *Voy.* la *Notice* sur Robert Vace, par l'abbé de La Rue, dans le t. XII de l'*Archæologia or miscellaneous tracts, etc.*; Londres, 1798, in-4°.

la vérité ou la vraisemblance historique y est presque toujours observée pour le fond; aussi peut-on considérer Vace comme un historien de ce temps. Né vers 1124, il paraît avoir vécu une soixantaine d'années. Les bibliothèques publiques de Paris possèdent plusieurs copies manuscrites de son poëme[1], qu'on se propose de publier en entier. Jusqu'à présent il n'en a été imprimé que des fragmens; M. Brœndsted a publié la partie du *Rou* qui traite de l'émigration des Normands et de leur établissement en France[2], et M. Pluquet a fait des extraits de la partie suivante[3]. Une chronique en prose française, qui paraît n'être qu'une espèce de traduction de ce poëme historique, a été insérée

1. *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque, etc.*, t. v; Brequigny a comparé le récit de Vace avec celui des autres historiens.

2. *Pièces pour servir à l'Histoire danoise, et à la connaissance des anciennes relations politiques du Danemark;* Copenhague, 1817-18, 2 cahiers in-8°.

3. *Notice sur la Vie et les écrits de Robert Vace, suivie de citations extraites de ses ouvrages;* Rouen, 1824, grand in-8°. M. Pluquet a publié aussi dans le t. 1 des *Mémoir. de la soc. des antiquair. de Normandie*, la petite *Chronique ascendante de Robert Vace.*

dans le recueil des *Historiens de France*[1],

L'autre prêtre engagé par Henri II à écrire l'histoire de Normandie, fut Benoît de Saint-Maur, ou Sainte-More. Sa chronique est plus développée que celle de Vace, car elle a environ 46,000 vers. Il avoue qu'il n'est que traducteur, et on voit qu'il a eu sous les yeux les deux ouvrages de Dudon de Saint-Quentin et de Guillaume de Jumièges; mais il a puisé aussi à d'autres sources que nous ne connaissons pas. Son style est plus difficile à comprendre que celui de Vace, à cause du langage imparfait dont il se sert, ce qui a fait penser que l'auteur était du pays de Bayeux, où la langue du Nord s'est conservée plus long-temps que dans le reste la Normandie. On ne connaît plus qu'un seul manuscrit de cette chronique ; il est conservé au Musée Britannique[2]. On n'en

1. Tom. XI et XII. On peut voir aussi le t. XIII de l'*Histoire littér. de la France*; Paris, 1814.

2. Ce manuscrit porte, dans le catalogue, le n° 1717, et le titre de *Chroniq. des ducs de Normandie;* dans le manuscrit on lit *Estoire et la Généalogie des ducs de Normendie.* Il est écrit sur parchemin, et contient 502 pages, chacune de 92 vers

avait publié encore que de petits fragmens[1]. L'amitié dont m'honore depuis long-temps M. le chevalier de Brœndsted, agent du roi de Danemark à Rome, m'a mis à même de profiter le premier, pour l'histoire de Normandie, d'une partie de cette chronique précieuse; j'en ai cité de nombreux fragmens et j'ai donné textuellement, parmi les éclaircissemens, presque tout le premier livre, d'après la copie fidèle qui m'a été communiquée par M. de Brœndsted.

La Bibliothèque du Roi possède plusieurs chroniques de Normandie manuscrites[2]. Elles sont toutes fondées sur celle de Dudon, à l'exception de quelques circonstances auxquelles j'ai eu égard dans cet ouvrage.

Il est inutile de parler en détail des annales et chroniques de la Normandie dont Duchesne a publié le recueil, sous le titre de *Histo-*

environ. M. de Broœdsted pense que le manuscrit est du quinzième siècle.

1. *Voy.* Lafrenaye, *Nouv. Histoire de Normandie*, enrichie de notes prises au Muséum de Londres; Versailles, 1816, in-8°.

2. Elles portent les n°s 7369/3, 8326, 8421, 9481, 9848/5 9857, 9858, 9859, in-fol. Toutes paraissent avoir été écrites, ou du moins copiées au quinzième siècle.

riæ Normannorum Scriptores antiqui; Paris, 1619, in-fol., et qui ont été réimprimées pour la plupart avec toutes les annales et chroniques ayant rapport à l'histoire de la France, et par conséquent aussi aux invasions des Normands, dans le recueil important des *Historiens de France*, dont dix-sept volumes ont paru successivement. Les notes et les préfaces dont les savans bénédictins ont enrichi ce recueil, ainsi que l'*Histoire littéraire de France* indiquent de la manière la plus satisfaisante le degré de confiance que mérite chaque historien ou annaliste en particulier, ce qui me dispense de m'en occuper ici. Les *Annales Védastines* ou de Saint-Vaast, ont été le sujet d'un examen spécial de la part de l'abbé Lebeuf[1]. La table des chapitres d'un ancien ouvrage sur les Normands, intitulé *Draco normannicus*, table que le savant M. Brial a trouvée dans un ancien manuscrit, et qu'il a publiée[2], fait regretter

1. Dans le t. x des *Mémoir. de l'acad. roy. des inscriptions et belles-lettres.*

2. Tom. VIII des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque.*

qu'il n'ait pas eu le bonheur de retrouver l'ouvrage entier. L'auteur de la *Neustria Pia*[1] a publié un grand nombre de chartes de la Normandie; elles ont été réimprimées en partie plus correctement dans le t. XI de la *Gallia christiana* qui traite de l'histoire ecclésiastique de cette province.

Les chroniques anglaises qui parlent de l'époque des invasions des Normands, fournissent aussi des détails sur les guerres des pirates en France, et ne sont pas à négliger sous ce rapport. Le recueil surtout des historiens Bretons, Saxons et Anglo-danois, publié par Thomas Gale[2], fournit des renseignemens bons à consulter. On peut voir à la tête du volume, une notice sur les auteurs des diverses chroniques qu'il contient. Les éditeurs du recueil des Historiens de France ont fait des extraits d'un grand nombre de

1. Dumonstier, *Neustria Pia, seu de omnibus et singulis abbatiis et prioratibus totius Normanniæ*; Rouen, 1663, in-fol.

2. *Historiæ britannicæ, saxonicæ, anglo-danicæ scriptores*; Oxford, 1691, in-fol. Le même auteur a publié *Rerum anglicarum scriptores veteres*; Oxford, 1684, dont le t. 1 a des passages relatifs aux Normands.

chroniques et annales publiées en Angleterre.

Il y a pareillement à profiter des collections d'historiens d'Allemagne, faites par Mencken, Leibnitz, Eckard et autres savans. On trouve enfin quelques détails intéressans chez un historien de Sicile, Gaufrede Malaterra qui a écrit vers 1100 l'histoire de l'établissement des Normands en Sicile. Carusius qui a inséré la chronique de Malaterra dans sa *Bibliothèque historique* de cette île[1], présume que l'auteur était Normand lui-même. S'il ne l'a pas été, il a dû être instruit par les compagnons des fils de Tancrède, des particularités qu'il fait connaître dans le début de sa narration.

Pour ne pas allonger davantage ce discours préliminaire, je ne pourrai indiquer qu'un petit nombre de travaux des savans modernes de France, dont les recherches laborieuses ont contribué à éclaircir l'histoire des Normands. Le bénédictin Dom Toussaints Du-

1. *Bibliotheca historica regni Siciliæ;* Palerme, 1723, t. I, in-fol. La *Chronique* de G. Malaterra avait été imprimée auparavant à Sarragosse, 1578; et dans le t. III de l'*Hispania illustrata;* Francfort, 1606.

plessis a rectifié un épisode intéressant par une édition correcte et enrichie de notes du poëme d'Abbon sur le siége de Paris[1].

Si Abbon, moine de Saint-Germain-des-Prés, est un poëte barbare, au moins il a raconté ce qu'il a vu; il rend compte de la mémorable défense des Parisiens contre l'armée normande, dont il avait été témoin oculaire, et que lui seul a si bien observée. Quel dommage que le talent de la poésie ne soit pas unie dans ce poëme à la vérité des faits! Mais *telle est l'impuissance des écrivains de ce temps, en qui la pédanterie monacale s'unit à la grossièreté barbare; leurs propres émotions leur échappent; ils les ont reçues; car ils étaient hommes; ils sont hors d'état de les reproduire, de les communiquer; et les faits demeurent stériles et glacés dans leur pensée dès qu'ils sont éloignés de leurs yeux*[2].

L'académicien Bonami a fait plusieurs Dis-

1. *Nouv. Annales de Paris*, 1753, in-4°.

2. Guizot, *Notice sur Abbon*, à la tête de la traduction de son poëme, dans le t. VI de la *Collect. des Mém. relatifs à l'Histoire de France*; Paris, 1824.

sertations savantes sur les invasions des Normands en France[1]. Un jurisconsulte, Houard, s'est livré à d'immenses recherches sur l'ancienne législation normande[2]. M. de Sismondi me paraît, dans son *Histoire des Français*[3], avoir jugé de plus haut que ses devanciers, les effets des invasions de ce peuple. M. Capefigue, jeune savant, a indiqué, avec beaucoup de méthode, les invasions que les diverses provinces de la France ont subies successivement[4].

Il s'est formé depuis peu en Normandie une société d'antiquaires qui ne pourra manquer de jeter de nouvelles lumières sur l'histoire de cette partie de la France. Le début de ses travaux fait concevoir de grandes espérances[5]. Je dois beaucoup de notes et d'utiles obser-

1. *Anciennes lois des Français conservées dans les Coutumes anglaises*; Rouen, 1766, 2 vol. in-4°; et *Traité sur les Coutumes anglo-normandes*; Paris, 1776, 4 vol. in-4°.

2. *Mémoir. de l'acad. roy. des inscript. et belles lettres*, t. xv, xvii et xx.

3. Tom. iii, Paris, 1821.

4. *Essai sur les invasions maritimes des Normands dans les Gaules, etc.*; Paris, 1823, in-8°.

5. *Mémoires de la société des antiquaires de Normandie*; Caen et Paris, 1825, t. i, part. i et 2, avec un atlas.

vations à l'un de ses membres les plus zélés et les plus instruits, M. Le Prevost, ancien sous-préfet de Bernay. Un grand nombre de travaux spéciaux, dont je n'ai pu faire mention dans ce discours préliminaire, se trouveront indiqués par mes citations.

Je demande l'indulgence du lecteur pour tous ces détails littéraires. Il m'a semblé que si l'Histoire des Normands offrait tant de points obscurs, c'est qu'on ne s'était pas bien rendu compte des moyens de les éclaircir; et c'est ce qui m'a engagé à les signaler, afin que l'on voie sûr quoi je fonde mes assertions que l'on trouvera quelquefois bien différentes de ce que l'on aura lu ailleurs.

HISTOIRE

DES

EXPÉDITIONS DES NORMANDS.

CHAPITRE PREMIER.

État des anciens peuples du Nord. — Sol inculte. — Rareté des subsistances. — Famines. — Coutume d'exposer les enfans. — Usage de la chair de cheval. — Pêche ; marine qu'elle fait naître. — Excursions des pirates. — Examen de l'assertion des historiens, relative à l'expulsion régulière et périodique de la jeunesse du Nord.

A l'époque de la décadence du vaste empire de Charlemagne, des hordes de pirates dont on connaissait à peine la patrie se hasardèrent avec de simples barques dans les mers d'Europe, infestèrent les parages et les côtes, ravagèrent impunément des pays mille fois plus peuplés que leurs camps et leurs bateaux, commirent des actes d'audace inouïs, pénétrèrent au centre des contrées les plus vastes de l'ancien empire romain, tourmentèrent les peuples, dispersèrent les moines, ruinèrent dans leur fureur les villes et les campagnes, se jouant des faibles obstacles que la pu-

sillanimité des gouvernemens leur opposait, et portant la terreur partout où elles se montraient. Ce fléau, dont il n'y avait pas d'exemple, et qui se renouvelait sans cesse, réveilla à peine les nations de leur assoupissement, et ne put leur faire ouvrir les yeux sur la faiblesse de leurs gouvernemens, le trop d'indépendance des grands vassaux, et les richesses excessives du clergé; causes qui avaient empêché de s'occuper des moyens de défense nécessaires pour repousser des attaques combinées et exécutées avec tant de témérité. Les malheureux habitans ne surent que lever les mains au ciel pour implorer son secours contre la fureur d'ennemis si acharnés.

Ces pirates, après avoir désolé plusieurs générations, obtinrent enfin une des plus belles provinces de cette France qui avait eu le plus à gémir de leurs dévastations : ils déposèrent leurs habitudes barbares; mais le génie des grandes entreprises leur resta : ils conquirent l'Angleterre, les Deux-Siciles, et fondèrent des dynasties dans ces pays. Leur goût pour les aventures se réveilla pendant les croisades; ils érigèrent des trônes jusque dans Antioche[1]. Long-temps au-

1. *Normanni possident Apuliam, devicere Siciliam, propugnant Constantinopolim, ingerunt metum Babyloni; anglica terra tota se eorum pedibus læta prosternit*, dit Guillaume de Poitou, dans son *Hist. de Guill.-le-Bâtard.*

paravant des Normands païens avaient créé des seigneuries dans les îles d'Écosse, fondé une république en Islande, et donné des maîtres à la Russie ; d'autres avaient fait la découverte du Groënland, qui tient à l'Amérique. Le souvenir des exploits merveilleux de leur nation enflamma l'imagination des poëtes normands ; et, tandis que les Scaldes islandais chantaient les hommes illustres du Nord, ceux de la Normandie cultivaient avec ardeur la poésie chevaleresque des Français. Leurs chefs se distinguèrent par la fermeté et la vigueur de leur gouvernement. Oubliant leur patrie, et adoptant le christianisme, auquel ils avaient fait d'abord une guerre d'extermination, les Normands couvrirent de villes, de villages, d'églises, de monastères et de châteaux les pays qu'ils avaient ravagés en barbares ; ils se fondirent avec une facilité surprenante dans les nations qu'ils avaient soumises ou dépouillées, et disparurent dans leurs conquêtes presque sans y laisser de traces. C'est l'histoire de ces pirates, de leurs expéditions, de leurs établissemens, de l'influence qu'ils ont exercée sur les autres nations de l'Europe, principalement sur les Francs, et enfin de leur fusion avec ces peuples qui va être retracée dans cet ouvrage.

Les contrées que baigne d'un côté la mer Baltique, et de l'autre la mer du Nord, et qui

s'étendent depuis l'embouchure de l'Elbe jusqu'au milieu de la mer Glaciale, sont restées long-temps inconnues aux autres nations; les Romains en avaient quelques notions vagues, et lorsque les lumières des Romains se furent éteintes avec leur empire, le monde retombé dans la barbarie ne savait plus rien des régions boréales. Personne n'allait visiter ces contrées qui formaient pour ainsi dire un monde à part, et dont une partie connaissait à peine l'autre. La mer a fait de tous côtés des irruptions dans ces terres, qui en outre sont partout entrecoupées d'une quantité innombrable de lacs et de rivières, alimentés par les neiges et les glaces des chaînes de montagnes qui se dirigent vers le pôle. Les côtes présentent en partie de tristes landes ou sont hérissées, d'une manière pittoresque, de rochers, d'écueils et de petites îles; dans l'intérieur, on voit partout des bassins d'eau qui séparent les campagnes et qui réfléchissent la verdure des forêts de sapins et de bouleaux. Les beaux sites y sont variés à l'infini; mais vers le Nord, la nature animée s'éteint peu à peu; les plantes nourricières disparaissent l'une après l'autre; la limite des neiges perpétuelles s'abaisse, l'hiver devient plus long et plus rude; au cercle polaire arctique, il n'y a plus que des rennes cherchant la mousse sous la neige, et des Lapons vivant de rennes et de poissons. Malgré

les brouillards de la mer, on respire un air salubre; et malgré le peu de ressources naturelles, la race scandinave, surtout celle de la Norvège, est forte et pleine de courage et d'énergie. Mais partout l'eau sépare les familles, et les empêche de se concentrer en une masse pour se communiquer leurs expériences, leurs lumières ou leurs vices. Leurs longues nuits d'hiver, faiblement éclairées par le magnifique spectacle des aurores boréales, et par le reflet des neiges, isolent encore davantage les chefs de famille, et les abandonnent chacun à ses propres ressources.

Dans un temps où la science de la géographie était encore dans la confusion, c'était pourtant des contrées boréales que l'on croyait sortis tous les peuples barbares qui ont successivement envahi les pays méridionaux, tels que les Cimbres, les Vandales, les Suèves, les Goths, les Lombards, les Angles, les Normands; on appelait ces pays le *foyer*, la *fabrique* des nations [1]. On a cherché ensuite à expliquer comment des pays hérissés de rochers, et entrecoupés de landes, de lacs, de rivières et de détroits, et où aujourd'hui même ne vivent dispersés que cinq millions d'habitans,

1. *Vagina gentium*, *officina gentium*, sont des expressions employées par Jornandès, Dudon de Saint-Quentin, et d'autres historiens.

malgré toutes les ressources que procurent la navigation, le commerce et l'industrie; comment, dis-je, ces pays ont pu envoyer au dehors des peuples entiers, pleins de courage et d'audace et tout armés pour la conquête. A cet effet, il a fallu nécessairement admettre d'abord que le Nord a été prodigieusement peuplé autrefois[1], et pour expliquer cet excès de population autour de la mer Baltique, il a fallu chercher des causes extraordinaires. Le Nord aurait-il subi de grandes invasions de la part des peuples scythiques[2]? Les peuples y auraient-ils reflué du midi de l'Europe, par suite des grandes conquêtes des Romains et de Charlemagne[3], ou ces pays auraient-

1. « Les pays du Nord sont fort dégarnis, et il s'en faut bien que les peuples y soient, comme autrefois, obligés de se partager et d'envoyer dehors, comme des essaims, des colonies et des nations entières, chercher de nouvelles demeures. »—Montesquieu, *Lettr. Persan.*, n° 112.

2. « Ce serait démentir inutilement l'histoire que de soutenir que la Scandinavie ait pu fournir, aux cinquième et sixième siècles de notre ère, les nombreuses masses de peuple qui se disputèrent les débris de la monarchie romaine... La Scandinavie, au temps dont nous parlons, loin de pouvoir envoyer au dehors des armées innombrables, reçut de l'Orient et des rives du Don, une colonie de ces Asiates, qui, sous le nom de Goths, avaient déjà fait parler d'eux en Europe. Graberg de Hemsoe, sur *l'arrivée de Sigge Fridulfson, sous le nom d'Odin, dans la Scandinavie*, dans le tome x des *Mémoires de l'académie des belles-lettres de Suède*. Stockholm, 1816.

3. « Les violences des Romains avaient fait retirer les peu-



ils éprouvé des catastrophes violentes de la nature, ou des calamités générales qui en ont détruit la fertilité naturelle, ou qui les ont rendues moins habitables [1]? Des auteurs anciens en parlent en effet [2]; les déchiremens de la côte de Norvège et le grand nombre de petites îles paraissent attester aussi les irruptions de la mer à des époques fort éloignées. Mais pourquoi recourir à tant d'hypothèses, lorsque le fait qu'on veut expliquer n'est pas avéré? De tous les peuples que l'on cite comme émigrés de la Scandinavie, il n'y en a que deux ou trois dont l'origine soit certaine. Les Goths venaient des bords de la mer Noire, et non de ceux de la Baltique. Il est douteux que les Cimbres soient venus du Jutland et du Holstein comme on le croit communément [3]. Les émigrations se succédaient à de longs inter-

ples du Midi au Nord; tandis que la force qui les contenait subsista, ils y restèrent; quand elle fut affaiblie, ils se répandirent de toutes parts. La même chose arriva quelques siècles après. Les conquêtes de Charlemagne et ses tyrannies avaient une seconde fois fait reculer les peuples du Midi au Nord; aussitôt que cet empire fut affaibli, ils se portèrent une seconde fois du Nord au Midi. — Montesquieu, *Considér. sur la grandeur et la décadence des Romains*, ch. XVI.

1. Schœning, *Hist. de Norvège*, t. I, II.

2. Strabon, *Géogr.*, l. VII. — Flor., *Histoire rom.*, l. III, ch. III.

3. *Voy.* Jean de Müller, *De bello Cimbrico.* Zurich, 1772.

valles ; d'ailleurs avant d'attaquer l'empire romain avec ces masses nombreuses qui font notre étonnement, lés hordes du Nord ont traversé bien d'autres contrées, et ont pu se grossir sur la route de tous les indigènes disposés à partager leurs aventures; peut-être même ont-elles entraîné de force des peuplades entières; ainsi quelques milliers d'hommes du Nord ont pu paraître un peuple entier, lorsqu'ils se sont présentés sur la limite de l'empire romain.

Quoi qu'il en soit, ces émigrations des peuples septentrionaux, qui ne nous sont connues que par les historiens du Midi, présentent trop de vague pour qu'il soit possible d'en bien déterminer la nature. C'est ce qui résulte, à ce qu'il me semble, de deux volumes de dissertations qu'un des premiers savans du Nord a écrits sur ce sujet [1]. Elles avaient d'ailleurs un autre caractère que les sorties des Normands, qui étaient plutôt des expéditions maritimes que des émigrations, comme nous ne tarderons pas à le voir.

Cependant il y a une circonstance importante, qui de tout temps a dû disposer les hommes du Nord à préférer d'autres contrées aux leurs; c'est l'âpreté du climat, la longue durée de l'hiver, et, ce qui en est la suite naturelle, l'incertitude et

1. Suhm, *Hist. des peuples émigrés du Nord.* Copenhag., 1772-73, 2 vol. *in*-4°.

la rareté des récoltes, et en général la difficulté de s'assurer les moyens d'existence. Dans les temps de barbarie, l'état précaire des moissons devait causer de plus grands embarras que nous ne l'imaginons. D'épaisses forêts et des bruyères couvraient une grande partie du sol; les fleuves n'avaient pas de cours limité. Les barbares, sans prévoyance, sans industrie, ignoraient l'art de cultiver avec succès, et de tirer parti de l'excédant de la consommation habituelle. Les guerres intestines produisaient des ravages irréparables, et les guerres du dehors, ou le défaut de relations, empêchaient de se pourvoir ailleurs de ce qui manquait au dedans. Ajoutons que le barbare n'est pas ami de l'agriculture qui exige des soins trop constans, et asservit trop ses goûts déréglés. C'est ainsi que Tacite nous peint les habitans en deçà de la Baltique; ceux qui habitaient au delà de cette mer ont dû ressembler aux Germains.

En France même, les famines causaient autrefois les maux les plus horribles : qu'on se figure, s'il est posssible, ceux auxquels le Nord était en proie, lorsque la faible récolte venait à manquer, et lorsqu'on se trouvait à l'entrée d'hivers qui durent six à huit mois! Aussi est-il fréquemment fait mention dans l'histoire du Nord, des effets déplorables des disettes.

Une des plus anciennes est celle qui arriva sous le règne d'un petit roi jutlandais, Snio, qui résidait à Viborg. Pour ménager les grains, ce prince défendit de brasser de la bière; mais l'usage de cette boisson était trop général : il paraît qu'on éluda la défense, et que le roi jugea prudent de la lever. Cependant la famine continuait de ravager le pays. Le *thing*, c'est-à-dire le conseil national, fut convoqué alors, et il fut résolu de tuer les vieillards, les enfans, tous les hommes enfin qui ne seraient pas capables de porter les armes ou de labourer la terre. Cette résolution affreuse, dictée par le désespoir, aurait probablement été exécutée, si le cœur d'une femme, mère de plusieurs enfans, n'avait fait prévaloir un avis moins cruel. Gunborg (tel est le nom de cette mère bienfaitrice de son pays) conseilla l'expatriation de ceux que le sort désignerait. Ce conseil reçut l'approbation unanime. Le hasard voulut que ce fût presque sur tous les hommes âgés que tomba l'obligation d'émigrer. Mais les jeunes offrirent de partir à leur place. Ils quittèrent le pays, et allèrent s'établir ailleurs [1]. Saxo et Paul Diacre ajoutent que cette émigration affaiblit la population du Jutland, au point qu'une partie des terres labourées resta sans culture. Il

1. Saxo, *Hist. Dan.*, l. VIII. — Pauli Diaconi, *Hist. Longobard.* — Petri Olai, *Chroniq. rer. Danic.*, et *Chroniq. vulgar.*

paraît même que le vide occasioné par le départ des jeunes gens fut un des motifs qui déterminèrent les Angles et les Suèves à s'établir dans le Jutland.

La Suède nous présente l'exemple d'une émigration semblable. Dans la province de Wermeland la population s'était beaucoup accrue par suite de l'abondance des vivres : on y était accouru de diverses contrées; mais tout à coup une disette répandit la désolation parmi les nombreux habitans. Dans son désespoir, le peuple s'en prit au roi Olaf, qu'on accusait de ne pas adorer les dieux, et de s'être attiré la colère d'Odin par ce mépris pour son culte. Ses sujets se révoltèrent, cernèrent son palais au bord du lac Wéner, y mirent le feu, qui consuma l'infortuné prince. Suivant la remarque d'un Scalde, les eaux du lac réfléchirent au loin les flammes de l'édifice. Par ce sacrifice horrible, les rebelles crurent apaiser la colère du Dieu suprême et faire cesser la disette. Cependant, continue l'historien islandais Snorro qui raconte ce fait [1], des Suédois plus sages sentirent qu'il fallait attribuer la disette non pas au roi, mais à cette multitude d'habitans que le pays n'était pas capable de nourrir. Ils prirent donc la résolution d'émigrer avec

1. *Ynglinga-Saga*, ch. XLVII et XLVIII, dans le t. I du *Heimskringla*.

un nombre d'habitans considérable; ils traversèrent de vastes forêts, en se dirigeant vers l'occident; ils arrivent enfin vers les îles Soloer, tuent le roi, soumettent ces îles, s'y établissent, et nomment pour leur roi Hvitben, frère du roi de Wermeland; ils soumirent ensuite la contrée de Romarike et le Wermeland même.

Le troisième exemple d'une émigration provoquée par la disette est celui qu'a rapporté Pierre Olaüs [1], comme étant arrivé sous le règne de Knud ou Canut, roi de Danemark, vers l'an 880. Comme il n'y eut pas assez de vivres pour toute la population, il fut résolu que chaque troisième serf et homme du peuple s'expatrierait. On tira au sort; ceux qui furent désignés durent chercher à vivre ailleurs. Cette multitude affamée se transporta en Prusse, en Carélie et en Samogithie, où elle trouva des vivres en quantité suffisante: aussi s'établit-elle pour toujours dans cette partie du continent.

Dans ces temps barbares les peuples étaient donc obligés d'aller chercher les subsistances, au lieu que dans nos temps civilisés, grâce au commerce et à de bons systèmes de police, les subsistances viennent trouver les peuples.

Il serait facile de citer d'autres exemples de

1. *Chroniq.* de P. Olaüs, dans le t. II des *Scriptor. rer. Danic.*, de Langebek. — *Chroniq.* d'Éric de Poméranie.

disettes affreuses dans le Nord. Au onzième siècle, pendant une disette en Islande, le roi de Norvège, Harald-Sigurdson, envoya dans cette île quatre vaisseaux chargés de grains, avec ordre de ramener autant de monde qu'ils pouvaient en contenir [1]; ce qui fait voir que l'émigration était en pareil cas une ressource ordinaire.

La famine qui régna en Danemark sous le roi Olaf, lorsque le christianisme y était déjà introduit, et lorsque l'agriculture avait fait des progrès, dura douze ans, et força le roi à se défaire de plusieurs domaines; les paysans et même des nobles furent dans la nécessité de vendre leur liberté personnelle pour être nourris [2]. Aujourd'hui même, la Norvège et une partie de la Suède dépendent beaucoup, pour les subsistances, des autres pays de l'Europe.

Cette malheureuse rareté des céréales dans le Nord explique comment l'usage barbare d'exposer les enfans qu'on ne pouvait nourrir a pu subsister si long-temps [3]. De pauvres parens,

1. *Voyages et gestes de Sneglu-Halle*, trad. de l'island., par Finn Magnusen, dans le t. XVII des *Mém. de la soc. de littér. scandin.* Copenhague, 1820.

2. Hvitfeld, *Chroniq. du Danemark.*

3. Finni Johann., *Hist. eccles. Island.*, t. 1, p. 68, 72. — Erichsen, *Disputat. de expositione infantum apud veteres septentrionales*, à la suite de *Gunlaugi vermilinguis et Rafnis poetæ vita*. Copenhague, 1775, *in-4°*.



mus par une pitié qui fait frémir l'humanité, aimaient mieux abandonner au sort leurs enfans avant l'âge de la raison que de les exposer plus tard à une longue misère. On conçoit aussi comment les peuples du nord ont pu tenir si opiniâtrément à l'habitude de manger de la chair de cheval; habitude dont les Islandais stipulèrent expressément la conservation lorsque le christianisme fut introduit dans leur île, croyant ne pouvoir élever leurs enfans sans cette nourriture [1], qui suppléait au défaut des productions des champs : aussi Jornandès [2] dit que dans ce pays beaucoup de gens vivaient uniquement de viande. On voit par plusieurs passages des *Sagas* que dans les fêtes religieuses on immolait un grand nombre de chevaux et de bestiaux, et que la chair de ces victimes se distribuait au peuple, comme nourriture exquise. Aussi, lors de l'établissement du christianisme, le clergé regardant l'usage de manger de la chair de cheval comme inhérent au paganisme, il fallut que les rois chrétiens promulgassent des décrets, et que les évêques et les missionnaires employassent l'autorité de l'Église et de la religion pour faire renoncer les habi-

1. *Saga d'Olaf Tryggveson*, publ. par Reenhielm, en island., suéd. et latin. Upsal, 1691, *in*-4°.

2. *Hic (in Scanzia) gentes quæ carnibus tantum vivunt.* Jornand., *De rebus Geticis.*

tans, du moins ceux de l'Islande, à cette nourriture [1].

Le besoin enseignait d'autres ressources. Les grandes forêts, les marécages, les bruyères favorisaient la chasse : des hommes habitués à une vie libre et indépendante devaient aimer cette occupation; mais il y en avait une plus productive, et à laquelle la conformation du sol de la Scandinavie invitait davantage : c'était la pêche. Une immense étendue de côtes, le voisinage des mers boréales où les baleines et les harengs aiment à séjourner, beaucoup d'îles, de détroits, de baies, d'anses, des fleuves et des rivières qui traversent une suite de lacs, et débouchent de tous les côtés dans la mer, voilà ce qui facilitait infiniment cette occupation. Le norvégien Other [2] apprit au roi anglo-saxon Alfred, que ses compatriotes remontaient la côte de Norvège jusqu'au pays des Finnois pour aller à la pêche des baleines, des requins et des phoques; qu'ils exportaient ces poissons, et qu'ils faisaient des agrès de bâtiment avec les peaux de ces poissons; d'où l'on voit que les pêches du nord avaient pris, au neuvième siècle, une

1. Werlauf, *Recherch. histor. sur l'emploi de la chair à cheval comme nourriture des hommes du Nord,* dans le t. IV des *Mém. de l'acad. des sciences de Copenhague*, 1807, *in-4°*.

2. *Voy.* les édit. de la *Relation d'Other*, données par Porthan et Rask, et citées plus bas.

assez grande extension. Il est fait mention aussi par les anciens historiens du nord, de saumons, de harengs, d'huîtres et de coquillages, comme servant de nourriture aux habitans[1].

Les pêches ne pouvaient se passer de la navigation; et lors même que les Scandinaves n'auraient pas été pêcheurs, ils seraient devenus bons marins. Des détroits, des lacs, des bras de mer, des fleuves, des golfes, les séparaient les uns des autres; ils ne pouvaient communiquer entre eux que par le moyen de bateaux; il fallait sans cesse traverser la mer pour se procurer les choses nécessaires à la vie, ou échanger leur superflu. La curiosité seule devait exciter les Scandinaves à se mettre en mer pour visiter des côtes voisines et découvrir d'autres contrées[2].

L'habitude de vivre sur mer et d'y naviguer devait donc devenir nationale, et de cette coutume devait naître celle de tirer parti de la supériorité que leur donnait leur adresse dans l'art de la navigation. Les Scandinaves rencontraient dans la Baltique et sur les côtes de la Germanie les bâtimens d'autres peuples qui manifestaient des intentions hostiles, ou qui gardaient les sunds

1. Lanners, *Mém. pour servir à l'Hist. des pêches en Suède*, part. I. — Lagerbring, *Hist. du royaume de Suède*, t. I.

2. Waestrom, *Dissert. sur les expéditions des anciens Scandinaves.*

ou détroits qu'ils avaient occupés les premiers. Il fallait combattre ou du moins être toujours prêt au combat; les succès dans ces rencontres honoraient le vainqueur et tournaient à son profit; c'était l'encourager à en obtenir de nouveaux. Ainsi l'avidité, l'honneur et la jalousie nationale, et quelquefois la nécessité engageaient à ces luttes maritimes dans les parages du Nord; honneur et butin, voilà les deux aiguillons des marins scandinaves. Aller à la recherche du butin et de l'honneur était une idée si commune chez eux, que les *sagas* islandaises se servent de cette expression pour indiquer l'occupation habituelle des héros scandinaves qui, en effet, n'en connaissaient pas de plus convenable pour un homme de courage et de bonne naissance.

On devint pirate dans les mers de la Scandinavie, comme on est devenu *bédouin* dans les déserts de l'Arabie, ou *klephtes* dans les montagnes de la Grèce : on n'attacha que des idées honorables à ce métier général. La religion d'Odin avait d'ailleurs excité chez les peuples du Nord un esprit belliqueux qui contribua beaucoup à les rendre redoutables sur mer. Odin, législateur religieux, qui est pour nous reculé dans les temps obscurs de la mythologie, avait fait de la bravoure un principe de religion : d'après l'*Edda*, c'est en se signalant dans les combats qu'on mé-

ritait la gloire d'être admis après la mort dans le Valhalla ou le séjour des héros célestes; on ne perdait même la vie que pour recommencer la carrière des combats dans la société des immortels, que la mythologie peignait sous les couleurs les plus attrayantes pour un esprit guerrier. Faut-il s'étonner, d'après cela, des prodiges de valeur dont l'histoire des héros du Nord est remplie? Ces exploits enrichissaient et illustraient ici-bas, et ouvraient la plus brillante perspective pour la vie à venir. Quel puissant aiguillon pour des barbares!

Il se développa donc dans les pays du nord un esprit de piraterie qui, avec la différence du lieu de la scène et des coutumes locales, nous présente d'avance les caractères de la chevalerie, et qui évidemment a fait naître les expéditions des Normands qui font le sujet de cette histoire. Ces excursions remontent au premier âge historique du Nord. Tacite[1] dit, dans son ouvrage sur la Germanie, que les Suiones, peuple voisin de l'Océan, étaient puissans non seulement par leurs armes, mais encore par leurs flottes. Si ces Suiones n'étaient pas des Scandinaves[2], ceux-ci avaient au moins les mêmes avantages, comme nous le verrons bientôt.

1. *De moribus Germanor.*, ch. XLIV.

2. Malte-Brun, *Précis de géograph. univers.*, t. I.

Mais avant d'entamer l'histoire des pirates du Nord, il faut nous arrêter un instant pour examiner un fait qui a dû ou naître de la piraterie, ou la fomenter : était-il la cause ou l'effet de la piraterie? voilà la question. Les historiens de France, surtout ceux de Normandie [1], assurent qu'anciennement régnait dans le Nord l'usage de renvoyer de la maison paternelle et même du pays tous les fils adultes, à l'exception de celui qui devait succéder au père dans la possession des terres. Le premier qui rapporte ce fait est Odon, abbé [2], mort en 942, qui par conséquent avait été témoin de l'établissement des Normands en France; il dit que les Danois, n'ayant pas assez de subsistances pour nourrir tout le monde, avaient coutume de renvoyer, chaque cinquième année, une forte troupe désignée par le sort pour qu'elle cherchât ailleurs des établissemens; il prétend que Hasting, un des plus fameux chefs normands qui ravagèrent la France, avait été expulsé ainsi de sa patrie. Les historiens de Normandie qui ont écrit au milieu des descendans des pirates du Nord, assurent tous le même fait, en citant encore d'autres chefs fameux qui,

1. *Voy.* parmi les pièces justificatives et éclaircissemens de cet ouvrage tous les textes des auteurs qui ont parlé du fait dont il est ici question.

2. *De gestis consul. Andegavens.*

par cette coutume avaient été obligés de quitter leur patrie, et qui sont venus ravager la France. Dudon de Saint-Quentin ne fait que répéter l'assertion d'Odon; Guillaume de Jumièges dit quelque chose de plus : il assure, que les îles danoises étant remplies de monde, une ancienne loi, sanctionnée par les rois, enjoignait à tous les jeunes gens, les fils aînés exceptés, d'émigrer pour s'établir ailleurs à l'aide de leurs armes. Robert Vace et Benoît de Saint-Maur confirment dans leurs chroniques en vers français les assertions de ces moines.

Costume fu jadis lonc tems
En Danemarche, entre paiens,
Quand homme avait plusors enfanz,
Et il les avait norriz granz,
L'un des fils retenait par sort
Qui ert son her après sa mort;
Et cil sur qui le sort tornait,
En autre terre s'en alait.[1].

Dans un autre passage, Robert Vace dit que cet événement avoit lieu souvent quand la population était trop nombreuse [2]. Un auteur anglais

1. Fragmens du *roman de Rou*, publiés par M. de Brœndsted., 2 part. Copenhag., 1817-1818.

2. Une chronique manuscrite de Normandie (mss. de la biblioth. du roi, n° 9857) assure que tous les ans l'ordre de l'expatriation émanait du roi et des anciens, et qu'il concernait non seulement les jeunes hommes, mais encore les jeunes

du moyen âge, Jean Wallingford, assure aussi que ce fut jusqu'à l'introduction du christianisme un usage général de ces peuples, et que les jeunes gens chassés de leur patrie en vertu de la loi, abandonnés à eux-mêmes, et perdant le frein des bonnes mœurs, devenaient très dangereux pour les peuples voisins. Ainsi, d'après cet auteur, le renvoi des jeunes gens alimentait les troupes de pirates; car ce n'est pas autrement qu'ils pouvaient apporter du danger aux états du voisinage.

Aucun document historique du Nord ne fait mention d'une loi aussi importante. Les *sagas* d'Islande ainsi que les premiers historiens du Danemark gardent le même silence à ce sujet [1]. Il n'y a que l'historien des Lombards, Paul Warnefried ou Paul Diacre [2], qui raconte que, la Scandinavie se trouvant trop peuplée, ou di-

femmes, ce qui n'est pas vraisemblable. Les femmes suivaient peut-être; mais sans doute on ne les expulsait pas.

1. Deux historiens du seizième siècle, Pierre Olaüs, un des réformateurs de la religion en Suède, et Hvitfeld, chancelier de Danemark, sont, je crois, les premiers auteurs du Nord qui parlent de cette coutume; mais ayant vraisemblablement consulté les historiens de France, ils peuvent avoir puisé chez ceux-ci ce qu'ils en disent. (*Voy.* la *Chroniq. d'Olaüs*, dans le t. II de Langebek, *Scriptor. rer. Danic.*, et la *Chroniq. du royaume de Danemark*, par Hvitfeld. Copenhag., 1652, *in-fol.*)

2. *Histor. Longobard.*, l. I, ch. II.

visa la population en trois parties, et qu'on décida que celle sur laquelle tomberait le sort quitterait le pays pour aller s'établir ailleurs; le tiers désigné par le sort émigra sous la conduite de deux frères, et ce sont là ces Lombards qui pénétrèrent ensuite dans l'Italie. Quoique l'historien paraisse d'abord parler de toute la Scandinavie qu'il peint comme un pays très vaste, il avoue pourtant, en parlant des aventures de ces émigrés, qu'ils ne formaient qu'une petite troupe, et que l'île même d'où ils étaient sortis n'est pas grande [1]. Il s'agit donc d'un événement arrivé une seule fois dans le Danemark, ou même dans une seule île danoise. Peut-être les historiens de Normandie l'ont-ils appliqué à tout le Nord; peut-être aussi existait-il réellement quelque vieille loi ou coutume qu'on mettait en vigueur, quand le besoin l'exigeait. Nous ne connaissons plus les anciennes lois du Nord; on écrivait d'abord peu [2]; la mémoire des hommes était à peu près le seul dépôt de toutes les connais-

1. *Ætate florentes, sed numero exigui; quippe qui unius non nimiæ amplitudinis insulæ tertia solummodo partiuncula.* Ibid.

2. *Ut plurimum leges, historias, pœmata et alia, memoriter didicerunt et recitarunt; nam hæc non marmoribus, sed memoriæ inscribebantur, ut me rectissime Verelius in notis ad Hervaræ Histor.*, cap. 1. Finni Johannæi, *Histor. eccles. Island.*, t. 1, p. 85.

sances ; le peuple faisait les lois dans ses assemblées publiques[1] tenues ordinairement en plein air; de sages vieillards jugeaient également en public d'après les coutumes dont ils possédaient les traditions; ils alléguaient les usages des pères et les enseignaient à la génération naissante. Les plus anciennes lois écrites du Danemark datent du treizième siècle; celles de Norvège sont également postérieures à l'introduction du christianisme[2]. A cette époque les émigrations avaient cessé; aussi ne contiènnent-elles rien sur l'obligation imposée à la jeunesse de quitter les foyers paternels. Plus anciennement, la vanité des familles et le faible produit des terres ont pu introduire la coutume de laisser la propriété foncière à un seul des fils, et de forcer les autres à chercher fortune ailleurs. En Norvège encore le fils aîné du paysan reçoit toutes les terres[3]; telle était aussi, avant la révolution, la coutume du pays de Caux où les Normands l'avaient peut-être introduite[4]. Les anciennes lois danoises prennent aussi grand soin de la conser-

1. Schlegel, *Mém. sur les anc. lois danoises*, analysé dans le *Rapport sur les travaux de l'acad. roy. des sciences*. Copenhag., 1823.

2. Paus, *Collect. des anc. lois norvég.* Copenh., 1751, t. 1.

3. Dans l'île Bornholm, c'est encore le fils cadet qui hérite des terres patrimoniales. Suhm, *Hist. du Danemark*, t. 1.

4. Dumoulin, *Hist. générale de Normandie*. Rouen, 1681, *in-fol.*, l. 1, ch. 1.

vation des terres dans les familles, et accordent beaucoup d'autorité aux chefs de maison [1].

La conduite turbulente de tant d'enfans sans foyers et sans biens a pu engager ensuite les rois à ordonner leur départ, et à régler ces émigrations; n'ayant pas assez de sagesse pour assurer le sort d'une jeunesse nombreuse, ils avaient au moins la prévoyance de détourner les dangers dont elle menaçait la société. La vie de mer offrait d'ailleurs assez d'attraits et de ressources aux jeunes Scandinaves pour devenir leur occupation constante. Si la loi ou la coutume qui prescrivait leur départ est plus ancienne que la piraterie, cette jeunesse vagabonde a dû finir par infester les parages et former des bandes de pirates. Si au contraire la piraterie a précédé la coutume des expulsions, on a pu en prendre occasion pour se débarrasser de la jeunesse; on ne faisait alors que lui assigner la mer au lieu de la terre, pour sa subsistance. Quoi qu'il en soit, les deux habitudes paraissent avoir agi l'une sur l'autre, et avoir eu entre elles des rapports intimes. Cette foule de *champions* ou *kæmpe*, qui combattaient dans le Nord pour les rois et les seigneurs, et qui, n'ayant d'autre ressource que leurs armes et leur courage, se dévouaient pour toujours à

1. Kofod Ancher, *Hist. du droit danois*, t. 1, édit. de Schlegel et Nyerup. Copenhag., 1807.

leur service, était probablement composée de jeunes gens chassés de leurs foyers paternels, et obligés, faute de patrimoine, de s'attacher à des maîtres. Quelques passages de l'historien Saxo font même présumer qu'il existait dans le Nord une *adoption par les armes*, comme la chevalerie en fit naître une plus tard, laquelle faisait entrer dans la famille des seigneurs les écuyers ou champions qui se consacraient à leur défense[1].

Voyons maintenant plus en détail le système de piraterie devenu général dans les contrées du Nord, et qui finit par épouvanter une grande partie de l'Europe, et par désoler surtout la France.

1. Vedel Simonsen, *Hist. de l'état nobiliaire et équestre du Danemark*. Copenhag., 1816, part. 1, cah. 1.

CHAPITRE II.

De la piraterie des Scandinaves. — Leurs rois de mer. — Énergie et valeur des marins du Nord. — Leurs associations et fraternités. — Institution des *kæmpe* ou champions. — Traits d'audace, combats et aventures des rois de mer et de leur *kæmpe*. — Frénésie des *berserker*. — Femmes qui combattaient; enlèvemens; polygamie. — Traits romanesques de la vie des pirates du Nord.

Dans le Nord, comme dans le reste de l'Europe, une foule de petites peuplades, qui depuis se sont fondues dans les grandes monarchies, eurent long-temps une existence active et indépendante. Souvent une ville, une petite île se gouvernait elle-même, ou obéissait à un chef qui y résidait. L'émulation stimulait tous ces petits chefs; la jalousie les divisait, mais des besoins communs les rapprochaient de nouveau. D'ailleurs la religion, le langage, la conformité des habitudes et des goûts unissaient les peuples habitant le Danemark, la Norvège, la Suède et les îles voisines : il est vrai que les passions et la barbarie relâchaient fréquemment ces liens communs des Scandinaves.

On ferait difficilement l'énumération des souverains des îles et des provinces du Nord avant l'établissement de la monarchie[1]. La plupart des

1. *Tunc temporis multi fuerunt reges in Dania. Nam ut re-*

îles ont dû avoir anciennement leurs rois. Sur les côtes, les villes paraissent avoir eu aussi presque toutes leurs chefs; mais cet état de choses ne pouvait durer long-temps. Un roi plus belliqueux ou plus fort que ses voisins se les rendait tributaires, et en faisait ses vassaux; d'autres fois les vassaux ou les sujets, profitant de la faiblesse de leurs rois, secouaient leur joug et s'érigeaient en rois à leur tour: le titre de roi ne signifiait que chef indépendant; le maître d'un village ou d'un îlot s'en décorait. Les auteurs du Nord ont comparé avec raison ce pays à la Grèce, telle qu'elle était dans les premiers âges, lorsqu'une multitude de petits chefs, dont les états se touchaient, se partageaient l'autorité et guerroyaient les uns contre les autres [1]. Des querelles personnelles devenaient des motifs de guerre; un enlèvement de femmes, de vivres, de bestiaux, une contestation sur les pêches, étaient suivis d'une guerre acharnée; chaque chef s'entourait d'hommes vaillans; et la

ferunt, duo aliquando in Jutia, etc., *Chroniq. de l'anonyme de Roskilde*, dans le t. 1 de Langebek *Scriptor. rer. Danic.* *Voru thessi laund ad fornu magra kongariki*, c'est-à-dire, ces pays se composaient autrefois de beaucoup de royaumes. *Knytlinga-saga* dans Ol. Worm. *regum Daniæ series duplex*. Copenhag., 1692. Procope cite pour Thulé (la Scandinavie) 13 petits peuples gouvernés chacun par un roi. (*Voy.* les *Recherch. histor. de* Dahlman, t. 1, p. 433.)

1. Schœning, *Hist. de Norvège*, t. 1, p. 98.

bravoure et la ruse lui servaient également à se venger ou à se défendre; le vainqueur faisait peser durement son joug sur la tête de ceux qu'il avait vaincus.

A l'époque où le Nord commence d'avoir une histoire, on voit déjà la liberté sociale très restreinte, et le droit de la conquête ou de la force établi assez généralement. Il y avait des rois principaux et des rois tributaires. En Danemark il régnait quatre rois de la première espèce; l'un résidant à Leire, avait la Sélande; un autre commandait en Scanie; deux autres se partageaient la Jutlande; la Suède avait également plusieurs rois ou chefs puissans; la Norvège en comptait jusqu'à dix-huit. Une sorte de féodalité enchaînait déjà leurs sujets, et ce système que Montesquieu croyait né dans les forêts de la Germanie, était pour le moins aussi ancien entre les rochers de la Norvège[1]. Les sous-rois, c'est-à-dire les rois dépouillés de leur indépendance payaient le tribut et se battaient pour leurs vainqueurs. Des *iarls* ou comtes rendaient la justice, recueillaient les tributs, et amenaient à leurs maîtres les hommes qui devaient composer leur armée dans les expéditions; en Norvège, ils avaient sous leurs

1. *Voy.* la note *De Feudorum origine septentrionis populis debitâ*, dans le *Commentaire de Verelius*, sur la *Saga de Herraud et Bosa* (island.-suédois.) Upsal, 1666, *in*-8°.

ordres des *herse*, espèce d'arrière-vassaux, ou plutôt de barons [1].

Les petits rois n'avaient d'autre revenu que celui de leurs domaines; dans les tournées qu'ils faisaient pour rendre la justice en personne, assistés des vieillards ou sages du pays, ils étaient défrayés avec leur cour, et recevaient des présens de la part des *iarls* et des *herse*, à qui ils donnaient quelquefois des terres, à la charge de loger la cour dans ses voyages. Chez ces petits souverains, la succession au trône dépendait des circonstances. Quand les rois étaient puissans, ils nommaient eux-mêmes leurs successeurs; sinon le peuple choisissait ordinairement un membre de leur famille, sans s'astreindre au rang de la primogéniture; ou bien le Roi nommait son successeur, et le faisait agréer par le peuple dans une assemblée générale [2]. Souvent aussi la succession avait lieu par ordre d'aînesse, sans qu'il fût besoin de statuer à ce sujet à la fin de chaque règne.

Les choses se sont long-temps passées à peu

1. *Voy.* la *Dissertation de* Broman, sur les *premières dignités nobles en Suède*, dans le t. v des *Mém. de l'acad. roy. des belles-lettres.* Stockholm, 1788.

2. Torfaeus (*Series reg. Dan.*, p. 248 et dans la dédicace) prétend que dès l'origine, le Danemark a été un royaume héréditaire; mais trop de faits contredisent cette assertion.

près de même dans une grande partie de l'Europe ; mais un usage particulier aux pays du Nord, c'est que de deux ou plusieurs fils d'un roi, l'un prenait quelquefois après la mort de leur père, les rênes du gouvernement, tandis que les autres, portant également le titre de rois, équipaient des flottes, ou se servaient de celles du royaume, et passaient dès lors leur vie à croiser sur les côtes et dans les mers, à faire des expéditions et à se signaler par leurs exploits maritimes ; ou bien les deux frères convenaient de régner tour à tour sur la flotte et sur la terre. C'est ainsi que les deux fils du roi des Angles Rerek-Breki règnaient alternativement chacun trois ans sur l'un et l'autre élément [1]. C'est ce que Saxo appelle le *partage du règne de la terre et de la mer* [2]. On regardait probablement la mer vis-à-vis des côtes du royaume comme une propriété, comme un héritage.

Voilà une des causes qui ont si long-temps répandu du lustre sur la piraterie dans les pays du Nord ; en effet, comment un état qui était embrassé sans cesse par les fils des rois, et par la première noblesse du pays n'aurait-il pas été

1. *Saga de Rolf-Krake*, dans le Recueil de Biorner *Kæmpedater*. Saxo, *Hist. dan.*, l. II.

2. *Pelagi dominationem*, l. VII ; et ailleurs : *Divisum terræ et pelagi imperium*.

honoré, d'autant plus que cette carrière était presque la seule où l'on pouvait se signaler par des actes de courage et de patriotisme? On conçoit que, lorsqu'une fois la marine du Nord se fut rendue assez redoutable pour pouvoir faire avec succès des incursions dans les pays maritimes, ou soumettre la marine des autres peuples, le titre et l'état de pirate ou chef de mer devaient être ambitionnés par tous les princes et nobles qui n'avaient rien à espérer chez eux, et que sous leurs étendards devait se rassembler cette jeunesse également déshéritée qui ne demandait que des chefs pour entreprendre tout ce qui pouvait lui procurer des moyens d'existence. Ainsi presque toute la fleur de la nation devait se précipiter sur les vaisseaux comme unique moyen de son salut et de son avancement. Les chefs nobles qui se livraient à ces expéditions ou à cette vie maritime sont désignés dans les *sagas* sous le nom de *rois de mer* (en islandais *soekongar*). C'est avec raison, dit un historien islandais[1], que

1. *Sub idem quoque tempus, multi Daniæ Norvegiæque reges Svioniam deprædabantur, nec non plurimi reges maritimi* (Dæner, Nordmenn oc mægir sœkongar) *validis suffulti copiis, ac nullo licet peculiari regnorum dominio gaudentes. Proinde is merito rex maritimus* (sœkongar) *appellabatur qui sub fuliginoso tigno somnum nunquam capiebat, nec ante focum, ex cornu potare solitus erat. Ynglinga-saga*, ch. XXXIV, dans le *Heimskringla*, trad. par Peringskioeld, t. I.

que ces princes portent le titre de *rois de mer*, puisqu'ils ne cherchent jamais un refuge sous un toit; et ne vident leur cornet à boire auprès d'aucun foyer. Il paraît que les chefs nobles n'en toléraient pas de roturiers [1], car l'histoire nous cite plusieurs exemples de chefs obscurs que les rois firent punir comme pirates ou écumeurs de mer, quoiqu'eux-mêmes ne fissent pas d'autre métier. C'est ainsi que dans l'histoire du moyen âge nous voyons les possesseurs des châteaux en France et ailleurs infester les grands chemins et dépouiller les voyageurs, tandis qu'ils punissaient comme brigands des hommes obscurs qui osaient suivre leur exemple; mettant ainsi au nombre de leurs priviléges, le libre exercice de leur supériorité. Dans le Nord, les fils déshérités des rois et des *iarls* n'étaient pas les seuls qui se fissent rois de mer. Les princes régnans aussi, du moins ceux des côtes, se jetaient fréquemment dans cette carrière, qui leur promettait plus de richesse, et les illustrait plus que leur règne sur terre. C'est que dans ces petits états les revenus étaient médiocres, et le roi n'avait pas d'espoir

1. *Qui jaciunt, qui tela rotant, nisi regibus orti? Surgit ab ingenuis bellum, clarissima martem stemmata conficiunt, nec enim vulgaribus ausis res agitur, quam sola ducum discrimina tentant*, dit un des champions de la suite du roi Hrolf. Saxo, *Hist. dan.*, l. II.

de les augmenter, ni par conséquent de se procurer mille objets de luxe que l'on connaissait par le commerce ou par la piraterie, tels que l'or et l'argent, le vin, les esclaves; la carrière de l'océan, au contraire, était immense ; elle pouvait mener à tout, et procurer toutes les richesses et même les belles femmes que l'on apprit à chercher par cette voie.

Voilà pourquoi nous trouvons dans l'ancienne histoire du Nord l'élite de la nation sur la mer; c'est là la véritable scène des exploits nationaux, c'est là que se développent ce caractère héroïque, cette avidité pour la gloire et le butin, cet enthousiasme pour les grandes actions, qui, stimulés par le besoin et par l'émulation, affrontent tous les dangers, et se trouvent bientôt à l'étroit dans les mers septentrionales. Pour y acquérir beaucoup de richesses, et pour s'y illustrer, il fallait surpasser les autres en intrépidité, en adresse, s'entourer de compagnons mieux choisis, posséder une flotte mieux équipée et avoir un plus grand talent de commandement. Enfin il fallait faire des prodiges pour briller sur un théâtre qui fourmillait de héros. L'esprit devait s'agrandir avec la perspective, et comme on ne connaissait pas de bornes à la mer, on n'en donnait point à l'esprit aventurier qui brûlait de s'y signaler. Devenant en quelque sorte étrangers à la vie so-

ciale et aux habitudes des citadins, obligés de lutter sans cesse contre les élémens, et habitués à franchir des espaces immenses, ils avaient dans leur caractère une grandeur sauvage qui leur donne quelque ressemblance avec les héros de l'Iliade. La Norvège avait, il n'y a pas long-temps, un évêque nommé Krogh qui, revêtu de peaux de chèvre tannées, conduisait sa barque à travers les écueils avec toute l'intrépidité d'un pilote [1]; cet évêque jouissait de l'estime publique : tant il est vrai qu'aujourd'hui encore la qualité de bon marin est généralement estimée!

Tout contribuait d'ailleurs à produire cette énergie de caractère qui s'est soutenue chez les pirates du Nord, pendant plusieurs siècles, et que les succès toujours croissans ont portée au plus haut degré. D'abord leur religion, empreinte d'un génie altier et héroïque, poussait à l'audace, comme je l'ai dit plus haut, ces âmes belliqueuses, et ne comprimait jamais leurs passions violentes. Odin était représenté dans la mythologie scandinave comme un habile navigateur, et comme le protecteur du courage. Hadding, roi norvégien, et le pirate Liser, avaient fait une expédition contre un roi des bords de la Dvina qui les repoussa bravement. Cependant le dieu du Valhalla

1. Boie, *Voyage en Norvège* (*Tagebuch einer Reise durch Norvegen.*) Slesvig, 1822.

enleva Hadding sur son cheval céleste le Sleipner, et le reconduisit sain et sauf en Norvège [1]. Un autre prince assiégeait sans succès une place forte dans la même contrée : Odin lui enseigna des ruses de guerre pour s'en emparer.

Il n'y avait pas de caste sacerdotale qui subjugât les guerriers scandinaves; dans leurs expéditions, dans leurs assemblées, ils écoutaient non des prêtres, mais des scaldes chantant les hauts faits des dieux et des héros. Les terreurs religieuses, qui ont tant de pouvoir sur les âmes faibles, n'ébranlaient point celles des pirates; leur héroïsme s'alliait même avec une hardiesse de pensée assez facile à expliquer chez des hommes à qui rien ne résistait. Les *sagas* disent de Frithiof et d'Orvar-Odd, deux héros fameux, qu'ils ne sacrifiaient point aux dieux. « Mon frère d'armes et moi, dit Gaukathor au roi Olaf le saint, nous n'avons de foi que dans nos armes et nos forces, quand il s'agit de vaincre nos ennemis, et nous nous en trouvons bien. » Bardur, qui possédait Ulfsdal en Upland, dit de même : « Je n'ai aucune confiance aux idoles; j'ai parcouru maints pays; j'ai rencontré des géans et des esprits; ils n'ont rien pu contre moi. Aussi je ne me fie que sur mes forces. [2] » Sans doute la raison

1. Snorro, *Ynglinga-saga*. — Saxo, *Hist. dan.*

2. *Saga de Frithiof*; *Saga d'Olaf Tryggveson*, part. 1,

du Scandinave était aussi obscurcie par des préjugés; mais sa bravoure n'en souffrait point. Dans leurs généalogies les rois se vantaient de descendre des *trolls* ou génies des mers, des montagnes et des forêts. Les fées hyperboréennes de la race divine des Ases, des Alfves, des Dvalins étaient censées protéger les héros et présider à leur éducation : c'est sous d'aussi heureux auspices que les rois de mer franchissaient les écueils, bravaient les tempêtes et attaquaient les vaisseaux ennemis [1].

Ce qui donnait aux Scandinaves cette confiance dans leur force, cette énergie, cet orgueil, c'était leur liberté nationale. Ce peuple n'avait jamais été asservi; jamais des vainqueurs étrangers n'étaient venus lui imposer des lois, des mœurs, une religion, un langage. Toutes ses institutions avaient pris naissance sur son sol, et étaient les fruits de son génie naturel ; il faisait ses dieux et son ciel d'après ses idées et son climat; il s'exprimait avec énergie et naïveté dans un idiome par-

ch. XIV; *Saga d'Orvarodd*, ch. II, *Landnama-saga*, part. I, ch. II.

1. *Voy.* Suhm, *Hist. du Danemark*, t. I, p. 227; les *Nordiska Kœmpadater, volumen historicum, continens variorum in orbe hyperboreo antiquo regum, heroum ac pugilum res gestas*; par Biœrner, island.-suéd.-latin. Stockholm, 1737, *in*-fol.; et la *Dissertat. de* Waestrom, sur l'*origine, la nature et le but des anciennes expéditions du Nord.*

venu à un certain degré de perfection [1], grâce à ses poëtes, qui furent long-temps les conservateurs de la gloire nationale.

La poésie ainsi que la musique célébrait l'héroïsme; et quelquefois le héros après le combat se délassait en improvisant, dans les salles des banquets, sur ses aventures et sur celles de ses compagnons, des chants pleins de verve et de feu poétique.

L'esprit des Scandinaves avait quelque chose du tour oriental; c'était le goût des contes, des allégories, des sentences; goût que l'on retrouve chez les sauvages, chez les Gaulois et d'autres peuples de l'antiquité. Au reste, les arts étaient inconnus ou dédaignés : ces occupations paisibles des peuples civilisés ne pouvaient plaire à une nation habituée à la vie rude et aventureuse des pirates.

Quoiqu'il y eût des serfs et beaucoup d'esclaves, dont le nombre était sans cesse augmenté par les prises maritimes, la masse de la nation était libre [2], et avait cette élévation d'âme qu'inspire

1. P.-E. Müller, *De l'importance de la langue islandaise*. Copenhag., 1813, *in*-8°. — Rask, *Recherches sur l'origine de l'ancienne langue nordoise ou island.*; mémoire couronné par la soc. roy. des sciences. Copenhag., 1818, *in*-8°.

2. *Voy.* sur les divers états de la société dans l'anc. Nord, le vieux poëme island. de *Rigsmal*.

la liberté nationale. Alors comme aujourd'hui les habitans du Nord demeuraient dispersés au milieu de leurs propriétés; ils étaient paysans ou *bœnde;* ce nom désignait trois qualités, libres, propriétaires, cultivateurs [1]; maintenant encore cet état de choses subsiste en Norvège; mais dans ce temps ils étaient plus considerés, parce que le propriétaire paysan ou noble faisait exercer toutes les fonctions de sa maison et de l'agriculture par ses *troelle* ou serfs domestiques; il pourrait être comparé au planteur actuel dans les Indes occidentales. Les bœnde composaient les assemblées populaires; il y en avait d'assez riches pour donner l'hospitalité aux rois qui voyageaient avec leur suite; ils étaient appelés à siéger dans les assemblées de justice; cette classe libre, respectée et vivant à son aise, avait une sorte de fierté et de hauteur d'âme qui avait pénétré dans toute la nation, et y entretenait des sentimens patriotiques. La nature avait donné d'ailleurs aux habitans du Nord un corps robuste et capable de s'endurcir aux plus grandes fatigues; une fermeté et une persévérance dans les entreprises, qui allaient jusqu'à l'opiniâtreté.

Dans les lois que le roi Frode VII donna au

1. Rothe, *De l'anc. constitution du Nord;* et Baden, *Mém. sur l'histoire de la civilisation, de la politique, de l'Église et de la littérat. en Danemark.* Copenhag., 1820-22, 3 vol. *in*-8°.

pays de Garderige, il est dit que l'homme qui veut acquérir de la gloire par sa bravoure doit attaquer un ennemi seul, se défendre contre deux et ne pas céder à trois, et qu'il peut sans honte fuir devant quatre. Que devaient être de tels hommes dans les expéditions maritimes qui seules pouvaient leur donner tout ce qui leur manquait chez eux, et allier les jouissances du luxe aux habitudes de la barbarie!

C'est surtout dans la singulière institution des champions (en islandais *cappar*, en danois *kæmpe*), que le caractère des pirates scandinaves se montre dans tout son jour. C'étaient les gardes des rois de terre et de mer; des guerriers qui, voués au service de la personne d'un maître, n'avaient d'autre moyen d'avancement que celui de se signaler par des exploits que la renommée répandait dans tout le Nord. On pourrait les comparer aux *ribauds* qui gardaient la personne des rois de France, et combattaient pour eux [1], si cette institution n'avait pas trop promptement dégénéré.

Les *sagas* sont remplies des duels ou combats singuliers que les champions livraient à leurs adversaires, et dont le lieu était ordinairement

1. *Ribaldorum agmen*. . . . .
Qui nunquam dubitant in quævis ire pericla.
Guill. le Breton, *Philipp.*, l. III.

quelque petite île voisine de la côte. Ces combats, dans lesquels un champion vainquait ou tuait quelquefois plusieurs ennemis, et qui avaient lieu aussi entre des rois de mer, ou entre des rois et des champions, étaient si fréquens, que celui qui débutait dans la carrière des armes, ou qui voulait étendre sa réputation, choisissait ce moyen, et provoquait sans motif de haine et sans ressentiment d'autres champions, d'autres pirates à combattre contre lui. Ils formaient des associations et des fraternités que l'on scellait avec le sang et que la mort seule pouvait rompre[1]. Quelquefois les rois ou les chefs qu'ils servaient leur donnaient des statuts pour fixer leur nombre, leurs droits et leurs devoirs rigoureux. Half et Hiorolf, fils d'un roi norvégien, exerçaient tous deux la piraterie; Hiorolf avait rassemblé un grand nombre de bâtimens, et avait enrôlé des gens de toute espèce, libres et serfs; il fut battu dans toutes ses expéditions. Half, son frère, avait un seul bâtiment monté par des hommes éprouvés; ils n'étaient d'abord que vingt-trois, et descendaient tous d'une famille royale. Cette troupe s'accrut dans la suite à soixante hommes;

1. *Voy.* la *Dissertat. de Thorlacius* sur les *combats singuliers des anciens Scandinaves*, dans son *Recueil de morceaux populaires*, et trad. en français dans le t. XXIV des *Annal. des Voyages.*

des statuts sévères en excluaient les hommes âgés de moins de dix-huit ans ou de plus de soixante; pour entrer dans la société, il falloit avoir assez de force pour soulever une pierre qui gisait dans la cour de la résidence de Half, et qu'on ne pouvait lever dit-on qu'avec la force de douze hommes ordinaires. Il était défendu à ces champions d'enlever les femmes et les enfans, de chercher un abri pendant les tempêtes, et de panser leurs blessures avant la fin du combat. Cette élite de guerriers croisa sur mer pendant dix-huit ans, et se rendit redoutable par sa piraterie. Lorsque Half retourna enfin chez lui, le bâtiment chargé de butin faillit couler bas; on résolut alors de tirer au sort ceux qui se jetteraient à la mer pour sauver le chef et la cargaison: ils s'y précipitèrent tous et se sauvèrent à la nage [1].

Rolf-Krake, qui était au sixième siècle roi de Leire, un des principaux rendez-vous des pirates danois, attirait à sa cour les plus fameux champions du temps. Les douze plus vaillans étaient une grande partie de l'année en mer, afin d'acquérir de la gloire et du butin pour leur maître. Ils rentraient aux fêtes de *Joul* (Noël), qui ont toujours été célébrées avec solennité dans le Nord.

1. *Saga de Half*, dans le Recueil de Bioerner, et par abrégé dans l'*Hist. Norvég.* de Torfæus, part. 1; et dans la *Biblioth. des Sagas*, t. II.

Ayant rencontré deux champions qui les surpassaient en force, ils les reconnurent pour leurs chefs. Un roi suédois, Atil, ayant demandé du secours à Rolf-Krake contre un prince norvégien qui avait envahi ses états, Rolf-Krake lui envoya ses douze guerriers. A leur arrivée en Suède, il fut convenu qu'ils se battraient contre le prince norvégien et ses champions, et qu'en cas de victoire ils auraient trois livres d'or, et qu'ils choisiraient trois effets précieux pour leur maître. Le combat fut livré sur la glace du lac Véner. Le prince norvégien succomba, et fut tué. Les vainqueurs prirent pour Rolf-Krake le casque, la cuirasse et l'anneau d'or du vaincu, effets auxquels on attribuait des vertus magiques. Cependant comme Atil refusa leur solde, ils engagèrent leur maître à faire la conquête de la Suède. Cette entreprise fut tentée, mais elle échoua [1]. Un poëte islandais du quatorzième siècle place Rolf et ses champions dans la Valhalla, auprès d'Odin, à qui Rolf avait pourtant négligé de sacrifier.

Un des plus fameux champions du Nord est celui que les *sagas* célèbrent sous le nom de Sterkodder, mais d'une manière à faire douter si les exploits qu'ils racontent sont dus à un seul homme ou à plusieurs, et si dans le roman de sa

1. *Saga de Rolf-Krake.*

vie il y a beaucoup de vérité. Élevé avec Wikar, fils du roi Harald, le jeune Sterkodder tua dans une rixe son frère d'armes, s'enfuit avec des bâtimens, et exerça la piraterie. C'était un homme redoutable pour sa force; il était aussi un des plus habiles Scaldes de son temps. Il entreprit de combattre Argantir, prince de Sélande, et ses huit frères; il en tua six, et dispersa les autres, mais il reçut en même temps dix-sept blessures. Haletant de soif, il se traîna à un ruisseau; cependant il refusa de boire avant d'avoir vu la source teinte du sang qui ruisselait des corps de ses adversaires. Un serf et sa femme voulurent panser ses blessures, il refusa leurs mains serviles; mais il accepta le secours d'un paysan libre. Ayant entendu parler de la cour efféminée du roi Ingel, il s'y rendit sous un costume grossier, et s'assit dans la salle du banquet, parmi les compagnons du roi. Sa présence seule consterna la cour. On lui offrit des présens pour l'adoucir. Il les rejeta avec dédain. On lui fit entendre un joueur de flûte. Sterkodder lui imposa silence. « Je suis venu à la cour, dit-il au roi, pour chercher le fils de Frode, et je ne trouve qu'un homme voluptueux qui se plaît dans la mollesse des Saxons. Jadis j'étais assis ici parmi les braves champions; que vois-je maintenant à la cour? Des Scaldes ont chanté les exploits de

ton père; en te voyant je suis forcé de détourner de honte mes regards; car où sont tes victoires? Les assassins de ton père t'entourent; ils vont souiller, après ta mort, le trône de Danemark. La honte t'accablera si tu ne venges la mort de ton père. » Ces mots, prononcés par le premier champion danois, éveillent le roi de son assoupissement: il se lève en sursaut, tire son épée, et aidé de Sterkodder, il venge la mort de son père par le massacre des sept fils de Sverting, roi saxon. Le même champion s'était mis au service du prince Ale, pirate norvégien, qui vainquit dans sa vie, dit-on, soixante-dix rois de mer, et avait à sa cour quelques uns des plus fameux champions du temps. Cependant, ayant excité la crainte des nobles de Danemark à cause de ses conquêtes, il fut en butte à une trahison dont ces siècles barbares offrent peu d'exemples. On engagea Sterkodder, comme le plus fort des champions, de surprendre son maître et de l'assassiner. La chronique d'Éric de Poméranie insinue que ce fut un roi de Suède qui paya le champion pour commettre ce crime. Quoi qu'il en soit, Ale fut surpris et tué par Sterkodder dans un bain à Leire en Danemark. Ce meurtre ternit la réputation d'un guerrier aussi brave que Sterkodder, et empoisonna le reste de ses jours. Devenu nonagénaire et infirme, il désira mourir; appuyé sur

deux béquilles, et muni de deux épées, il attendait que quelqu'un voulût lui porter des coups mortels; pour tenter la cupidité, il avait suspendu à son cou la chaîne d'or qui avait été le salaire de son crime. Cependant un paysan l'ayant raillé de son état infirme, Sterkodder le perça de son épée. Hather, fils d'un prince que le champion avait tué, chassait avec sa suite dans les environs. Ayant reconnu ce vieillard, il l'attaqua; mais les premiers qui approchèrent furent victimes de leur témérité. Il s'engagea alors entre le jeune Hather et le vieux champion un dialogue qu'un poëte islandais a mis en vers, et que Saxo nous a conservé en latin. Le héros infirme déplore les maux de sa vieillesse et rappelle les hauts faits de son âge mûr; Hather compatit avec son triste sort, et achève la peinture de ses infirmités. A la fin le jeune prince se fait connaître. Sterkodder l'excite alors à venger sur lui la mort de son père, lui donne à titre de récompense, tout l'or qu'il porte sur lui, et lui tend son épée. Hather se laisse persuader, abat la tête du vieillard, et lui érige une tombe en pierre, non loin de Vegeholm en Scanie[1].

Je n'oserais affirmer que toutes ces aventures,

1. Saxo, *Hist. dan.*, l. VIII. — *Eyrbyggia-saga*, publiée en island. et latin. Copenhag., 1787, *in*-4°. — *Ynglinga-Saga*, chap. XXIX; *Saga de Goetrek et Hrolf*, publiée en island. et suéd., avec les notes de Verelius. Upsal, 1664, *in*-8°.

racontées parmi beaucoup d'autres par les *sagas*, soient exactement vraies; mais du moins elles sont conformes aux mœurs barbares des Scandinaves, mœurs qui dégénéraient quelquefois, chez les champions, en férocité. L'histoire et les sagas nous enseignent qu'il prenait à ces héros, de temps à autre, des accès de frénésie, provenant probablement de l'exaltation de leur courage, et peut-être aussi de l'usage de quelque boisson qui portait à la fureur. Dans ces accès, ils écumaient, ils ne distinguaient plus rien autour d'eux, leur tête comme saisie d'un vertige, ne dirigeait plus leurs actions, leur glaive frappait indistinctement amis et ennemis, les êtres vivans, les arbres et les pierres, ils détruisaient leurs propres effets, et s'entouraient quelquefois de victimes de leur férocité. La langue du Nord avait un terme particulier pour désigner les champions sujets à ces transports du cerveau; c'est celui de *berserker* [1]. Ce mot revient si fréquemment dans les *sagas*, que l'on doit regarder l'état de frénésie qu'il désigne comme étant devenu presque habituel aux pirates qui passaient leur vie à croiser en mer et à se battre en duel. Il est dit de Sivald,

1. Peringskiœld, dans sa trad. du *Heimskringla*, de Snorro, explique le terme de *Berserke*, par Pugil rabiosus. (*Voy.* aussi Ihre, *Glossar. sveo-goth.*; Ramelius, de *Berserkis*; et Lysholm, *De furore gigant. septentr. Berserker gangu dicto.*

nommé par acclamation roi de Suède, que ses cinq fils étaient *berserker*; dans leur accès de rage, ils avalaient des charbons ardens, et se précipitaient dans le feu. Ce Sivald fut détrôné et tué avec ses cinq fils, par l'ancien roi Halfdan qui reprit sa place, et qui eut ensuite à lutter contre un autre *berserke* nommé Hartben, qu'accompagnaient douze champions. C'était un pirate redoutable; durant ses accès de fureur, ses douze compagnons avaient de la peine à l'empêcher de tout dévaster autour de lui. Le roi Halfdan s'offrit à combattre contre toute la troupe. A cette offre, la fierté du pirate fut tellement offensée, qu'il tomba dans un accès pendant lequel il tua six de ses compagnons fidèles; il marcha avec les six autres contre Halfdan qui les repoussa l'un après l'autre à coups de marteau [1].

Les *sagas* assurent également des fils d'Arngrim, roi d'Helgeland, que dans leurs courses sur mer ils étaient emportés quelquefois par la rage, qu'alors ils tuaient leurs gens et détruisaient leurs bateaux; ou bien ils débarquaient dans quelques lieux déserts, et exerçaient leur fureur aveugle contre les rochers et les bois. Après leur rage ils éprouvaient un long épuisement de leurs forces [2].

1. Saxo, *Hist. dan.*

2. *Hervarar-Saga*, en island. et latin. Copenhag., 1785, *in-4°*.

Il est temps de voir aussi le rôle que les femmes jouaient chez les pirates du Nord, et l'influence qu'elles exerçaient sur cette race de héros de mer.

La terre du Nord nourrissait peu d'hommes ; l'Océan était la ressource des autres : les femmes devaient nécessairement se ressentir de cet état de choses. Le mariage ne pouvait convenir qu'aux hommes établis, aux cultivateurs, aux rois et aux nobles qui restaient sur terre ou qui du moins y possédaient un domicile. De vagues amours, des liaisons grossières devaient occuper passagèrement les pirates qui combattaient sans cesse contre les ennemis et les élémens, ne pouvaient goûter les douceurs de la vie sociale, ni être très sensibles aux charmes de l'union conjugale. Il n'était pas nécessaire de se choisir une compagne et de chercher à lui plaire ; les habitudes de pirates dispensaient de ces soins ; on enlevait des femmes comme du butin, et on les forçait de partager cette vie de mer, si peu faite pour la faiblesse de leur sexe. L'espoir d'enlever de jeunes femmes renommées par leur beauté et leurs charmes, devait augmenter le nombre des pirates et stimuler leur courage. Quand la nation ne regarda plus le rapt avec horreur, quel jeune guerrier n'aurait pas fait des prodiges de valeur pour enlever la fille du roi

dont les attraits étaient proclamés par la renommée? N'était-ce pas acquérir le plus beau des butins, et s'illustrer aux yeux de ses compagnons? Un prince de terre sollicitait timidement la main de la princesse qui avait captivé son cœur, et si son autorité n'égalait pas celle du père, il essuyait un humiliant refus. Le roi de mer équipait un bâtiment, et entouré de ses champions il allait faire la conquête de la princesse qu'il désirait; s'il y avait des combats à livrer il ne reculait pas, et, vainqueur de ses rivaux ou de ses ennemis, il n'en goûtait que davantage la gloire de son triomphe. Quelquefois en enlevant à un père sa fille, il avait soin d'emporter aussi la dot : c'était une double victoire. Un pirate suédois, Gunnar, attaqua les états de Regnald, roi norvégien; celui-ci, avant de marcher au devant de lui, cacha sa fille Moalde, avec des vivres et avec ses trésors, dans un souterrain sur lequel il fit labourer. Il périt dans le combat. Le vainqueur fit chercher la retraite cachée de ce que le roi avait laissé de précieux, y pénétra, et enleva la princesse et le trésor [1]. Une seconde, une troisième conquête de ce genre suivait quelquefois la première, et chez ces aventuriers la polygamie était assez commune. Les femmes elles-mêmes ne pou-

1. *Kiunesinga-saga*, ch. IV.

vaient voir avec indifférence des hommes qui risquaient leur vie pour les posséder, et dont les exploits étaient chantés par les scaldes, et répétés dans toutes les îles, dans toutes les familles.

Cette exaltation de courage, cet enthousiasme pour les combats de mer, saisissaient aussi un sexe doux et timide, qui n'entendait jamais vanter que les hauts faits des pirates et des champions. L'exemple des pères et des frères l'entraînait, et souvent les femmes se rangeaient aussi parmi les pirates, et se mettaient à leur tête. La langue du Nord a encore un terme particulier pour les jeunes femmes assez hardies de courir les hasards de la mer, et de se couvrir d'armures pesantes. Les *Sagas* les appellent *skoldmoe*, vierges aux boucliers; et elles citent des traits nombreux de leur héroïsme.

Alfhilde, fille du roi ostrogoth, Sigurd ou Sivard, était belle, chaste et brave. Elle ne paraissait jamais en public qu'avec le visage voilé, et retirée dans son appartement elle était gardée par deux champions d'une force extraordinaire. Sigurd avait fait proclamer que quiconque prétendait à la main de sa fille, avait à vaincre d'abord ses deux gardiens, au risque de perdre la vie s'il succombait. Un jeune prince pirate, Alf, qui s'était déjà signalé par quelques exploits, risque l'aventure. Il tue en combat singulier les

deux champions, mais la courageuse Alfhilde n'était pas disposée à se rendre aussi facilement; elle s'embarque avec une troupe de compagnes, toutes vêtues en hommes et armées; une bande de pirates qui la rencontrent et qui viennent de perdre leur chef, mettent la princesse à leur tête, et combattent sous ses ordres. Le bruit de ses expéditions heureuses vint aux oreilles d'Alf, et excitèrent son dépit. Il courut avec sa flotte à sa poursuite, dispersa les ennemis qui voulaient l'arrêter dans sa course, et pénétra dans un golfe de Finlande, où stationnaient les navires de sa fière maîtresse. Alfhilde, pour n'être pas bloquée, fit sortir les bateaux, et livra combat au bouillant guerrier. Celui-ci, accompagné d'un frère d'armes, sauta dans le bateau de la princesse; on se battit corps à corps; le compagnon d'Alf, en fendant le casque d'Alfhilde la fit tomber à la renverse. A la vue de ses traits chéris et de sa chevelure ondoyante, les deux guerriers restèrent muets d'étonnement, et n'osèrent plus lever les armes. Alfhilde, vaincue par le plus généreux des amans, consentit à lui donner sa main, et le frère d'armes du vainqueur épousa une compagne de la princesse [1].

Ces héroïnes devaient plaire plus que d'autres

1. Saxo, *Hist. Dan.*—*Volsunga-saga*, ch. LII.

femmes à des hommes qui n'estimaient que le courage. Thorborge, fille d'un petit roi suédois, Erik, était toujours armée, et prête à combattre. Elle avait refusé tous les prétendans qui s'étaient offerts, et lorsqu'ils avaient insisté, elle les avait tués ou chassés. Ce mauvais sort réservé aux amans n'empêcha pas le roi Rolf de se mettre sur les rangs. A la nouvelle de l'arrivée du nouveau prétendant, Thorborge se mit à la tête de sa troupe et repoussa le prince. Celui-ci irrité de son revers revint à la charge, mais avec plus de prudence: il assiégea le fort dans lequel résidait l'héroïne, elle fit une vigoureuse résistance; mais à la fin il fallut céder, et épouser le vainqueur [1]. En pareil cas, l'estime était réciproque, et le mariage était bien plus doux après une guerre dans laquelle les deux amans avaient prouvé alternativement qu'ils étaient dignes l'un de l'autre.

On conçoit ce que cette lutte d'ambition et d'héroïsme entre les deux sexes devait amener d'aventures; aussi l'histoire ancienne du Nord est pleine de récits romanesques qui pourtant paraissent vraisemblables lorsqu'on étudie les mœurs du temps. Ce sont des enlèvemens, des combats singuliers, des déguisemens, des amours

1. Saxo, *Hist. Dan.*

chevaleresques, et quelquefois on croirait lire, selon la remarque d'un auteur danois, *les Mille et une Nuits ;* tant les aventures extraordinaires s'enchaînent, se succèdent et se compliquent.

Deux frères, Hiall et Skate, s'étaient rendus fameux par leurs exploits en mer, surtout par leurs enlèvemens. Ils provoquèrent en duel le roi de Vermeland Olaf pour avoir refusé de leur livrer sa fille Asa. L'audace de ces pirates embarrassa beaucoup Olaf. Le prince norvégien Ale, qui dans la suite fut assassiné par un de ses champions, comme je l'ai dit plus haut, touché de la situation du vieux roi, se déguisa en paysan et se rendit à la cour d'Olaf. On y promettait la main de la princesse au héros qui la délivrerait des poursuites des deux pirates. Ale vint trouver le roi, et s'engagea au combat contre Hiall et Skate : cette démarche répandit la joie à la cour. Cependant la princesse était tombée évanouie à la vue d'un étranger dont l'extérieur était si commun, et qui osait prétendre à sa main. Mais Ale se fit connaître, et parut dans tout son éclat de prince. Alors la princesse partagea la joie générale. Le combat eut lieu, suivant l'usage du temps, dans une île de la mer. Ale tua les deux pirates et leurs dix champions, et épousa la fille d'Olaf [1].

1. Saxo, *Hist. Dan.*, l. VII.

Svafurlami, roi de Gardarige, possesseur de la fameuse épée Tirfing, qui, selon les *Sagas*, avait été fabriquée par les nains (ce qui veut dire peut-être par les Finnois, d'après la conjecture de Suhm), avait tué en duel Jotun Thiasse, et avait épousé sa fille. Il n'y avait pas de Chimène dans le Nord, et il n'était pas rare que le mariage d'un roi de mer avec une princesse fût la suite d'un combat à mort contre le père. Svafurlami fut traité à peu près comme il avait agi lui-même. Un fameux *berserke*, Andgrim, débarqua dans son royaume, le tua, et épousa sa fille Eyvor, dont il eut douze fils, tous *berserke*, fameux dans les *Sagas*. L'un d'eux, amoureux d'Ingeburge, fille du roi suédois Aun ou Angves, se rendit avec ses onze frères à la cour de ce roi à Upsal, pour la demander en mariage. Il s'y trouvait déjà deux vaillans champions, Hialmar et Orvarodd, qui se distinguaient de tant d'autres champions courant les mers, par les mœurs régulières qu'ils s'étaient prescrites. D'après leurs statuts, aucun marin de leur troupe ne devait manger de la viande crue; il ne pouvait dépouiller ni les paysans, ni les marchands, ni les femmes, et il lui était défendu d'enlever ces dernières malgré elles.

Embarrassé de tant de prétendans, qu'il était dangereux d'offenser, le roi Aun déclara qu'il laissait le choix à sa fille. Celle-ci donna la pré-

férence à Hialmar, l'un de ces généreux champions. Jaloux de son bonheur, six des fils de Svafurlami assaillirent Hialmar et son ami Orvarodd auprès d'un bois. Orvarodd prit un tronc d'arbre et renversa les six frères ; mais son ami Hialmar fut blessé à mort. Avant d'expirer, il pria son fidèle compagnon de porter à sa bien-aimée son anneau comme gage de sa fidélité. La princesse ayant reçu ce triste souvenir, mourut de douleur. Les six frères qui avaient péri dans le combat, furent enterrés à Samsoe, sous des tombelles que l'on montre encore [1].

Une histoire, ou si l'on veut une tradition plus romanesque et plus tragique est celle de Hagbarth et Sighne. Quatre princes norvégiens, fils d'un roi de Trondhiem, en courant les mers, rencontrèrent la flotte de deux princes danois, fils de Sigar. Un combat s'engagea entre les deux partis; on se battit toute la journée, sans que la victoire se décidât pour l'un ou pour l'autre. A la fin, les deux princes danois proposèrent une alliance fraternelle aux quatre frères norvégiens. Il n'était pas rare de voir des ennemis puiser dans leur combat même les motifs d'une amitié vive et constante : la bravoure déployée dans le duel

1. Saxo, *Hist. Dan.*, l. v. — *Orvarodd-saga.* — Thura, *Descript. de l'île Samsoe.* — Müller, *Biblioth. des Sagas*, t. II, p. 566.



était le plus grand titre qu'on pût avoir à l'estime de son adversaire, et faisait quelquefois tomber les armes des mains des héros.

Les deux flottes se dirigèrent ensemble sur la Sélande, et y furent accueillies avec l'hospitalité ordinaire par Sigar, père des deux princes. Hagbarth, l'un des quatre frères norvégiens, y gagna l'affection de Sighne, fille du roi. Ses frères voulant s'opposer à cet amour, furent tués par le bouillant norvégien. Après cette violation de l'hospitalité, il ne put se montrer plus long-temps à la cour. Cependant son amour pour Sighne le ramena sous le déguisement d'une femme à la demeure de la princesse, qui jura de n'aimer que lui, et de vivre ou mourir avec son amant. Le roi averti par des affidés que le prince étranger s'était introduit chez sa fille, envoya des archers pour le surprendre. Hagbarth se défendit en désespéré, et ne se rendit qu'après avoir tué plusieurs de ces satellites. Un *thinget* ou conseil fut convoqué pour prononcer sur le sort du prince norvégien. De deux conseillers qui avaient un grand poids dans les décisions du thinget, l'un opina qu'il fallait faire de ce jeune prince étranger le gendre du roi, et lui confier la défense du pays; l'autre, n'envisageant que ses délits, se prononça pour le dernier supplice. Ce fut cet avis que l'on adopta. La princesse ayant appris

que son amant était perdu sans ressource, prit la résolution de partager son sort, et fit jurer à toute sa suite de mourir avec elle. Quand Hagbarth fut conduit au lieu du supplice, Sighne voyant de loin les apprêts de la mort, fit mettre le feu à son appartement, et se pendit avec ses femmes. A la vue des flammes qui allaient éclairer sa mort, Hagbarth pressa son supplice, en s'écriant que la mort était une volupté pour lui, puisqu'elle allait le réunir à l'amante qui le précédait [1].

Le Danemark, la Suède et la Norvège se disputent la scène de cette aventure tragique. Tandis que Saxo la place en Sélande, une *Saga* islandaise, celle de *Landnama*, recule cette scène dans le fond de la Norvége; on y parle d'un puits de Sighne, d'une île d'Hagbarth; d'autres lieux de la Norvége prétendent au même honneur. Quatre lieux en Suède ont aussi des souvenirs locaux en leur faveur. Depuis peu, le Jutland réclame également le théâtre de la fin tragique des deux amans [2].

L'histoire d'Hogne et d'Hedin, si diversement racontée par les Sagas, offre encore un exemple frappant des aventures des pirates du Nord.

1. Saxo, *Hist. Dan.*

2. Dahlmann, *Recherch. historiq.*, t. II, p. 292.

Hedin, prince norvégien, qui se distingua par ses exploits sur mer, au septième siècle, vint après une longue expédition demander l'hospitalité à un roi danois nommé Hogne. Les deux princes rivalisèrent d'adresse dans les exercices du corps qui prouvaient alors une éducation accomplie; et l'estime qu'ils conçurent l'un pour l'autre leur fit contracter une alliance fraternelle. Quelque temps après, Hogne étant allé croiser sur mer, le prince norvégien s'introduisit chez sa fille et l'enleva. A son retour, le père, déterminé à venger cet outrage, remit à la voile, et courut les mers pour punir le ravisseur de sa fille. Il le trouva enfin et se battit en duel avec lui; mais ce combat n'ayant pas eu de suite décisive, ils le renouvelèrent quelques années après, dans une île de la mer, et les deux princes s'entretuèrent. La tradition ajoute que toutes les nuits, pendant plus d'un siècle, les deux ennemis se relevèrent et firent ruisseler leur sang à grands coups d'épée. Déjà l'*Edda* fait mention de cette aventure tragique que Saxo [1] a racontée à sa manière, suivant les anciens chants danois.

J'ai cru devoir citer ces traits pour que l'on

1. *Hist. Dan.*, l. v. — *Edda*, de Snorro. — *Hervarar-saga*; *Saga d'Hedin* et d'*Hogne*. — Suhm, *Hist. critiq. du Danemark*, t. III, p. 21, 30; *Biblioth. des Sagas*, t. II, p. 573.

puisse mieux concevoir l'esprit qui a dirigé dans la suite les expéditions des pirates normands. Voyons-les maintenant sur la mer, et observons les progrès de leur marine.

CHAPITRE III.

Guerres, querelles et vengeances des petits princes scandinaves. — Autres peuples qui croisaient dans la Baltique. — Nécessité de se défendre contre les pirates étrangers. — Butin que les Scandinaves rapportaient de leurs croisières; l'or et les esclaves. — Pays que les pirates fréquentaient d'abord; l'Austurveg, le Grikaland et la Biarmie. — Facilités que le Nord procurait pour la construction des flottes. — Genres de bâtimens en usage chez les pirates. — Des flottes de bateaux. — Anciennes lois de marine en Danemark, Suède et Norvége. — Combat naval de Bravalla.

Si les rivalités, les jalousies et les haines continuelles des habitans des côtes et des îles n'avaient pas répandu un esprit belliqueux dans la nation, elle serait devenue guerrière par nécessité. Chaque île, chaque côte avait non seulement à se défendre des incursions des insulaires voisins; il fallait encore être prêt à repousser les peuples barbares, plus ou moins éloignés de la Scandinavie, mais contigus à la mer Baltique.

Les Finnois, sur les bords de la mer Glaciale, les Slaves et les Vendes dans la Russie et la Pologne, les Saxons et les Frisons dans le nord de l'Allemagne et de la Hollande avaient aussi leurs flottes et leurs pirates, qui, devenant de plus en plus hardis, étendaient leurs excursions sur les côtes du Danemark, de la Suède et de la Norvége. Par le moyen des îles dont la mer Baltique est parsemée, ces excursions devenaient si faciles

qu'il n'est point étonnant que les Scandinaves se soient vus de bonne heure obligés de les repousser, et de venger sur le territoire ennemi les ravages portés chez eux. Exercer la piraterie dans l'étranger, se signaler par des exploits contre les peuples qui étaient ordinairement en guerre contre les Scandinaves, rendre le nom de ceux-ci redoutable sur les côtes et dans les contrées et les mers voisines, étaient des actes de patriotisme dignes d'être chantés par les scaldes, et gardés dans la mémoire des hommes, puisque des actions semblables prévenaient les dangers des invasions, des conquêtes, des enlèvemens et des pillages, et conservaient par conséquent la liberté et l'indépendance de leur nation, et peut-être aussi le peu de civilisation qu'elle avait acquis.

Il y avait donc un motif de gloire réelle et bien méritée dans ces exploits maritimes où se signalaient l'intrépidité et le courage des Scandinaves. Les Norvégiens étaient fréquemment en guerre contre un peuple finnois, les *Quænes*, qui passaient avec leurs petits bateaux de lac en lac, et traînaient ces nacelles sur les terres qui séparent les lacs du Nord. De leur côté, les Norvégiens faisaient des incursions chez les Quænes [1], et

1. *Relation d'Other* dans la trad. anglo-saxonne d'Orose, par le roi Alfred.

une partie de Finmark leur était tributaire.

Un pirate slave, nommé Rhœtho, et redoutable par sa cruauté, infesta vers l'an 600 les côtes de Danemark; il périt dans un combat contre Halfdan, roi de Scanie. Environ trente ans auparavant, les Vendes qui s'étaient déjà étendus, à l'ouest, jusqu'en Mecklembourg, vinrent avec sept bâtimens pour piller sur les côtes du Danemark. Le roi Éric, qui avait huit bâtimens, en fit cacher sept dans une baie, et s'avança avec le huitième seul contre les ennemis. Les Vendes l'attaquèrent, et le poursuivirent au fond de la baie. En ce moment la flotte sortit de sa retraite, et repoussa les pirates étrangers. Quelque temps après, le roi Frode livra combat au roi vende Stenniko, le vainquit et fit pendre ses gens. Un autre roi vende, nommé Skalk, avait été tué environ un siècle auparavant, dans un combat contre Helge, roi de Leire, qui après cette victoire était allé piller le royaume de son ennemi. D'un autre côté, les Slaves, commandés par leur roi Ismar, étaient venus, au milieu du cinquième siècle, dans les parages de l'île de Fionie, et après avoir battu le roi Sivar, ils avaient emmené dans la captivité son fils Jarmerik, et avaient soumis plusieurs îles danoises. Ce Jarmerik eut de fréquentes guerres avec les Scandinaves, et les surpassa en cruauté. Ayant conçu des soupçons d'adultère

contre sa seconde femme Svanhilde qui probablement était slave, et contre un fils de la première femme, il fit fouler la reine aux pieds des chevaux, et pendit le jeune prince. Les Slaves, voulant venger la mort de Svanhilde, s'emparèrent d'un fort que le féroce Jarmerik avait fait bâtir en Scanie, et tuèrent ce prince barbare. Tel est du moins le récit de Saxo [1], ou des vieux chants danois; cependant l'Edda avait auparavant raconté la même aventure, sans dire de quelle nation était Jarmerik; et le *Volsunga-saga* contient une aventure semblable, mais avec quelques circonstances différentes [2]. Ce sont partout, comme on voit, les poëtes qui nous apprennent les événemens héroïques ou tragiques du Nord.

Les pays situés sur la Baltique sont les premiers que les marins du Nord durent fréquenter les premiers pour y exercer la piraterie, ou pour y faire un peu de commerce; car au milieu de cette piraterie générale, les marchands avaient le courage de traverser la mer avec des navires chargés de marchandises ou de productions. Ils étaient respectés à la vérité par les plus généreux des rois de mer; mais combien y en avait-il qui ne connaissaient point la vertu de la générosité? L'historien Schœning croit que

1. *Histor. Daniæ*, l. VIII.
2. Dahlmann, *Recherch. historiq.*, t. 1, p. 315.

la piraterie favorisait le commerce; cette assertion ressemble d'abord à un paradoxe. Cependant voici le raisonnement de cet auteur : Les objets de luxe, l'or, l'argent, le vin, la soie, etc. manquaient au Nord. Les pirates les enlevaient aux pays qui en étaient pourvus ; ils faisaient également un grand nombre de prisonniers ; ils vendaient ces objets et ces esclaves dans les ports où se retiraient les flottes des pirates ; et de là ces marchandises se répandaient par la voie du commerce dans l'intérieur de la Scandinavie [1]. Les pirates étaient en quelque sorte les facteurs ou les pourvoyeurs des marchands du Nord. En effet l'or et l'argent étaient assez communs dans ce pays, surtout chez les marins. En Danemark, la série des rois qui ont fait frapper monnaie, et dont on a des médailles, ne commence pourtant que par Canut-le-Grand, ou tout au plus par le père de ce prince [2], c'est-à-dire au onzième siècle ; mais long-temps auparavant, l'or était une marchandise ordinaire; les anneaux de ce métal circulaient en guise de monnaie. Les *sagas* parlent d'armures brillantes d'or; on a trouvé plusieurs fois des anneaux, des bracelets massifs et d'autres

1. Schœning, *Hist. de Norvége*, t. II, p. 202.

2. Münter, *sur les monnaies de Canut*, dans le t. I des *Mém. philosoph. et historiq. de l'acad. roy. danoise des sciences*. Copenhague, 1823, *in*-4°.

effets du même métal dans les tombelles sous lesquelles ont été ensevelis les anciens héros, et qu'on aperçoit dans plusieurs îles. En 1685, six urnes d'or furent déterrées en Fionie; la parure des rois et des reines était ornée de métal précieux. On avait des vases à boire garnis d'argent; Sigtuna payait au roi Arund cent marcs d'argent de contribution. Le champion Sterkodder reçut 120 marcs d'or, ou selon d'autres 120 marcs d'argent pour le meurtre d'Ali son maître; salaire bien considérable, et qui ne prouve pourtant pas autant l'abondance de l'or et de l'argent que la difficulté de trouver des assassins dans ce temps.

Quant aux métaux moins précieux, ils étaient aussi beaucoup plus communs. Les deniers de cuivre ont circulé de bonne heure en Suède. Les armes des Scandinaves consistaient en casques, cottes de mailles, boucliers, sabres et épées, haches et javelots; et comme tout homme en état de porter les armes était obligé d'aller à la guerre quand la patrie était menacée, on conçoit que le Nord a dû avoir besoin d'une grande quantité de métal [1]. Cependant le pays même n'en fournissait pas. Le mines de Suède, si riches en métaux, n'ont commencé à être exploitées que long-temps après l'introduction du christianisme dans ce

1. *Voy.* Bartholini, *Antiquit. Dan.* —Suhm, *Hist. du Danemark*, t. 1, p. 37.

royaume[1]. Il en a été sans doute de même en Norvège où la richesse des mines a dû être découverte très-tard. Schœning fait honneur aux Phéniciens des premières exploitations des mines norvégiennes; mais il faudrait avant tout savoir si les Phéniciens ont jamais abordé sur les côtes de ce pays. Le Danemark n'a en aucun temps fourni beaucoup de métaux.

Ce n'est donc que par la piraterie et par le commerce avec les pays situés de l'autre côté de la Baltique que le Nord a pu se les procurer. Le commerce devait se réduire à peu de chose, surtout dans les premiers temps, où tout le Nord de l'Europe était encore trop barbare pour apprécier les avantages et connaître l'esprit du commerce. Il a pu y avoir du trafic; mais je ne crois pas que la piraterie ait beaucoup favorisé les opérations commerciales, ainsi que le pense l'historien de Norvège. Si la vente des objets enlevés sur mer a donné lieu à quelque mouvement de commerce dans les ports et dans l'intérieur, les violences exercées pour obtenir ces objets ont dû éloigner de la Baltique les marchands étrangers, et maintenir long-temps le commerce du Nord dans un

1. Aangman, *Dissertat. sur l'état des mines de Suède, avant le règne de Gustave I*, couronnée par l'acad. royale des belles-lettres de Suède, et insérée dans le t. VIII de ses *Mémoires*. Stockholm, 1808.

état très languissant. La plupart des pirates se faisaient une gloire d'entasser des trésors; ils les portaient avec eux, ou ils les cachaient dans la terre; et quelquefois, à leur mort, ils les faisaient enterrer auprès d'eux. Les richesses, au lieu d'entrer en circulation, en sortaient, ce qui était loin de tourner à l'avantage du commerce. Cependant les effets précieux répandus dans le Nord par la piraterie, ont dû en introduire le goût et l'usage, et stimuler les habitans à s'en procurer d'autres, tant par la même voie que par celle du trafic et des achats; et dans ce sens ce n'est peut-être pas un paradoxe de soutenir que la piraterie a été favorable au commerce. Nous voyons en effet qu'à mesure que les pirates scandinaves ont étendu leurs expéditions, et ont fréquenté plus de pays étrangers, le commerce est né sous leurs pas, et a établi des relations pacifiques, capables de réparer en partie les maux produits par les ravages et les violences des rois de mer, et d'adoucir peu à peu cette race barbare.

Il y a quelque obscurité au sujet des pays que les pirates et les marchands du Nord fréquentaient sans sortir de la Baltique; cette obscurité tient aux noms inusités aujourd'hui, sous lesquels les pays sont désignés dans les *sagas*. L'*Austurveg* paraît avoir été un des premiers pays visités par

leurs marins; on comprenait sous ce nom la côte de la Baltique qui s'étend depuis la Vistule jusqu'au golfe de Finlande. La Reidgothie située aussi sur la Vistule, et qui ayant été probablement peuplée par les Goths ou par quelque peuple du Nord, puisqu'elle faisait descendre ses dieux d'Odin et offrait à ce dieu une part des prises de mer, le Reidgothie attirait par ce motif de parenté les Scandinaves, et voyait fréquemment leurs bâtimens arriver avec des amis ou des pirates. Sous le nom de *Biarmaland*, ou *Biarmie*, on désignait la Permie des Russes, ou les pays arrosés par la Dvina de la mer Blanche, c'est-à-dire Perm, Viatka, Vologda et Archangel; un peuple finnois, indépendant, habitait les bords du fleuve. Les Scandinaves, surtout les Suédois, paraissent avoir visité ce pays de bonne heure, pour se procurer d'abord des grains, puis des pelleteries, et peut-être aussi des poissons [1]. En Suède on paya long-temps, comme chez les Russes, les tributs en pelleterie, parce que l'agriculture y était trop peu productive pour qu'on pût asseoir l'impôt sur les terres labourées. Les Norvégiens

1. *Voy.* le *Voyage d'Other*, dans la traduct. anglo-saxonne d'Orose, par le roi Alfred; et Adlerbeth, *Disc. sur l'anc. commerce de la Suède avec les pays à l'est de la Baltique*, dans le t. 1 des *Mém. de l'acad. roy. des belles-lettres, histoire et antiquités.* Stockholm, 1789.

allaient en Biarmie, en doublant le cap Nord, et cette route qui dans la suite fut oubliée, et dont la découverte fut annoncée sous le règne d'Élisabeth comme un grand événement, était très familière aux pêcheurs norvégiens [1].

Le Grikaland ou pays grec était aussi le but des navigations scandinaves, suivant les *sagas* et les inscriptions runiques; on désignait probablement sous ce nom la Russie actuelle [2], puisque c'est par la Russie que l'on entretenoit quelques relations avec l'empire grec et celui des califes; peut-être y portait-on des pelleteries et des poissons; il est du moins certain que cette route de commerce a été fréquentée de bonne heure par les peuples du Nord [3].

La nature fournissait en abondance aux marins du Nord les matériaux pour la construction des navires; encore aujourd'hui la Norvège et la Suède sont au nombre des pays de l'Europe les plus riches en bois, malgré les grands défrichemens qui ont eu lieu depuis dix siècles. Le besoin

1. *Relation d'Other.*

2. *Voy.* Ihre, *Dissertatio de peregrinationibus septentrionalium in Græciam*; et Suhm, *Hist. du Danemark*, t. II, note de la p. 91.

3. Rasmussen, *Des relations et du commerce des Arabes et Persans avec la Russie et la Scandinavie au moyen âge*, dans l'*Athène* de Molbech. Copenhague, 1814.

qu'on avait de bateaux pour les communications habituelles avait fini par donner une grande habileté dans l'art de la construction. Il ne fallait pas d'ailleurs des navires très-artistement construits à des hommes qui, familiarisés dès leur enfance avec la mer, se jouaient des dangers de cet élément. Une espèce de bateau s'appelait *holker* du mot *holk*[1], qui signifie un tronc d'arbre creusé; c'est assez dire de quels commencemens grossiers et informes la marine du Nord était partie. On avait besoin de petits bateaux pour le cabotage et la petite piraterie côtière. Avec ces faibles embarcations on abordait partout, on arrivait à l'improviste, on partait non moins lestement; si l'on faisait quelque séjour sur terre, on tirait les bateaux sur la plage, où il y avait souvent des hangards, appelés encore aujourd'hui *nœste*, pour les recevoir[2]; ou si l'on voulait se rendre de la côte à une rivière ou à un lac qui ne communiquait pas avec l'Océan, on transportait les bateaux à dos d'homme, d'un rivage à l'autre, ou on les traînait. Nous verrons exercer cette manœuvre par les Normands au siége de Paris; elle n'avait rien d'extraordinaire pour ce peuple, plus d'une fois les *sagas* en font mention.

1. Ihre, *Gloss. suio-gothic.*, art. *Holk*. Les Anglo-Saxons avaient une sorte de navire, appelée *Hule*.

2. Schœning, *Hist. de Norvège*, t. 1, p. 300.

Les petits bateaux avaient douze rangs de rames, et leur équipage se composait d'un pilote et de douze matelots [1]. De pareilles embarcations n'étaient pas faites pour de grandes expéditions, on ne pouvait même s'en servir la nuit; on rentrait donc le soir dans le port, sinon on les amarrait à la plage où l'on était surpris par le crépuscule. On en avait de plus longues, les *snekkar* ou serpens, munis de vingt bancs de rameurs [2]; ceux-ci servaient surtout dans les guerres navales ou plutôt dans les guerres de côtes. Cependant quoiqu'ils fussent des plus grands ils ne pouvaient contenir que peu de provisions; on était donc obligé de débarquer fréquemment afin de se pourvoir de vivres; on prenait au premier endroit où l'on débarquait le nécessaire en viande, en bière et en grains; cet usage était devenu tellement commun qu'il avait passé en droit et qu'il ne choquait pas plus que chez nous l'obligation de nourrir et de loger les troupes qui traversent une ville ou un village. Lorsque dans la suite la piraterie fut abolie, les rois eurent fort à cœur de

1. *Voy.* le *Fundin Noregur* ou Norvège trouvée, dans les *Kæmpedater* de Biœrner. Comparez les notes de Reenhielm, sur la *saga de Thorstein Vikingson*. Upsal, 1680, in-8° (en island. et suédois.)

2. Snorro, *saga d'Olaf-le-Saint*, ch. CXXIV, dans le *Heimskringla*.

supprimer aussi ce prétendu droit, un des soutiens des pirates dans leurs expéditions. Rollon fut exilé, comme nous le verrons, précisément pour avoir exercé le *strandhug* ou la presse des vivres, malgré la défense du roi de Norvège; et peut-être la conquête de la Normandie tient-elle à ce seul événement.

A mesure que l'on devint plus hardi sur mer, et que l'état de pirate fut plus honoré et le butin plus considérable, on agrandit aussi, on améliora et on embellit les bâtimens. Le roi norvégien Olaf-Tryggveson eut un navire de trente-quatre bancs de rames. Snorro avoue qu'on regardait ce navire comme le plus fort qui eût été bâti en Norvège [1]. Les *sagas* font mention de plusieurs espèces de bateaux; mais nous ne connaissons ni leur force ni leur forme. On voit seulement que les uns avaient une forme plus bombée que d'autres. Les rois de mer mettaient de la vanité à avoir chacun au moins un bateau très-fort qu'ils montaient avec leurs champions ou leurs *berserke*. La figure d'un dragon ou d'un autre animal fantastique, qu'on représentait sur la proue, les avait fait nommer *drakar*, dragons; la peinture et la dorure étaient employées à les décorer. Le *dragon Grimsnoth*, que le roi Rolf

1. *Heimskringla*, t. 1; *saga d'Olaf Tryggv.*

enleva dans un combat naval à un pirate, surpassait par sa beauté, selon la *saga* de Gothrek et Rolf, autant les autres bateaux, que Rolf surpassait tous les rois du Nord.

Les bateaux de guerre avaient de hauts bords, et étaient garnis de fer. Quelquefois on élevait sur la poupe des tours ou *kastali* d'où on lançait sur l'ennemi, des pierres et des flèches; cette partie élevée de la poupe s'appelle encore en suédois *skants*, c'est-à-dire un fort [1]. On faisait monter les bateaux plats par les soldats et les archers.

Dans le langage du Nord on désignait généralement ceux qui se livraient aux expéditions navales, et qui subsistaient uniquement de la vie de mer, des *vikingues*. Quoique ce terme paraisse venir de *wick* [2] qui désigne une anse ou une

1. *Voy.* Tengstrœm, *Dissert. histor. sur les forces navales de la Suède, dans les temps anciens*, couronnée en 1780, et insérée dans le t. IV des *Mém. de l'acad. des belles-lettres*. Stockholm, 1783, où tout ce qui concerne la marine de l'anc. nord est bien exposé. On peut voir aussi le *Mém. de* Holberg, *sur l'histoire maritime du Danemark et de la Norvège*, dans le t. VIII des *Mém. de la société roy. des scienc. de Copenhague*.

2. *Voy.* les *Glossaires* de Du Cange et Ihre, au mot *wick*, et le *Diction. saxon*, de Lye, au mot *wiking*. Les Anglo-Saxons disaient *wygcyng*. Voy. aussi la Dissert. *de vocibus vikingr et viking*, à la fin de la *Gunnlaugs-saga*, édit. de Copenhag., 1775, *in-4°*.

station propre à cacher un navire, et que par conséquent *vikingue* soit synonyme de pirate, ce nom était un titre honorable, et on l'a inscrit comme tel sur les pierres runiques, à côté du nom des individus qui avaient exercé pendant leur vie la piraterie [1]. Nous avons vu que la plus grande bravoure et une audace à toute épreuve ennoblissaient cet état flétri par les lois des peuples civilisés.

On peut voir par la législation du Nord pendant le moyen âge, combien tout le système du gouvernement tendait au perfectionnement de la marine. Je parle, il est vrai, d'un temps où la piraterie avait presque entièrement cessé; mais les expéditions maritimes continuaient, et il est probable que ces lois du moyen âge tiraient leur origine des lois ou des usages qui avaient été en vigueur pendant que la fleur de la population voguait sur la mer.

Pour la protection des côtes de Suède et de Norvège, les habitans des districts maritimes étaient obligés de tenir toujours un certain nombre de bateaux prêts à partir à la première réquisition, soit pour repousser une invasion, soit pour faire une expédition sous les ordres du

1. Ihre, *Gloss. suio-gothic.* Upsal, 1769, t. II; note de Suhm, à la pag. 3 du t. v des *Scriptor. rer. Danic.*, de Langebek, Copenhag., 1783.

roi. A cet effet les côtes étaient divisées en *hundare* ou districts, dont chacun fournissait un certain nombre de bateaux que les hommes adultes étaient obligés de monter. Cette corvée, appelée en Suède *sceppsvist*, est le plus ancien service que l'on y connaisse. Si une année le roi ne jugeait pas à propos de faire une expédition, il se faisait payer un impôt de la valeur de ce qu'aurait coûté au peuple l'équipement de la flotte [1]. Les expéditions annuelles paraissent avoir été en usage très anciennement; les Suédois furent mécontens de leur roi Olaf, parce qu'il négligeait de se signaler par des expéditions annuelles contre la Finlande, l'Esthonie, la Courlande, etc. [2]. Nous retrouvons cette coutume de faire une expédition chaque année, chez les Anglo-Saxons. Dans la première constitution d'Éthelred, elle est érigée en loi : elle enjoint de tenir tous les ans l'expédition prête après Pâques [3]. Le district suédois de Westmanland fournissait deux bateaux;

1. *Voy.* le *Mém. de* Tengstrœm, cité dans la note 1, p. 73, ainsi que celui de Granberg, *sur les impôts et finances de la Suède dans le moyen âge*, mémoire couronné en 1807, et inséré dans le t. IX des *Mém. de l'acad. des belles-lettres de Suède*. Stockholm, 1811.

2. *Saga d'Olaf-le-Saint*, ch. LXXXI, dans le t. I du *Heimskringla*.

3. *Leges Anglorum*, édit. de Wilkins, p. 109.

d'autres en fournissaient quatre; la Gothie donnait sept *serpens*.

Le peu de capacité des bateaux fait concevoir comment il a pu se trouver dans les batailles navales dont fait mention l'ancienne histoire du Nord, des flottes aussi fortes. Dès le règne de Frode III, Saxo[1] parle de forces navales très considérables. Ce roi, dans la guerre qu'il fit à la Norvège, aidé par les Suédois, mit en mer, selon l'historien, trois mille bateaux; de cette expédition il n'en revint que cent soixante-dix; et les Norvégiens perdirent tant de monde qu'il n'y eut plus assez d'hommes pour cultiver la terre. Le roi Anund commandait trois cent cinquante bateaux, lorsqu'avec le prince norvégien Olaf-Haraldson il attaqua le roi Canut de Danemark; il paraît que cette flotte était le résultat d'une seule réquisition. Quelques passages d'écrits anciens font présumer que la Norvège pouvait rassembler deux cent quatre-vingt-douze bateaux, et le Danemark neuf cent trente[2]. A la fameuse bataille navale de Bravalla, où toutes les forces maritimes du Nord se trouvaient réunies, et où les Scandinaves don-

1. *Hist. Dan.*, l. v.

2. *Voy.* le *Mém. de* Holberg, cité dans la note 1, p. 73, ainsi que la *Knytlinga-saga*, ch. XXXII, et le *Mém. de* Suhm, sur *le commerce et la navigation du Danemark et de la Norvège*, dans le t. VIII des *Mém. de la soc. roy. de Copenhag.*, p. 76.

nèrent le spectacle d'une grande lutte de leurs puissances respectives, il y eut des milliers de bateaux, suivant les poëtes qui ont chanté cette journée mémorable dans les fastes de la Scandinavie. Sigurd-Ring, roi de Suède, y conduisit, disent-ils, deux mille cinq cents voiles; quand ils auraient exagéré de la moitié, il resterait toujours une flotte considérable. Une circonstance propre à nous fournir en même temps une nouvelle preuve de l'esprit aventurier des marins du Nord, ferait pourtant croire que ce nombre peut avoir été conforme à la vérité. Cette bataille, livrée vers 735 de l'ère chrétienne, était la suite d'un défi entre Harald, roi de Leire, et Sigurd-Ring, prince suédois, qui cherchait à renverser du trône son parent Halland, roi de Suède. La scène du combat fut fixée à Bravalla, sur la côte de Scanie. Dès que cette nouvelle parvint en Norvège et en d'autres pays maritimes, tous les rois de mer, tous les champions voulurent prendre part au combat, moins par intérêt pour la cause des deux rois, que pour signaler leur valeur; des *vierges-aux-Boucliers* (*skioldmœer*) ne voulurent pas céder aux héros, et se rangèrent comme eux sous les drapeaux de l'un ou de l'autre parti. Les *skioldmœer* Hetha et Visina vinrent grossir l'armée du roi de Leire, l'une à la tête de cent combattans téméraires, et l'autre avec une troupe de

Vendes, munis de longues épées et de petits boucliers couleur d'azur. Des Slaves, des Livoniens, des Saxons se joignirent aux Danois; un fameux pirate de Frise, Ubbo, vint aussi combattre pour Harald qui compta soixante-quatorze champions dans son armée; Sigurd, son adversaire, en eut quatre-vingt-seize; leurs noms sont parvenus à la postérité par les chants des scaldes, tant leur gloire fut grande dans leur patrie! Les flottes des deux princes couvrirent au loin la mer; les champions descendirent à terre pour se battre corps à corps, et il y eut presque autant de duels que d'ennemis.

Après une lutte acharnée, les archers norvégiens du Thélemark qui servaient dans l'armée du prince suédois décidèrent la victoire. Harald périt avec quinze autres rois, ainsi qu'avec Ubbo de Frise. Comme l'imagination des Scandinaves se plaisait à faire intervenir les dieux dans leurs combats de mer, elle a aussi introduit Odin dans le récit de cette bataille. Ce fut le dieu du Valhalla lui-même qui causa la perte de l'adversaire des Suédois; le vieux roi Harald, infirme et aveugle, était assis sur son char de combat. Odin lui avait confié autrefois le secret de l'ordre de bataille qui fait pénétrer l'armée dans les rangs ennemis en forme de triangle. Harald apprend du conducteur de son char que Ring emploie en ce

moment cette tactique : alors le vieillard comprend qu'il est perdu, et que celui qui conduit son char est Odin lui-même. Il le supplie de lui accorder une dernière victoire; prière inutile : le mystérieux conducteur à qui il est livré le renverse d'un coup de massue, les cadavres s'amoncèlent autour du char, trente mille vaincus périssent avec le roi; le vainqueur même regrette douze mille de ses nobles. Il fit faire à Harald des obsèques pompeuses; le corps du vieux roi fut brûlé, et ses cendres déposées sous un tertre à Leire[1]. On croit avoir retrouvé le monument en pierres brutes qui lui fut élevé.

Plusieurs Scaldes furent au nombre des champions qui combattirent dans cette journée. Selon Saxo, le champion Sterkodder est le premier qui ait chanté la bataille de Bravalla. L'historien a traduit en latin et suivi comme une pièce historique le vieux poëme danois, qui de son temps existait sous le nom de poëme de Sterkodder, mais qui probablement était déjà altéré[2]. Ce n'en est pas moins un morceau curieux de l'antique littérature danoise. On a aussi une relation islan-

1. Saxo, *Hist. Dan.*, l. VIII. — Suhm, *Hist. crit. du Danemark*, t. III.

2. Il y est question de l'Islande, que les Norvégiens ne peuplèrent que dans le siècle suivant. (*Voy.* Dahlmann, *Recherch. historiq.*, t. I.)

daise de la même journée. Cette relation, moins poétique que celle du Scalde danois, est plus moderne, mais elle peut avoir été imitée d'un chant ancien [1].

Tels étaient les mœurs et le caractère de ces pirates du Nord, que nous allons voir maintenant étendre le cercle de leurs exploits au delà des limites de la mer Baltique, et porter la terreur dans des pays qui jamais n'avaient eu de rapports avec la Scandinavie.

1. *Fragment de Sœgubrot*, publié par Peringskiœld, en islandais et suédois. Stockholm, 1719, *in-4°*. *De pugna Bravalliensi fragmentum gothicum*, *latine vertit* Berlin. Lund, 1819, *in-4°*. — P.-E. Müller, *Biblioth. des sagas*, t. II.

CHAPITRE IV.

Premières incursions des pirates du Nord dans l'ancien empire romain. — Pirates saxons sur les côtes de France et de Grande-Bretagne. — Ils sont suivis des Scandinaves; leurs fréquentes incursions en Frise. — Première apparition des Normands sous le règne des Mérovingiens. — Charlemagne en forçant les Saxons au baptême, soulève le Nord contre lui. — Mesures que prend l'empereur d'Occident contre les pirates. — Négociations entre Louis-le-Débonnaire et les Danois. — Les Normands débarquent à Noirmoutier. — Sous Chàrles-le-Chauve ils remontent la Seine; ils sont repoussés à Tours. — Portrait de Hasting. — Nouvelle expédition des Normands; ils remontent la Loire. — Ils entrent à Paris. — Charles-le-Chauve consent à leur payer une forte somme pour leur départ.

Lors de la décadence de l'empire romain, des arts et de la civilisation qu'il avait fait fleurir, la Gaule voisine des pays encore barbares du Nord; la Gaule mal défendue par un gouvernement qui ayant son siége à Rome, ne pouvait plus suffire dans sa faiblesse à couvrir et à protéger ses immenses frontières; la Gaule, dis-je, fut ouverte à des invasions de toute sorte de nations qui désolèrent cette malheureuse province à la fois dans l'intérieur et sur les côtes. Les Romains n'avaient point entretenu de marine le long de l'océan Atlantique, parce que nulle crainte d'une attaque maritime ne leur avait prescrit quelque mesure de sûreté. Profitant de cette faute, les Van-

dales exercèrent leur piraterie sur la côte gauloise, pendant que leurs troupes traversèrent ce pays. Les Visigoths et les Bourguignons se jetèrent également sur cette belle partie de l'empire romain; l'Armorique, qui par sa position isolée avait sans doute mieux conservé l'ancien esprit de la liberté celte, se souleva contre les Romains, et forma la confédération armoricaine dont nous verrons survivre l'esprit d'indépendance à la destruction de l'empire. D'autres peuples du Nord s'apprêtèrent à profiter de l'état d'abandon et d'anarchie auquel était livrée la malheureuse Gaule.

Il paraît que dès la fin du troisième siècle, les pirates francs et saxons infestèrent la côte[1]. L'histoire n'a pas gardé le souvenir de ces premiers exploits : il y avait tant de confusion dans l'empire, que des attaques partielles, qui se mêlaient à des débordemens de nations entières, durent être peu sensibles. Les Saxons n'occupaient pas tout le nord de la Germanie; ils s'étendaient dans le midi du Jutland, et vraisemblablement les Jutois et les Angles qui habitaient la péninsule cimbrique prenaient part à leurs expéditions. Ces peuples habiles dans la navigation côtière, n'avaient qu'à suivre les sinuosités du continent pour arriver

1. Eutrope, *Épitome histor. rom.*, l. IX, ch. XIII.

dans les Gaules. Ils y parurent en effet, ou du moins ils y furent remarqués pour la première fois vers l'an 286. Ils firent ce que plus tard on voit exécuter sans cesse par les Normands. Leurs petits bateaux en osier recouverts de peaux longeaient les côtes, et à l'embouchure de chaque grand fleuve, ils formaient un établissement, afin de servir de retraite, de point de départ, et de dépôt pour le butin. De là ils fondaient à l'improviste sur les pays mal défendus, disparaissaient aussi promptement lorsqu'on les poursuivait, et se montraient plus cruels que tout autre ennemi [1]. Les naufrages, au lieu de les épouvanter, les exerçaient; les dangers de la mer leur étaient devenus familiers, et au milieu des flots et des écueils, ils conservaient la confiance dans leur habileté d'échapper à tous les périls.

C'est ainsi qu'après le milieu du cinquième siècle, une troupe de ces pirates, commandée par Odoacre, et appelée par les Alains et les Visigoths contre la ville d'Orléans, prit possession, suivant Grégoire de Tours [2], des îles de l'embou-

1. *Hostis omne hoste truculentior, improvisus aggreditur, prævisus elabitur, spernit objectos, sternit incautos; si sequatur, intercipit; si fugiat, evadit. Ad hoc exercent illos naufragia, non terrent, est eis quædam cum discriminibus pelagi non notitia solum, sed familiaritas.* (Œuvres de Sidoine Apollinaire; Paris, 1614, l. VIII, lettre VI.)

2. *Histor. Francorum.*

chure de la Loire ; nous verrons plus tard ces mêmes îles servir constamment de retraite aux pirates scandinaves. Long-temps auparavant, Carusius, roi de Bretagne, avait cherché à défendre la côte des Gaules, depuis son royaume jusqu'en Hollande contre les invasions des Francs et Saxons, et ce fut dans la même intention que, dans les quatrième et cinquième siècles, les Romains entretinrent un *comte du rivage saxon* (*comes littoris saxonici*). Par ce rivage, on entendait toute la côte du nord-ouest de la Gaule, tant les établissemens des Saxons s'y étaient multipliés ; et non-seulement ils s'y étaient établis comme pirates, mais aussi comme colons[1]. On peut suivre l'histoire de ces colonies étrangères en France pendant plusieurs siècles ; lors de l'invasion des Francs, les Saxons de la côte aidèrent ces étrangers à affranchir la Gaule du joug des Romains, et lorsque la Grande-Bretagne eut été envahie par plusieurs peuples du Nord, beaucoup de Saxons vinrent s'établir en pêcheurs, laboureurs et marchands sur la côte de France, où on leur donna des terres incultes[2]. La ville de Caen paraît leur devoir son origine[3]. A la fin du

1. *Voy.* Vignier, *de origine Francorum*, dans le tom. I des *Script. rer. francic.*, de Duchesne.

2. Procope, *de bello gothico*, l. IV, ch. XX.

3. De La Rue, *Essais hist. sur la ville de Caen.* Caen, 1820, t. I.

sixième siècle, Félix, évêque de Nantes, en convertit un grand nombre au christianisme. On voit par des documens historiques, qu'ils avaient des colonies dans le Bessin, à l'embouchure de la Loire, et aux environs de Bayeux[1]. Leurs irruptions en France ne cessèrent qu'au milieu du sixième siècle.

Les pirates de la Saxe avaient paru pour le moins d'aussi bonne heure sur les côtes de la Grande-Bretagne que sur celles des Gaules; le peu de largeur de la mer du Nord entre l'Angleterre et l'embouchure de l'Elbe devait enhardir les Saxons et les Scandinaves à franchir ce bras de mer pour chercher fortune dans les îles de la Grande-Bretagne. Nous voyons établies depuis le troisième siècle des relations très-actives entre les deux rivages de la mer du Nord; et depuis ce temps ce sont des émigrations continuelles de la rive orientale vers la rive occidentale. Les insulaires étant les plus faibles, durent succomber à cette nuée d'aventuriers qui leur arrivaient d'au-delà de la mer; et leur faiblesse, une fois connue, dut encourager sans cesse de nouveaux aventuriers du Nord à passer la mer.

1. Une partie de ce pays est appelé *Otlingua saxonica* dans les *Capitulaires* de Charles-le-Chauve, *Recueil* de Baluze. (*Voy.* Le Beuf, sur les *Saxons de l'Otlingia*, dans le t. XXI des *Mém. de l'acad. roy. des inscript. et belles-lettres.*



Il paraît que les Saxons montrèrent aux Scandinaves le chemin de la Grande-Bretagne, comme celui des Gaules; du moins ils les précédèrent dans les deux pays, et y rendirent redoutable le nom de pirates du Nord. Cependant il faut que la piraterie ne leur ait pas toujours réussi, puisqu'ils changèrent quelquefois cette occupation contre l'état de mercenaires, en défendant, moyennant une solde, le pays ravagé par leurs compatriotes. Vers l'an 449, le roi breton Vortiger envoya des députés avec des présens chez les Saxons, pour demander leurs secours contre les Pictes et Écossais qui envahissaient le nord de son royaume. Cet appel fait à des étrangers eut les suites ordinaires de ces démarches imprudentes. Les Saxons, et surtout les Angles et les Jutois, passèrent dans la Grande-Bretagne, repoussèrent les Pictes, furent récompensés par Vortiger et repartirent; mais ils revinrent en plus grand nombre avec dix-huit navires, firent Vortiger prisonnier, massacrèrent les Bretons et ne s'en allèrent plus. Les Jutois s'établirent dans le pays de Kent, et les Angles dans le Northumberland; de là ils se répandirent dans la Mercie et l'Anglie orientale. Plus tard, les Saxons prirent trois districts qui, d'après eux, reçurent les noms de Westsex, Essex et Sussex, ou Saxe de l'ouest, de l'est et du midi. Sept rois saxons se partagèrent ces petits états enlevés aux Bretons,

il ne resta libre que l'Écosse, le pays montagneux de Galles, la Cornouailles, et l'île de Man. Retranchés derrière leurs rochers, les Gallois livrèrent des combats sanglans aux usurpateurs du sol breton, et les chants de leurs bardes sont remplis d'imprécations patriotiques contre les Saxons, ennemis éternels de leur nation. Ceux-ci, en adoptant le christianisme, subirent insensiblement le joug d'un clergé puissant et nombreux.

Cependant la fortune que les Saxons avaient faite dans la Grande-Bretagne, encouragea les Frisons et les Scandinaves à se porter sur les mêmes îles. Les Danois et les Norvégiens parurent s'attacher d'abord au nord de ces pays. Les îles Orcades devinrent le rendez-vous des pirates. Cet archipel qui s'étend au nord et à l'ouest de l'Écosse, semblait destiné à un repaire des rois de mer; ils y trouvaient des anses et des baies en grand nombre; ils pouvaient faire des surprises, se mesurer à volonté avec leurs ennemis sur terre et sur mer, s'approvisionner, et revenir promptement chez eux; enfin ils retrouvaient aux Orcades et en Écosse le climat, les productions, les sites de la Norvège. Ce pays fut en quelque sorte une seconde patrie pour eux. De tout temps, les pirates ont aimé à s'établir dans les îles, parce que les faibles moyens dont ils disposent suffisent pour défendre de petits territoires entourés de mer.

Il se pourrait que les relations entre la Scandinavie et le nord de la Grande-Bretagne fussent très-anciennes. Les savans du Nord retrouvent dans les poésies d'Ossian les mœurs et usages de leur patrie [1]; les ennemis contre lesquels Fingal et les autres héros célébrés par le chantre gallique, ont à combattre, portent en partie des noms scandinaves; le poëte dit qu'ils sont venus d'outremer; les Lochlin qui vinrent envahir Erin et Morven ne paraissent avoir été que des Normands : telle est du moins l'interprétation des auteurs du Nord [2]. Le vague qui règne dans les poésies d'Ossian empêche de déterminer positivement l'origine des guerriers étrangers qui vinrent assaillir, selon le poëte, les héros calédoniens.

Si nous sortons de la poésie romanesque pour rentrer dans l'histoire, nous apprenons qu'au commencement du cinquième siècle, un roi de Danemark, Frode III, donna sa fille Ulvilde en mariage à un roi écossais, Thubar; quelques écrivains écossais regardent Fergus, le fondateur de la monarchie dans ce pays, comme le fils de cette Ulvilde; toujours paraît-il certain qu'il reçut

1. Finn-Magnusen, *Essai d'expliquer par des passages d'Ossian les antiquités de la Scandinavie*, dans le *Recueil des Mém. de la soc. litter. scandinave.*

2. Finn-Magnusen, de l'*Origine des Pictes*, même recueil, années 1816 et 1817.

des secours des Danois et des Norvégiens, pour étendre sa domination en Écosse[1].

Ainsi, d'un côté les Anglo-Saxons vinrent au secours des rois bretons, et de l'autre, les Danois et Norvégiens secoururent les rois d'Écosse; quelquefois même les Danois aidaient les rois bretons contre les Anglo-Saxons. Leur première apparition comme ennemis dans la Bretagne n'avait pas eu de succès, il est vrai, grâce à la résistance des habitans. Malgré la barbarie des temps, il régnait chez les Bretons de l'esprit public et du patriotisme qui se manifestent même chez leurs historiens. Le récit animé que fait Mathieu Pâris[2] de la première invasion des Normands, respire un ardent amour de la patrie, et les sentimens de la dignité nationale. Les Normands avaient abordé avec trois bateaux au royaume de Mercie gouverné par Offa. Dès qu'ils commencèrent à piller, les paysans s'attroupèrent, fondirent sur les pirates, et les massacrèrent. Offa ne daigna pas convoquer ses troupes; il se contenta d'envoyer un détachement à la poursuite des Normands qui s'estimèrent heureux de regagner leurs bateaux, en abandonnant leur butin; on en prit quelques-uns, et on les conduisit de-

1. Hector Boëthius, l. VII. — Fordun, *Histoire de l'Écosse*, l. III, ch. 1, II.

2. *Historia major*. Londres, 1640, *in*-fol., t. I.

vant le roi à qui ils avouèrent que cette troupe avait été seulement envoyée d'avance pour explorer la fertilité de la terre, et qu'une troupe de Danois bien plus considérable se proposait d'envahir le pays des Bretons et des Angles. Offa fit mettre ces prisonniers en liberté, et leur permit d'aller rejoindre leurs compatriotes. « Dites aux Danois, ajouta-t-il, que tant qu'Offa régnera, les pirates qui viendront seront traités comme ceux-ci. » Cette conduite à la fois magnanime et énergique effraya les Normands; tant que ce prince vécut, ils ne troublèrent plus la Mercie[1]. Mais des caractères comme celui d'Offa étaient rares alors chez les rois. Dans l'île de Bretagne les Normands n'en trouvèrent pas un second.

Vers ce temps, la puissance des Francs croissait de plus en plus pour la ruine des Saxons qui touchaient à leurs limites. Les Francs avaient eu dans l'envahissement de la Gaule le même succès que les Saxons dans celui de la Grande-Bretagne; ils avaient opprimé le peuple indigène, et s'étaient tout arrogé, précisément comme les Saxons avaient fait en Angleterre. Ces deux nations puissantes,

1. *Offa magnanimus jussit talia prænunciantes ad propria remitti, illæsos et indemnes, ut nunciarent Danis quod rege Offano vivente qualia primi, talia forent sequentes præmia consecuturi. Unde ipsis Danis stupefactis, in pace remansit Anglia omnibus diebus Offani regis. Hist. maj.*, p. 22.

également belliqueuses, également conquérantes, également barbares, et de plus voisines, ayant par conséquent souvent des points de contact et des conflits, finirent par se faire des guerres acharnées, depuis le sixième jusqu'au neuvième siècle. Elles se livrèrent des batailles sanglantes sur les bords des rivières d'Allemagne, où l'on déterre encore quelquefois les débris de leurs armes.

Poursuivis au milieu du sixième siècle par les rois ou chefs des Francs établis dans les Gaules, les Saxons demandèrent des secours aux Danois, et il paraît qu'ils obtinrent ceux d'Amleth ou Hamlet, roi jutlandais. Cependant ils furent défaits en 555 par Clotaire; mais cette défaite ne les empêcha pas quelques années après, de faire une expédition contre la petite Bretagne, et d'y vaincre un fils de Clotaire. S'étant réunis ensuite aux Thuringiens, ils se portèrent avec ce peuple sur le Lahn, et furent battus par un duc de Champagne, général du roi franc Sigebert. Ces défaites ne purent abattre les forces d'un peuple aussi redoutable. Vingt mille Saxons marchèrent sur l'Italie avec le roi lombard Alboin; après leur départ, les rois francs donnèrent les terres des expatriés à des Suèves et à d'autres peuplades. Néanmoins les Saxons revinrent après avoir aidé à la conquête de l'Italie, et reprirent à force armée leur sol paternel.

Par cette lutte entre les Francs et les Saxons les Scandinaves s'accoutumèrent à porter leur attention sur la France d'où partaient les coups dirigés contre les Saxons[1]. Ils en ignoraient même le nom, et pendant long-temps leurs *sagas* désignèrent sous le nom vague de *Valland*[2] ou pays wallon, la côte de l'Océan depuis la Frise jusqu'aux Pyrénées. Ils n'en connaissaient point d'autre. Il est vrai que la domination des Francs pesait sur presque toute cette étendue de côtes. La Frise avait été subjuguée par ce peuple, et formait au nord l'extrémité de leur empire : le Weser coulait entre la Frise et le pays des Saxons. En vain les Frisons cherchèrent à secouer le joug des rois francs de la race dégénérée des Mérovingiens ; Pépin et Charles Martel les subjuguèrent de nouveau ; Pépin leur fit prêcher l'évangile, et renversa leurs idoles.

Les Frisons étaient pirates comme tous les peuples maritimes du Nord. Ils ont dû infester de bonne heure les îles et côtes de la Scandina-

1. Duchesne, *Scriptor. rer. francic.*, t. 1, p. 214 et suiv. — Bouquet, *Hist. de France*, t. 11, p. 273. — Lecointe, *Annal. eccles. franç.*, t. 11, p. 366.

2. *Voy.* le fragment islandais dans le t. 11, p. 20, des *Scriptor. rer. danic.*; l'*Orkneyinga-saga*, la *Knytlinga-saga*, la *Volsunga-saga*, (la dernière appelle aussi la France *Frakland*, pays des Francs.) — Suhm, *Hist. du Danemark*, t. 1, p. 115. — Müller, *Bibl. des sagas*, t. 11.

vie, et à leur tour ils ont dû éprouver dans un temps très-reculé, des ravages de la part des pirates normands.

Frode V, dix-huitième roi de Leire, fit une expédition contre le pirate frison Vittho; il le vainquit sur la côte de Frise par un stratagème, poursuivit les Frisons dans les terres, pénétra dans un bras du Rhin qui existait entre Groningue et la West-Frise, et soumit le pays, du moins pour quelque temps. De là il se porta sur la Grande-Bretagne, et engagea la guerre contre les Angles.

Dans le siècle suivant, les Huns ou Frisons du Hunsingow firent des excursions sur le territoire de la Gaule, après avoir débarqué auprès de l'embouchure de la Somme[1]. Robert, comte de Boulogne, pour s'en venger, fit à son tour une descente dans leur pays, prit leurs forts, battit leurs troupes, et les força de se sauver par mer[2], ce qui ne les empêcha pas de troubler bien souvent la sûreté des côtes de France.

Ainsi c'est par la Saxe et par la Frise ou le Valland que nous allons voir les Francs en venir aux mains avec les peuples des bords de la Baltique. Au commencement du troisième siècle,

1. *Voy.* Malbrancq *de Morinis*, t. 1.
2. *Annales de Boulogne*, mss. cité par Malbrancq, *ib.*

les trois fils du roi norvégien Halfdan le vieux, infestèrent les parages du Danemark et d'autres pays maritimes. L'un d'eux, Lofde, fondateur de la famille des Lofdungar, s'empara d'une bonne partie du Jutland, et fut le premier roi du nouvel état. Ses deux frères Audle et Budle, qui commandaient également des flottes puissantes, portèrent leur piraterie plus loin, et ce sont les premiers rois de mer qui aient fait des conquêtes lointaines. Ayant uni leurs forces, ils ravagèrent les côtes du Valland et des Saxons, et ne trouvant pas de résistance, ils débarquèrent et fondèrent des états ou des établissemens, l'un dans le Valland, et l'autre dans la Saxe[1]. La signification vague du mot Valland a fait conjecturer à quelques auteurs du Nord, que c'est la France qu'on a voulu désigner ici, et qu'ainsi les fils de Halfdan-le-Vieux, ont été les premiers chefs de pirates scandinaves que la côte de France ait vu arriver du Nord. « Si les écrivains romains se taisent sur les pirates du Nord, dit l'historien de Norvège[2], il ne faut pas s'en étonner; ils comprenaient tous ces peuples sous les noms de Francs et de Saxons. Or c'est précisément à l'époque où

1. *Fundin-Norregg*, p. 12; *voy.* aussi sur ces princes pirates, le vieux chant *Hyndlu-liod*, dans l'*Edda* de Sæmund, et le l. 1 de *Saxo* le grammairien.

2. Schœning, *Hist. de Norvège*, t. 1, p. 178.

les fils de Halfdan exercèrent leur piraterie, c'est-à-dire au troisième siècle, que les Saxons paraissent sur la scène comme pirates. Ce que les historiens racontent de leurs conquêtes en Allemagne, de leurs invasions dans la Grande-Bretagne, sur les côtes de France, s'applique donc probablement à la piraterie des fils de Halfdan. Aussi, avant ce temps, il n'en est point question dans l'histoire de la piraterie des Francs. C'est après l'an 235, et puis en 260 que les écrivains romains commencent à en parler comme d'un peuple puissant sur mer, exerçant la piraterie jusqu'aux côtes de l'Espagne, croisant sur celles de la Grande-Bretagne, et attaquant les Saxons mêmes [1]. »

C'est ainsi que chaque nation aime à reculer l'époque de ses premiers exploits, ne fussent-ils que des pillages. Toutefois il n'est pas impossible que sous le nom de Saxons on ait confondu quelquefois dans les états chrétiens tous les pirates quelconques des états païens du Nord. On a bien confondu quelquefois en France les Normands avec les Sarrasins [2], parce que les uns étaient des infidèles comme les autres; ainsi on a pu facilement prendre des Normands pour des Saxons,

1. Bedæ, *Hist. eccles.*, p. 6.

2. *Voy.* la *Dissertation sur la patrie des Normands*, parmi les pièces justificatives et les éclaircissemens.

d'autant plus que ces deux peuples avaient beaucoup de rapports communs dans leurs langues, leurs mœurs et leur mythologie. Le portrait que Sidoine Apollinaire fait des pirates saxons, comme nous avons vu plus haut, s'applique presque entièrement aux Normands.

C'est au commencement du sixième siècle que les historiens francs, pour la première fois, font mention d'une invasion des Scandinaves, que je désignerai désormais sous le nom de Normands, puisque c'est celui sous lequel ils sont le plus connus, et qui leur convient le mieux. Voici à quelle occasion Grégoire de Tours [1] fait mention de leur première apparition. Clovis s'étant défait par la trahison de plusieurs chefs des Francs, entre autres de celui qui occupait Cambrai, Phinibert, fils de ce chef, craignant le même sort, se réfugia chez un roi danois que l'historien franc appelle Cochilaicus, et que les historiens danois ont prouvé être Guitlach ou Godleik, roi tributaire de Fionie, le même qui dans une expédition en Angleterre était tombé entre les mains d'Aurélius et de son frère Bérinus, et n'avait été relâché qu'après avoir donné des ôtages, et s'être engagé à payer tribut [2]. Guitlach prit donc la défense d'un chef de Francs persécuté, contre un autre

1. *Histor. Francor.*, l. III, ch. III.
2. Bedæ, *Histor. eccles.*, p. 6.

chef de la même nation. Pour venger Phinibert, il fit une expédition dans la Gaule, débarqua dans le pays des *Attuari*, entre la Hollande et le pays de la Meuse [1]; tout fut pillé; ses bateaux, qui avaient pénétré dans la Meuse, furent chargés de butin; mais l'armée s'étant arrêtée trop longtemps dans les terres pour les ravager, Theudebert, fils du roi Théodoric d'Austrasie, eut le temps d'atteindre les pirates du Nord; il les battit, et enleva à la flotte tout le butin dont elle était chargée. Schœning pense que ce Guitlach pourrait bien être le roi Halfe de la province norvégienne de Hordeland, dont la piraterie, fameuse dans les sagas, tombe dans l'époque de l'expédition de l'allié de Phinibert [2].

Ce premier succès des rois francs effraya peut-être les pirates normands, du moins n'en est-il plus question sous les rois de la première race. Ces rois, résidant à peu de distance de la côte, et n'ayant à défendre que de petits états, étaient à

1. Meier, *Annales Flandriæ*, dans le t. I des *Scriptor. rer. belgic.*

2. *Hist. de Norvège*, t. I, p. 330; et Suhm, *Hist. critiq. du Danemark*, t. II, p. 374 et suiv. Selon la conjecture de M. Grundvig (*Danevirke*, t. II) le roi Cochilaic de Grégoire de Tours est le même que le roi Higelac du poëme anglo-saxon de *Biowulf*: ce roi meurt aussi de mort violente, et il a pour ennemis les *Hetvares*, que M. Grundvig regarde comme le même peuple que les Attuares.

même de les surveiller; d'ailleurs tous les pirates normands se portaient vers les îles britanniques depuis que les Anglo-Saxons y avaient fondé des royaumes. L'Écosse, les Orcades, l'Angleterre étaient infestées; l'Irlande ne tarda pas non plus à voir arriver ces rois de mer; ils y furent connus sous le nom d'*Austmænd*, ou hommes de l'est, parce qu'ils venaient en effet de cette région. L'histoire les a long-temps désignés sous ce nom. Il s'était fait, au commencement du sixième siècle, dans le Jutland, une nouvelle émigration d'Angles, tellement forte, que le pays en était dépeuplé, et que Helge, roi danois, crut le moment favorable pour le subjuguer. Depuis ce temps le Jutland demeura soumis au Danemark.

Les rois francs firent un essai de convertir les Frisons et Danois au christianisme. Saint Wilibrode fut envoyé en 690 chez ces peuples, ainsi que chez les Thuringiens, pour leur prêcher l'Évangile; mais le missionaire anglais trouva, suivant l'expression d'Alcuin, les Danois plus durs que les pierres, et revint sans succès dans le royaume des Francs. Les mêmes tentatives avaient été faites aussi infructueusement auprès des Saxons.

Les rois mérovingiens s'étaient contentés de tenir ces peuples payens écartés de leurs états, et de repousser leurs invasions, assez rares d'ailleurs; c'était beaucoup pour leur faiblesse et leur in-

souciance. Mais tout changea de face, lorsque Charlemagne fut monté au trône. Sous le génie extraordinaire de ce grand homme, la puissance des Francs prit des accroissemens rapides, propres à alarmer les peuples du Nord; les Francs n'étaient plus une nation armée pour sa défense seulement; c'étaient des conquérans en hostilité ouverte contre tous les peuples qui n'avaient pas encore embrassé la religion chrétienne. Les Saxons avaient jusqu'alors régné sans trouble dans tout le nord du continent; mais les conquêtes de Charlemagne leur donnèrent un voisin d'autant plus inquiétant qu'il paraissait disposé à propager l'Évangile, le glaive à la main. La crise approchait, la lutte entre deux puissantes nations, les Francs et les Saxons, était inévitable; il s'agissait de décider de la supériorité de l'une, et de l'anéantissement de l'autre. Charlemagne avait pour lui son génie, la renommée de la puissance des Francs, et l'avantage des lumières; les Saxons, encore barbares, combattaient pour leur liberté et leur indépendance, deux mobiles puissans chez un peuple qui n'a jamais courbé la tête sous un joug étranger; et s'ils n'avaient pas un Charlemagne à leur tête, au moins Wittekind était digne de se mesurer avec ce héros.

Pendant que le roi des Francs fit son expédition en Espagne, les Saxons, conduits par leur

chef, pénétrèrent dans le royaume de Charlemagne jusqu'à la Moselle; de leur côté, les Normands débarquèrent dans la Frise qui obéissait aux Francs, et tuèrent le chef des Frisons; cependant ce peuple entra en campagne, et repoussa les pirates. Peut-être à cette époque les Normands commencèrent-ils à faire cause commune avec les Saxons. Ceux-ci, poursuivis par le roi des Francs, et contraints lorsqu'ils étaient vaincus de se faire baptiser, s'enfuyaient en grand nombre dans le Nord, où ils pouvaient librement pratiquer leur culte idolâtre. Le grand Wittekind luimême, trahi par la fortune, fut réduit à chercher un refuge chez les Normands, et à essayer de les entraîner dans la cause des barbares libres contre les Francs. Il faut que cette démarche de la part du chef des Saxons ait fait une grande sensation, puisque plus de vingt historiens du moyen âge ont eu soin de la consigner dans leurs annales ou chroniques; seulement ils diffèrent sur l'année de la fuite[1]. Montesquieu croit que des peuples entiers se retirèrent alors dans le Nord pour

1. Both et le poëte saxon, dans les t. I et III des *Scriptor.* de Leibnitz. Albert de Stade, *Chroniques de Tours*, *Belge*; de Reginon, *Saint-Denis*; Albéric, Adon de Vienne, *Annales de Metz* et *de Saint-Bertin*, etc. On peut voir dans le t. III, p. 558 et suiv. de l'*Hist. critique du Danemark* de Suhm, l'analyse de tous ces passages.

éviter le joug de Charlemagne[1]; mais il ne paraît pas que ces émigrations de la Germanie aient été autre chose que des fuites de particuliers. Ils peignaient sans doute sous les couleurs les plus odieuses la persécution du prince chrétien, et communiquaient aux Scandinaves leur haine contre le christianisme, et contre la servitude que Charlemagne voulait y joindre[2]; il est d'ailleurs probable que, dans la guerre qu'il faisait aux païens, il ne distinguait point les Saxons des Normands, et qu'il les traitait tous en ennemis, puisqu'ils étaient également païens.

Cette haine qu'il suscita contre lui dans le Nord coûta cher à sa dynastie; son génie en suspendit les effets; mais ses successeurs n'eurent pas le même talent : ils succombèrent sous les attaques redoublées des païens septentrionaux. En 795 les Danois revinrent en Frise, et pillèrent la côte de ce pays. On les vit à la même époque infester l'Irlande où ils saisirent saint Findan et sa sœur. Fidèles à leur ancien usage d'enlever les hommes et les femmes pour les traîner en esclavage, ils exercèrent la même cruauté sur l'Océan; les chrétiens y furent plus sensibles qu'aux autres outrages, parce qu'elle tendait à replonger dans

1. *Voy.* ci-dessus, ch. 1, p. 6, note 3.
2. Suhm, *Hist. du Danemark*, t. 1, à la fin.

les ténèbres du paganisme tous les hommes enlevés, et à les réduire à la condition humiliante d'esclaves de barbares. Cependant les pirates du Nord puisaient dans leurs succès du courage et de l'audace pour de plus grandes entreprises. Ils n'avaient rien à craindre pour leur pays protégé par la mer, et chaque jour ils devenaient plus habiles dans l'attaque des côtes. Charlemagne, si puissant sur terre, n'avait qu'une marine chétive et faible, et l'esprit maritime manquait à ses sujets.

En 800 les Normands osèrent infester les côtes de la France; celle de la Flandre était probablement assaillie plus fréquemment. Charlemagne, voyant le danger dont ses états étaient menacés, partit d'Aix-la-Chapelle pour visiter toute la côte jusqu'à Rouen; il ordonna qu'on érigeât des forts, et que l'on construisît une flotte[1]. Les pirates du Nord faisaient déjà des apparitions sur la côte méridionale de France. L'histoire raconte que l'empereur, se trouvant dans un port de la Gaule narbonnaise, vit des bâtimens normands qui avaient voulu aborder, mais qui, apprenant sa présence dans le port, avaient promptement gagné le large; et que, surpris de tant d'audace, le monarque d'Occident plaignit le sort de ses successeurs[2]. Un fait assez remarquable, c'est que

1. *Chronique* de Reginon, l. II.
2. Moine de Saint-Gall, *de Rebus bellicis Caroli M.*, l. II.

Charlemagne, après avoir imposé avec tant de rigueur la foi chrétienne aux Saxons, empêcha saint Ludger, missionnaire frison, d'aller prêcher l'Évangile aux Danois [1], soit qu'il craignît pour le prédicateur apostolique les outrages des barbares, soit que sa politique voulût éviter d'aigrir les esprits des Danois par l'envoi d'un missionnaire chrétien et adversaire de l'idolâtrie. Quoi qu'il en soit, on voit par ce fait jusqu'à quel point les peuples du Nord poussaient déjà leur aversion pour la religion des Francs. Nous ne tarderons pas à en voir des preuves plus prononcées.

Plus de trente ans s'étaient écoulés dans des guerres, des insurrections et des ravages continuels en Saxe; plus d'une fois la croix avait été renversée pour venger l'idole d'Irmensul que Charlemagne avait brisée, et pour reconquérir cette ancienne liberté sans laquelle les Germains ne pouvaient vivre. Wittekind n'était plus à la tête des guerriers saxons; une partie de la nation était déjà pénétrée des vérités de la religion, ou subjuguée par la pompe et les mystères du culte; le reste était las de combattre sans succès un souverain que la fortune et son génie avaient porté

ch. XXII. *Maximo dolore torqueor* (fait-il dire à Charlemagne) *quia prævideo quanta mala posteris meis et eorum sint facturi subjectis.*

1. Alfridi, *Vita sancti Ludgeri.*

au comble de la puissance. Un traité de paix fut enfin conclu en 804, entre Charlemagne et les principaux Saxons. Ce peuple consentit à se faire chrétien, et à reconnaître la suprématie de l'empereur des Francs, et celui-ci promit de leur laisser leurs lois et coutumes, et de n'exiger d'eux aucun tribut.

Pour ôter toute occasion de trouble, Charlemagne, devenu maître du pays saxon, força dix mille hommes, femmes et enfans des bords de l'Elbe, à s'établir dans l'intérieur du pays des Francs, et il disposa arbitrairement de leurs terres en faveur des Obotrites, un des peuples slaves qui habitaient le nord de l'Allemagne, à l'est de la Nordalbingie. Mais ce qui devait servir à le délivrer d'un ennemi fut précisément ce qui lui en suscita un autre. Les Obotrites étaient ennemis des Normands; ceux-ci ne virent pas sans jalousie et sans crainte des Slaves occuper les bords de l'Elbe, sur lesquels ils avaient eux-mêmes des prétentions. Godefroi ou Godefrède, roi en Danemark, qui venait de monter sur le trône en 807, rassembla sur-le-champ ses forces pour expulser les Obotrites de leurs nouvelles possessions. Charlemagne fut obligé de soutenir le roi obotrite, nommé Thrasico : il appela sous ses drapeaux tous les comtes et vassaux impériaux de Frise, et ordonna la levée de chaque septième

homme des autres classes[1]. Cependant, après avoir ravagé la Nordalbingie, Godefroi se retira dans les îles danoises; ce roi n'était pas assez puissant pour se mesurer avec l'empereur des Francs; il ne possédait que quelques îles et côtes de Jutland et de Danemark, et une portion de la Norvége[2]; mais il était habitué, comme tous les chefs normands, aux expéditions maritimes. C'est à lui que l'on attribue ce fossé appelé *Danevirk*, qui devait séparer les possessions des Francs et des Danois, et dont on voit encore quelques restes sur la frontière de Jutland. Il parut ensuite oublier les Francs, en faisant une incursion dans l'Irlande. Cependant il reparut en 810 sur les côtes de Frise avec une flotte de deux cents bateaux, débarqua sur trois endroits, dispersa les Frisons qui voulurent s'opposer à sa marche, tua leur duc Roric, et leva un tribut de cent livres pesant d'argent, que les Frisons furent obligés de porter chez son trésorier, et de jeter devant lui dans un bassin de métal; le trésorier jugeait de l'aloi par le son des pièces, et confisquait toute la monnaie dont le son n'était pas entendu à une certaine distance[3]. Godefroi traita la Frise en pays

1. Capitulaires de l'an 807. (Voy. le *Recueil* de Baluze.)
2. Suhm, *Histoire du Danemark*, t. II, p. 2.
3. Saxo Grammat., *Hist. Dan.*, l. VIII. Le tribut s'appelait *Klipschielda*. (*Voy.* ce mot dans le *Dictionn. du vieux frison.*)

conquis; il la ravagea, traîna les habitans dans l'esclavage, et les força de servir eux-mêmes d'instrumens pour dévaster cette contrée. C'est depuis lors qu'au droit public des Frisons on ajouta une loi portant que, si un Frison enlevé par les Normands assaillait un village, violait les femmes, tuait les hommes et brûlait les maisons, il ne serait point, après sa mise en liberté, responsable du mal qu'il aurait commis par ordre de ses maîtres[1].

Godefroi menaçait de se porter sur Aix-la-Chapelle pour surprendre Charlemagne ; mais au milieu de ses actes barbares, ce roi, qui laissa de cruels souvenirs en Frise[2], fut tué par un homme de sa suite; ses troupes, ayant tout à craindre de la vengeance des Frisons et des Francs, regagnèrent leurs bateaux. Hemming, neveu et successeur du roi danois, n'ayant point l'esprit d'audace et de barbarie de son oncle, occupé d'ailleurs à s'affermir sur un trône contesté, fit une trêve avec Charlemagne, et dans le traité qui la suivit, il fut convenu que la rivière d'Eider serait la l mite entre l'empire des Francs et le

1. *Vieux Droit frison*, inséré par Schotan dans sa *description* de ce pays, *Beschryving van Friesland*, p. 58. —Wiarda, *Histoire d'Ost-Frise*, Aurich, 1791, t. 1, l. 1, ch. IV.

2. Hamconi, *Frisia*, fol. 40.—Wiarda, *Histoire d'Ost-Frise*, l. c.

royaume danois[1]. Ainsi il n'y avait plus qu'une faible rivière, à peine aperçue sur la carte, qui séparât les Normands, avides de butin et d'aventures, d'avec les Francs, devenus maîtres d'un empire comparable à celui des Romains.

Cet empire déchut pourtant à la mort du grand homme qui l'avait fondé. Sous le règne de son fils, Louis-le-Débonnaire, les liens qui unissaient les diverses parties du vaste empire se relâchèrent bientôt. Les moyens de défense ordonnés par Charlemagne furent négligés ; les domaines et les dotations furent prodigués aux grands, au clergé, et partout, même dans la famille impériale, des germes de révolte étaient près d'éclore. Les Danois, étant eux-mêmes en proie à des guerres intestines, causées par les prétentions des fils de Godefroi, ne profitèrent pas d'abord de la faiblesse du nouveau règne chez les Francs. Ils envoyèrent en 817 une députation à Aix-la-Chapelle pour demander la paix ; démarche que Godefroi n'avait pas même faite auprès de Charlemagne. Mais vers le même temps les Danois affermirent leur pouvoir en Irlande, et y envoyèrent un roi ou un *iarl*

1. Adam de Brême, *Histor. eccles.*, liv. 1, ch. 13.—*Chronic. Bremense*, p. 24, dans le t. II des *Script. rer. german.* — Jahn, *Essai de recherches critiques pour déterminer l'ancienne limite saxonne en Holstein*; dans le *Magasin de la science militaire*, 7[e] année, cah. 2, Copenhague, 1824.

de leur nation. Pendant que deux fils de Godefroi faisaient négocier encore la paix à Aix-la-Chapelle, deux autres princes qu'ils avaient expulsés entreprirent une excursion sur les côtes de Flandre, et entrèrent ensuite dans la Seine. Cependant, repoussés par les gardiens de la côte, ils se portèrent vers l'Aquitaine, pillèrent le pays de Médoc, et retournèrent dans le Nord avec un riche butin; l'un d'eux infesta ensuite les îles d'Écosse et d'Irlande, et viola les tombeaux, entre autres celui de Saint-Colomban, pour chercher des trésors.

Un autre prince, expulsé du Danemark, Harald ou Hériold, vint à la cour de Louis, qui résidait alors au château d'Ingelheim. Le Danois céda aux instances de l'archevêque de Reims, et se fit baptiser. Sa conversion eut lieu avec une pompe tout impériale, qu'un poëte du temps, Ermoldus Nigellus, a décrite fort en détail [1] : l'empereur lui assigna des terres entre le Rhin et la Moselle; il paraît qu'il lui donna plus tard Dorstadt et la Rustringue dans le pays d'Oldenbourg [2]. Son frère

1. *De rebus gestis Ludovici Pii*, dans le t. II des *Histoir. de France.*

2. *Dedit Herialdo quemdam comitatum in Frisiâ, cujus vocabulum Riustri, quò se suosque tutò recipere posset. Vita Ludov. Pii; Annal. franc.* (*Voy.* au sujet de cette donation la note sur la *Vita sancti Anscharii*, p. 439 du t. I de Langebek, *Scriptor. rerum danic.*

Hemming eut l'île de Walcheren, et son second frère Roric le pays de Kennemar. Les trois frères devaient protéger la Frise. Louis fit aussi ramener Harald en Danemark; Saint Anschaire devant prêcher la foi aux Jutlandais l'accompagna. Cependant Harald, trop faible pour se soutenir, fut obligé de recourir à la protection de l'empereur; et voulant introduire dans ses possessions des usages chrétiens à la place des superstitions païennes, il s'attira la haine de ses sujets, et fut expulsé encore une fois.

A son exemple, plusieurs seigneurs danois, qui probablement avaient émigré avec lui, se firent baptiser [1]. Une anecdote rapportée par le moine de Saint Gall [2] prouve que l'Église n'avait guère à se féliciter de ses conversions intéressées. Il s'était présenté tant de Normands pour être baptisés et pour participer aux grâces de la cour impériale, qu'on n'eut pas le temps de préparer assez de robes blanches, telles qu'on en faisait porter alors aux néophytes. On en confectionna donc à la hâte de grossières. Un seigneur normand qui s'était présenté pour recevoir le bap-

1. *Voy.* Florus, diacre de Lyon, dans les *Analecta* de Mabillon, p. 413.

2. *De rebus bell. Caroli M.*, l. II, ch. XIX. *Quod cùm diutiùs actitaretur, non propter Christum, sed propter commoda terrena, etc.*

tème, et que l'on voulut revêtir d'une de ces robes, la repoussa en disant avec colère : « Gardez votre casaque pour des bouviers ; voilà, grâce au ciel, la vingtième fois que je me fais baptiser ; jamais on ne m'avait présenté des guenilles semblables [1]. »

Louis traita de nouveau avec les fils de Godefroi, et ceux-ci consentirent à laisser rentrer Harald. Cependant les expéditions des Normands se multipliaient; ne trouvant déjà plus d'obstacles dans les parages de la France, ils poussèrent, en 827, leurs excursions jusqu'en Galice. D'après les historiens espagnols, Ramire, roi de Léon, les battit et leur brûla soixante dix bateaux ; il faut pourtant que la défaite n'ait pas été considérable, puisque les historiens ajoutent que les Normands, continuant leurs expéditions, pénétrèrent dans la Méditerranée, débarquèrent sur les bords du Guadalquivir, et amassèrent un riche butin à Séville, où l'on devait être sans défense contre des ennemis aussi inattendus [2].

Trois ans après ils infestent la côte de Frise ; une troupe, la même peut-être, tombe, dans les marais de l'Allemagne, au pouvoir des Saxons; mais une autre troupe débarque dans l'île de Noir-

1. *De rebus bell. Caroli M.*, l. II, ch. XIX.
2. Mariana, *Hist. d'Espagne*, t. I.

moutier, y brûle l'abbaye de Saint Philibert, fondée par Charlemagne, détruit en outre le couvent de Notre-Dame dans l'île de Ré, et étend sa piraterie jusqu'à l'Aquitaine.

L'empire des Francs était déchiré alors par la rébellion des trois fils de Louis-le-Débonnaire. Assez imprudent pour exciter leur jalousie mutuelle par le partage prématuré de ses états, le faible souverain avait été contraint de se séparer de sa seconde épouse Judith, qui n'était occupée qu'à assurer à son propre fils Charles la meilleure part de l'empire. Cependant leur division facilita au parti de l'empereur (car il n'avait plus pour lui qu'un parti) le moyen de déjouer leurs entreprises. Judith révint à la cour; et, en 821, à la diète de Thionville, Louis reparut en monarque. A en juger par l'éclat de cette diète, on aurait pu le croire le plus puissant des souverains. Des députations de rois sarrasins, slaves et normands, y vinrent ajouter à la pompe de la cour. Selon le moine de Saint-Gall, les rois normands envoyaient à l'empereur de l'or et de l'argent, et même des armes en signe de soumission [1]. Ces rois n'étaient peut-être que quelques faibles chefs de la frontière saxonne.

1. *Cùm reges Nordmannorum singuli pro devotione suâ aurum illi et argentum, et pro sempiternâ subjectione vel deditione gladios suos ipsi dirigerant, etc.* Moine de Saint-Gall, l. II, ch. XXVIII.

Bientôt après, les fils de Louis-le-Débonnaire attaquent les troupes de leur père, et le forcent de subir l'humiliante cérémonie de la renonciation au trône et aux affaires mondaines. Pendant que cette illustre victime de l'ingratitude filiale et des intrigues de la cour gémit dans un cloître, les Normands débarquent dans l'Irlande et dans le pays de Kent, y font des ravages, et vers le même temps ils reparaissent à Noirmoutier, où ils avaient peut-être formé une retraite suivant leur usage; ils massacrent et incendient sur la côte de Frise. En 835 encore, nous trouvons les Normands dans l'île de Noirmoutier; mais cette fois ils éprouvent de la résistance. Renaud, comte d'Herbauge, les attaque et les repousse avec perte [1]. Ils éprouvèrent probablement cet échec sur le continent, et ils paraissent avoir gardé Noirmoutier; du moins ils y revinrent après avoir pillé la côte de Frise et de Flandre, et après avoir brûlé Anvers, renversé une des églises de Malines, et détruit, à l'embouchure de la Meuse, la place de Witland, qui paraît avoir été située dans l'île de Gorée, où les eaux basses laissent quelquefois apercevoir des ruines de vieux édifices [2].

1. *Voy.* Labbe, *Nov. Biblioth. mss.*, t. I, p. 291 et 323; et t. II, p. 160.

2. *Annal. de* Fulde; *ann. de* Sigebert. — *Mémoire* de Desroches, dans le t. II des *Mémoires de l'acad. de Bruxelles.*

Pendant d'autres débarquemens des pirates à Noirmoutier les moines se refugiaient avec les habitans dans les bois, et ne reparaissaient, pour célébrer l'office, qu'après le départ des Normands.[1] Mais cette fois les religieux de Saint-Philibert transportèrent les reliques de leur patron en Bourgogne; on ne se crut même pas en sûreté à Paris, d'où l'on transporta les reliques jusqu'à Corbie. C'est à cette imprudence que le moine Witichind attribue les progrès des Normands, qui pourtant en voulaient moins aux reliques qu'aux monastères[2], étant sûrs d'y trouver des trésors et des vivres.

Sur ces entrefaites, l'influence des partisans de Louis, et le besoin d'une autorité suprême, mirent pour quelque temps fin aux dissensions de l'empire. Louis sortit du cloître, et remonta au trône, toujours occupé du partage de ses états entre des fils ingrats. C'était pour son caractère débonnaire une tâche trop pénible de contenir à la fois ses fils et ses peuples, et de préserver son empire des invasions. Cependant il voulut mettre les côtes de Frise à l'abri de la piraterie; les Normands n'en revinrent pas moins.

1. *Vie de saint Philibert*, dans la part. 1 des *Acta SS. ord. sancti Benedicti.*

2. Witich. mon., *Annales* dans le *Recueil* de Meibom., *Script. rerum german.*, t. 1, p. 638.

Deux comtes francs qui marchèrent contre eux périrent en leur resistant; les païens mirent à la torture un prêtre, et sur son refus de sacrifier à leurs dieux, ils le pendirent. On peut remarquer cet exemple de fanatisme cruel presque comme unique dans l'histoire des Normands; quelque haine qu'ils eussent pour le christianisme, on ne voit point que dans leurs nombreuses expéditions ils aient forcé les chrétiens à abjurer; leur fureur se bornait à infliger aux Francs tout le mal qu'ils pouvaient.

Tout les encourageait alors à se porter sur la France. Après un triste règne qui s'était passé à combattre ses fils, les grands et les prélats attachés à leurs cours et à négocier avec eux. Après avoir fait au moins dix traités de famille et autant de partages de ses états, Louis-le-Débonnaire expira l'an 840 dans une île du Rhin, auprès d'Ingelheim, laissant les insignes de la dignité impériale à son fils aîné Lothaire, qui devait servir d'appui et de protecteur à Charles, fils de sa seconde femme Judith, auquel il léguait le trône de France. Lothaire avait déjà l'Italie et une partie de l'Allemagne, Louis la Bavière, et le fils de Pepin se maintenait, depuis la mort de son père, malgré l'empereur, dans l'Aquitaine.

A peine Louis-le-Débonnaire était descendu dans la tombe, que ses fils renouvelèrent, pour

le malheur des peuples, leurs funestes querelles qui les occupaient plus que le salut des contrées confiées à leur sceptre. Lothaire passa le Rhin, et, d'accord avec Pépin, il marcha contre Charles et Louis réunis. Les deux armées se rencontrèrent à Fontenay en Bourgogne, et se livrèrent une bataille sanglante qui affaiblit les Carlovingiens, sans terminer leurs dissensions, et hâta la décadence de l'empire des Francs [1]. L'effet de cette bataille meurtrière sur les expéditions des Normands n'a point échappé à l'attention des historiens du moyen âge : quelques-uns l'ont signalé en termes formels. « Depuis que l'élite des forces militaires avait péri à Fontenay, dit l'un d'eux, la terreur régnait partout; personne n'osait resister aux Normands; personne ne pouvait les repousser [2]. » Robert Vace dit de même [3] :

Là périt de France la flor,
Et des barons tuit li plusor.
Ainsi trovèrent paiens terre
Vuide de gent et bonne à conquerre.

1. *Voy.* Bonamy, *Mémoire sur l'état du royaume de France pendant le règne de Charles-le-Chauve.*

2. *Totam Franciam, militum præsidio nudam, cujus robur in bello fontanido nuper deperierat, tantus metus corripuerat, ut Normannis nemo posset resistere, nemo posset repellere.* Fragm. hist., dans le t. III, p. 334 du *Recueil* de Duchesne, *Script. rer. franc.*

3. *Roman du Rou.*

Les Saxons, transportés de leur patrie dans d'autres états, sous le premier empereur, purent, sous Louis-le-Débonnaire, revenir en Saxe; mais c'en était fait de leur puissance maritime et de leur force nationale. La mer restait donc libre pour les Normands; aucun autre peuple ne pouvait s'y mesurer avec eux; l'Angleterre continuait d'être le but de leurs excursions; cependant leurs ravages insensés y avaient beaucoup diminué les ressources et les richesses; on en avait trouvé de nouvelles en France; ce fut dès lors sur la France qu e l'on se porta, soit du Nord, soit de la Grande-Bretagne. L'année même de la bataille de Fontenay, ils tentèrent une entreprise téméraire dont le succès les encouragea dans la suite à la renouveler plusieurs fois. Sous la conduite d'Oscher ou Ascer, ils entrèrent dans l'embouchure de la Seine, au moment où le fleuve était très-haut; ils envahirent et brûlèrent Rouen le 14 mai, tuèrent l'évêque, et s'emparèrent le lendemain de l'abbaye de Saint-Ouen, dont les reliques avaient été portées au bourg de Condé auprès de Paris; d'autres reliques avaient été transportées en Lorraine. Après avoir tué ou emmené beaucoup de moines et de gens du peuple, ils abandonnèrent Rouen le 16; mais, en se reportant vers la côte, ils ravagèrent les bourgs et les couvens le long de la Seine, ou leur imposèrent des contributions.

Le 24, ils brûlèrent l'abbaye de Jumiége, que Saint-Philibert avait fondée au septième siècle dans une presqu'île de la Seine, et qui était devenu un lieu très peuplé de moines et de laïques. Les religieux, après avoir enterré secrètement une partie de leurs trésors; s'étaient enfuis avec le reste, ainsi qu'avec leurs reliques. Pendant trente ans ce monastère, jadis si florissant, demeura désert et ruiné [1]. Dans des temps plus tranquilles, un moine bénédictin déplora en vers latins la destruction de la belle et riche abbaye, et la dispersion des cénobites [2].

Les Normands reservèrent le même sort à l'abbaye de Fontenelle; elle se racheta pourtant moyennant six livres pesant, soit d'or, soit d'argent. Les moines de Saint-Denis payèrent vingt-six livres de rançon pour soixante-huit prisonniers. Le dernier jour du mois les pirates remirent en mer [3].

Un général appelé Wulfhard se trouvait à la tête d'un corps de Francs; mais il n'osa attaquer les pirates. Des moines en fuite, portant à travers la France les reliques de leurs saints pour les

1. Guillaume de Jumiége, l. I, ch. VI, à l'an. 851. — *Chroniq. de Fontenelle.*

2. Yèpes, *Chroniq. de l'ordre des Bénédict.*, t. II; cent. 3; et *Neustria Pia*, art. *Gemeticum*, p. 295.

3. *Annales de Saint-Bertin.*

soustraire aux outrages des barbares, ne pouvaient que répandre la consternation chez le peuple; si les ossemens des saints, auxquels on supposait un pouvoir surnaturel, ne pouvaient être sauvés que par la fuite, quelle espérance de salut restait-il aux hommes? Des religieux qui auraient marché avec des reliques contre les païens, comme on en a vu des exemples dans l'histoire, auraient peut-être excité un patriotisme général; leur fuite n'était propre qu'à décourager la nation.

Le partage de la vaste monarchie des Francs, exécuté, d'après le traité de Verdun, entre les fils de Louis-le-Débonnaire, aurait dû rendre plus facile pour chacun d'eux la tâche de défendre ses états contre les ennemis du dehors. Louis-le-Germanique pouvait mieux protéger l'Allemagne contre les Slaves; l'empereur Lothaire pouvait facilement mettre l'Italie à l'abri de débarquement des Arabes; enfin Charles-le-Chauve n'avait que la frontière de la France à garantir contre les incursions des Normands. Mais ce roi avait en même-temps à contenir dans la soumission les princes turbulens de Bretagne, et à écarter les Sarrasins de l'Aquitaine, province déjà très inclinée à l'insurrection. C'était trop de soin pour un prince mal secondé par les grands du royaume. A peine les ravages des Normands eurent-ils cessé sur les bords de la Seine, qu'une

autre troupe remonta la Loire, entra dans la Touraine, brûla la ville d'Amboise, ravagea tout le terrain entre la Loire et le Cher, et y répandit la disette. Elle vint attaquer la ville de Tours : quoique saisis de la terreur que la cruauté des Normands avait jetée dans tout le pays, et sans espoir de succès, les habitans réparent à la hâte les murs, remplissent les tours de munitions, et reçoivent les païens à coups de javelots. Les assiégeans battent les murs en brèche, et donnent de vigoureux assauts à la ville. Dans leur angoisse, les habitans se confient à la protection du grand saint dont ils gardent le tombeau. Ils prennent ses ossemens à l'église et les portent sur les murs. A l'aspect de ces reliques leur courage se ranime; ne doutant pas que saint Martin ne vienne chasser les ennemis, ils se disposent à les poursuivre. Peu accoutumés à une resistance aussi énergique, les Normands reculent, les assiégés croient que saint Martin seconde leurs efforts par des moyens surnaturels; dans leur saint enthousiasme ils réussissent à faire lever le siége et à délivrer leur ville, en poursuivant avec les reliques les païens qui fuyaient [1]. Après cette victoire, bien digne d'être célébrée, tant elle était rare

1. Odon, *De Gestis consul. andegav.*, dans le t. III du *Spicilegium* de Dachery.

et encourageante pour les Francs, la dévotion du clergé rapporta au saint tout l'honneur du succès. On éleva dans le lieu où l'on s'était arrêté avec les reliques l'église de Saint-Martin-de-la-Guerre, et sur l'emplacement du mur sur lequel la châsse avait été exposée une nuit, on construisit une basilique qui fut consacrée au même saint. D'après la tradition, Valentinien avait eu autrefois son palais dans ce lieu, et c'est là qu'il avait interrogé sur son tribunal le saint debout devant lui. Non content de ces deux monumens, le clergé tint un synode dans lequel il fut résolu de fêter à l'avenir l'anniversaire de la délivrance de Tours, le 12 mai, dans tout le diocèse [1]. Cette victoire fut aussi le sujet d'un écrit de l'évêque Adelbold d'Utrecht; mais la bravoure modeste des bourgeois de Tours ne demanda et ne reçut aucun hommage public. Heureuse la France si elle avait imité leurs efforts courageux! peut-être se serait-elle épargné un siècle de calamités.

La troupe de Normands qui venait d'être repoussée de la Touraine, et qui, suivant un auteur ancien, se composait de Danois et de Suédois, était pourtant conduite par un des chefs les plus

1. *Chronique de Tours*, dans le *Recueil* de Martenne, t. v, et dans celui de Duchesne. — Odon *de Revers. B. Martini*, dans la *Biblioth. cluniac.*

distingués dont l'histoire de ces pirates fasse mention; c'était le fameux Hasting, appelé aussi dans les vieilles chroniques Hadding ou Hastein, et à qui on attribue tant d'exploits, que les critiques modernes ont cru devoir admettre plusieurs héros de ce nom [1]. Guillaume de Jumiége compare Hasting et sa suite à un torrent dévastateur venu des côtes du Nord. Schœning pense qu'il était Norvégien [2], et Suhm le suppose originaire de la Gothie occidentale, et *iarl* ou comte du Jolland [3]. Les écrivains de Normandie assurent, de leur côté, qu'il avait été banni de sa patrie, le Danemark, en vertu de cette loi qui forçait à l'expatriation tous les fils d'une famille, un seul excepté. Comme l'histoire du Nord parle d'un pirate Hastein de Sogn, fils du *iarl* Atle, l'historien du Danemark présume qu'une partie des exploits du Hasting de France pourrait bien appartenir à ce chef. Un seul historien de France, Glaber, qui écrivait au onzième siècle, prétend [4] que Hasting était fils d'un paysan des environs de Troyes en

1. *Voy.* Schœning, *Histoire de Norvège*, t. II, p. 427. — Langebek, dans sa *Chronologia anschariana*. Suhm, *Hist. critique du Danemark*.

2. *Hist. de Norvège*, t. II.

3. *Hist. de Danem.*, t. II.

4. Glab. Radulph., l. I, ch. V. — Dudon de Saint-Quentin, *De Gest. Norm.*, l. I, parle aussi de l'origine française d'Hasting : *Contrita est gens francigena, ultore Astingo francigenâ.*

Champagne, et que, poussé par un penchant immodéré au mal, il quitta sa patrie et sa religion pour faire cause commune avec les pirates du Nord : Hasting serait donc le nom qu'il aurait pris en rejoignant les ennemis des Francs, et en se dépouillant de tout ce qui pouvait rappeler son origine. Quelque peu vraisemblable que soit l'assertion de Glaber sur la naissance d'Hasting, il ne faut pas la rejeter légèrement. Un homme doué d'un esprit aventurier tel qu'Hasting a pu renier sa patrie et le christianisme pour se jeter dans cette vie aventureuse des pirates normands. Il a pu attirer leur confiance par les qualités qu'ils prisaient le plus dans leurs propres héros. Ses longues incursions en France, et enfin son établissement dans ce royaume, font présumer aussi que les mœurs et usages des Francs lui étaient familiers. D'un autre côté, nous le voyons tellement identifié avec la vie des Normands, qu'on ne peut se détacher de l'idée qu'il était né et élevé parmi eux[1]; et, lorsque dans la suite il servit aux Francs de truchement dans leur négociation avec la troupe de Rollon, il dit aux Normands qu'il était du Danemark.

De tous les Scandinaves, ce fut peut-être celui

1. *Voy.* la *Dissertation* sur Hasting, dans les *Éphémérides* de P.-J. Grosley, Paris, 1811, 2e part., ch. VIII.

qui fit le plus de mal à la France et à tous les pays où il débarqua : aussi les historiens ecclésiastiques de France l'ont-ils poursuivi de leur haine et de leurs imprécations [1]. Ils le représentent comme vomi par l'enfer, comme se délectant des larmes des Français, et comme méprisant le peuple, qu'il jetait dans le trouble et la consternation [2]. C'étoit le comble du malheur pour les chrétiens d'être avilis dans l'esprit d'un barbare qui détruisait leurs monumens et emportait leurs richesses. Hasting paraît avoir été tourmenté d'une humeur sombre et farouche; on le voit

1. Hastenc li fels, si lenechaus,
Li très horrible, li crueaus,
Li plus mals hom qui unc nasquist
E qui al siècle plus mal fist
M'autez n'est nul desleiée,
Maudite ne si escumengée,
Faire d'enfer forsenemenz,
Traisuns ne decevemenz,
Dunt sis cors ne fust repleniz.
Des Judas fus li plus haiz;
Nul n'espandi unc tant cerveles,
Tant sanc de cors tantes bueles,
Tant a purchacié chevaliers.

Benoît de Saint-Maur, (*Chron. des ducs de Normand.*, l. 1.)

2. Ne preisa Hastenc les Franceis,
Flamencs ne cels de Vermendeis,
Ne cel d'Anjou ne d'Aquitaine,
Vaillant un sul flocel de laine. (*Ibid.*)

agité par la soif des ravages, sans être assouvi par toutes les ruines qu'il laissait sur son passage. Courant d'aventure en aventure, d'exploit en exploit, avec la rapidité d'un homme sûr de ses coups, il élude par la ruse les obstacles que son bras ne peut vaincre. Les grandes entreprises flattent son esprit altier, puis il dédaigne les conquêtes qu'il vient de faire. En vain essaya-t-on dans la suite de l'apprivoiser; le clergé, si habile alors à dompter les esprits, perdit sa peine sur Hasting, qui resta toujours un farouche aventurier, sans attachement quelconque.

Dans sa retraite de la Touraine, Hasting ravagea encore le monastère de Saint-Saens, à quelque distance de Rouen. L'année suivante la côte de la Manche fut ravagée auprès d'Étaples; un monastère fut renversé; des habitans périrent ou furent traînés par les pirates dans la servitude. Peut-être est-ce la même troupe qui cette année débarqua en Frise, pilla Amsterdam et d'autres villes. L'empereur des Francs avait donné à Hériold, toujours repoussé du Danemark, à cause de sa conversion, des terres du côté de la Frise, pour le faire servir à la défense de la côte contre ses compatriotes; mais ce prince, mal vu partout, excita le mécontentement des chrétiens mêmes, qui le soupçonnaient de piller comme les autres gens du Nord. Louis-le-Germa-

nique avait de l'énergie ; les côtes de son empire, qui ne présentaient pas d'ailleurs les mêmes attraits pour les pirates, commencèrent à être épargnées ; l'avidité des Normands se porta sur la côte de France, qui leur était presque abandonnée, et où, de plus, des traîtres entrèrent en relation avec eux. Hasting, de retour dans le Nord, s'associa Biœrn, surnommé Côte-de-Fer, à cause d'une plaque de métal qui garantissait, dit-on, son côté blessé ou vulnérable. Le peuple disait que sa mère, habile enchanteresse, avait mis tout son corps, excepté le côté droit, à l'abri des coups de lance, d'épée et de flèche. Ce prince scandinave était, suivant les historiens, fils de Regnier Lodbrok, dont l'histoire héroïque a été tellement embrouillée par les fables romanesques, que l'historien Suhm a supposé deux Lodbrok pour y porter de l'ordre et de la vraisemblance. C'est à l'un de ces Lodbrok que les scaldes islandais attribuent un énergique chant de mort, semblable à celui des sauvages américains ; chant que, selon eux, il fit entendre lorsque, tombé au pouvoir de ses ennemis, et condamné par eux à mourir de la morsure d'un serpent, il exhala pour la dernière fois son farouche mépris pour la mort.

Les historiens de Normandie assurent que le vieux roi Lodbrok (qu'ils appellent *Lotrocus*), pour se débarrasser d'une jeunesse turbulente,

remit en vigueur l'ancienne loi des expulsions, et fit tirer au sort ceux qui devaient quitter le pays. Biœrn, son propre fils, tomba au sort; le roi chargea Hasting de veiller sur le jeune prince [1]. Hasting et Biœrn firent les préparatifs d'une grande expédition contre les Francs; des bateaux furent construits, des armes forgées, des messages furent envoyés dans les contrées d'alentour pour engager les marins à faire partie de l'expédition. Il paraît qu'il en vint de divers pays, puisque les auteurs anciens assurent qu'il y avait des West-Goths sur la flotte des Normands; d'autres parlent de *Wesfaldinges* qui débarquèrent avec les Normands en France. Ces Wesfaldingi étaient, suivant la conjecture de Suhm, des habitans de la province de Westfold, en Norvège [2]. La jeunesse expulsée de ses foyers s'embarqua gaîment, fit ses adieux au Nord, et se confia, les voiles déployées, à la fortune de la mer.

Arrivée à la côte de France, la flotte normande paraît s'être divisée en deux parties; l'une remonta la Seine, et pénétra probablement de là dans l'Oise; elle infesta le Vermandois, et réduisit en cendres l'abbaye de Saint-Quentin. C'est tout ce que l'on sait de cette excursion. L'autre division

1. Robert Vace, bénédictin de Saint-Maur, etc.
2. *Hist. du Danemark*, t. 1.

de la flotte fit une expédition plus mémorable. Elle consistait en soixante-sept bateaux longs qui se dirigèrent sur la Bretagne.

Déjà, sous le règne de Louis-le-Débonnaire, cette province, éprise de sa liberté antique, n'avait obéi qu'à regret aux rois francs, et plusieurs fois ses chefs avaient donné des marques d'insubordination. Tout récemment les rois carlovingiens, réunis à Thionville, les avaient fait exhorter à l'obéissance. Le comte Lambert, après avoir été exilé par Louis, s'était emparé, sous le nouveau règne, du comté de Nantes; mais il n'avait pu s'y maintenir. S'étant réconcilié avec Noménoé, prince de Bretagne, il accueillit avec joie les Normands, dans l'espoir de s'en servir pour ses projets, et les fit guider dans les baies et sur les côtes jusqu'à l'île Bas. Au mois de juin ils appareillèrent de cette île avec un bon vent d'ouest, et, à force de voiles et de rames, ils remontèrent la Loire. Les habitans de Nantes, voyant approcher cette flotte, la prirent pour un convoi de bateaux marchands; et ne pouvant soupçonner qu'un ennemi serait assez audacieux de remonter le fleuve, ils ne se mirent point en état de défense. Cependant le bruit de l'arrivée des Normands avait déjà rempli de terreur les environs; les paysans et les habitans des cloîtres se réfugièrent dans la ville; on en ferma les portes. Dès leur arrivée, les Nor-

mands escaladent les murs et se précipitent dans la place les armes à la main; ils tuent les uns et font les autres prisonniers. Tout le clergé, suivi d'un grand nombre d'habitans, cherche un refuge auprès de l'autel de la cathédrale; les pirates enfoncent les portes, tuent l'évêque Gohard, les prêtres et les laïques. Après avoir pillé la ville, ils s'embarquent, et descendent dans une île vis-à-vis de l'abbaye de Mont-Glonne, aujourd'hui Saint-Florent-le-Vieux. Les changemens que le cours de la Basse-Loire a éprouvés depuis neuf à dix siècles ne permettent plus de bien reconnaître les localités dont parlent les historiens anciens. Des îles se sont jointes au continent, de nouvelles îles sont venues à naître. Ce lieu offrait aux Normands un poste sûr et commode : ils s'y fortifièrent en couvrant la plage de leurs bateaux, qui devinrent comme les murs de ce fort. Dans l'enceinte ils bâtirent des cabanes; ils y demeurèrent et y transportèrent le butin, les prisonniers, ainsi que leurs blessés et malades; car tout en faisant souffrir la France, ils souffraient beaucoup eux-mêmes, soit du climat, soit de la vie rude qu'ils menaient [1]. De là ils allèrent infester

1. A Saint-Florenz de suz Saumur
Cum il ne fussent pas segur,
Firent une defension,
Grant forteleste e grant cloison

les rives de la Loire, tantôt à cheval, tantôt à pied, tantôt dans leurs barques, répandant une terreur générale, brûlant les monastères et ravageant les campagnes, dont les habitans se réfugièrent dans les villes. Les bourgs et les châteaux ne furent pas à l'abri de leurs attaques. Ils amassèrent une quantité d'or, d'argent et d'autres effets précieux qui furent transportés à l'île d'Her, où ils renfermaient également des prisonniers.

En une isle suz l'abeie
Traistrent ensemble lur navie
Tue ordenee en roundesce,
Es en firent grant fortalesce,
Li mast dunt numbres n'ert petiz
Ne resemblont mais plaissiz.
Avis esteit que fust uns bruilz
Las cum grant honte e quels orguilz
Burc resemblout grant e vilage
Aval Leire tut le rivage
Oez pur quele intentiun
Se clostrent après d'envirun
Pur les genz prises fer liees
E haenees e embviees,
I lokes tenir e guarder,
E pur les aveirs amasser,
E cels deslor les travilliez,
E les nafrez e les blesciez;
I loec repreissent suiur;
Kar mult suffreient grant labur;
I loec est lur recriemenz
E si lius ert defendemenz,

Quand on en vint au partage, il s'engagea entre eux une rixe sanglante; une partie de la troupe se jeta sur les trésors, et plusieurs Normands périrent. Beaucoup de prisonniers profitèrent de cette discorde de leurs maîtres pour s'échapper et regagner à la nage, et à la faveur du reflux, la terre ferme. L'un d'eux, qui avait remarqué une Bible dans le butin, profita de ce moment critique; il tira le livre sacré de la cassette où il était renfermé, puis l'ayant suspendu à son cou, il se jeta

E vers cels ensemble tenir
Quis i voldreient envaïr
E pur lur corps plus remforcer,
As regnes d'entur eissiller,
Dilec movent, ne u sai plus dire,
Mais que tut livrent à martire.
Dunc à cheval, sovent a pié,
Sovent resunt es nefs volé.
Dès qu'a Nantes se davalèrent,
Si riche cum il la trovèrent,
L'unt arse à feu et à crauentee;
Apres destruistrent la contree
D'unc si revindrent à Angiers;
Ne turs, ne sale, ne musters,
Ni lessèrent, tut ne fust ars,
Devis, e parti e espars.
Se sunt pur le païs destruire
E pur le grant aveir aduire.

Benoît de Saint-Maur, *Chronique des ducs de Normandie*, l. 1.

dans les flots pour rejoindre ses compagnons d'infortune [1].

On ne sait pas au juste quelle était cette île d'Her, où la cupidité désunit les pirates et devint le salut des prisonniers français. L'opinion commune trouve Her dans Noirmoutiers, qui s'appelait en effet *Herius*, et où les Normands avaient eu un dépôt et un poste dès leurs premières invasions. Un savant de Bretagne a fait observer qu'il eût été difficile aux captifs de traverser à la nage un bras de mer qui alors était de près de deux lieues; l'île d'Her était située, selon lui, dans le vaste marais de Moutaire, qui communique avec la Loire, et qui probablement était alors un lac ou une crique de ce fleuve [2].

Les Normands résolurent ensuite de faire une expédition du côté du midi. Le vent poussa leur flotte vers l'Espagne; ils échouèrent sur la plage, en Galice, et débarquèrent à la Corogne; mais les habitans, qui avaient eu le temps de se mettre en état de défense, et qu'avait aguerris la longue habitude de combattre les ennemis des chrétiens, repoussèrent les pirates, et détruisirent une partie de leur flotte. Il ne resta aux Normands qu'une trentaine de bateaux, avec lesquels ils eurent en-

1. *Bibliothecam in collo accipiens fugiit.*

2. *Extrait d'une Dissertat.* de M. Athenas, dans le *Compte rendu des travaux de la Soc. acad. de Nantes*, pour l'an. 1820.

core le courage de pénétrer dans la Garonne, pour se dédommager, sur les Francs, de la perte que leur avaient fait essuyer les Galiciens. Ils pillèrent Bordeaux, et poussèrent leurs excursions, d'un côté, jusqu'à Saintes, et, de l'autre, jusqu'à Tarbes et Toulouse, ravageant Bazas, Lectoure, Dax, Bigorre, Bayonne, Oléron et l'abbaye de Condom. En vain, Totile, duc de Gascogne, marcha-t-il à leur rencontre pour arrêter leurs progrès; les pirates le mirent en fuite, et parcoururent toute la Gascogne. Tarbes avait un château-fort où résidaient habituellement les comtes de Bigorre; la ville était d'ailleurs entourée de murs et de fossés; mais ces obstacles ne purent arrêter long-temps des hordes accoutumées à tout renverser devant elles : Tarbes fut réduit en cendres, ainsi que tous les monastères du Bigorre; d'anciens évêchés furent abandonnés pour long-temps [1]; des ruines marquèrent, durant tout le IXe siècle, les places où avaient fleuri auparavant des communautés religieuses. Cependant les paysans bigorrais, profitant sans doute des défilés de leurs montagnes, eurent le courage

1. *Civitates quæ destructæ fuerunt, fuit Aquis, Lescurris, Oloren, eccles. Tarbæ, civ. Auxiensis, civ. Eliciæ, metrop. Cosorensi, Conomasi, Lactoren, Sotiensc, Basatense, Labradensi, et sedes Gasconiæ fuerunt in oblivione multis temporibus.* Charte de Lescar, citée par P. de Marca.

d'attaquer une troupe de pirates qui quittait le pays, chargée de dépouilles. Surpris dans un pays montagneux, et embarrassés de leur charge, les Normands furent tous égorgés, et payèrent de leur vie les rapines qu'ils venaient de commettre. On a célébré jusqu'à nos temps, dans la ville de Tarbes, le 21 mai de chaque année, l'anniversaire de cette journée de vengeance [1]. La dévotion en faisait honneur à saint Missolin, qui, lorsqu'il vivait, avait délivré le Bigorre des vexations des troupes sarrasines; on ne croyait pas que le courage humain eût pu réussir, sans le secours d'un protecteur céleste, à chasser les ennemis féroces venus du Nord : tant ils avaient effrayé les esprits par leurs succès inouïs!

Privée de ses pasteurs, qui avaient fui ou qui avaient été immolés par ces pirates, la population de la Gascogne vécut dans un grand relâchement de mœurs : les parens s'alliaient entre eux; le bruit de mariages incestueux parvint jusqu'à Rome, et le pape jugea nécessaire d'appeler sur ces alliances illicites l'attention des évêques qui étaient restés. D'un autre côté, les seigneurs s'emparaient des dîmes que le clergé ne recueillait plus, et en accroissaient les redevances féodales imposées aux campagnes.

1. Davezac-Macaya, *Essais historiques sur le Bigorre*. Bagnères, 1823, t. 1, liv. IV, ch. 1.

Il paraît que les Normands créèrent dès lors sur la Garonne un établissement semblable à celui qu'ils avaient déjà sur la Loire, et que ce fut de là que, l'année suivante, ils entreprirent, avec cinquante-quatre bateaux longs, une expédition contre l'Espagne. Ils débarquèrent d'abord à Lisbonne, et, après y avoir demeuré treize jours, ils continuèrent leur route vers le midi, en profitant probablement des renseignemens reçus des Normands qui, avant eux, avaient fait cette route. Il paraît aussi que la flotte s'accrut beaucoup dans la traversée. Ils remontèrent le Guadalquivir, attaquèrent Séville et en renversèrent les murs pendant que les habitans étaient réfugiés à Carmona. Les Arabes, qui alors étaient en possession de toute l'Espagne méridionale, marchèrent contre eux. C'était un singulier hasard que cette rencontre à main armée, en Espagne, de deux peuples pirates et conquérans, dont l'un venait des glaces boréales, et l'autre des sables brûlans de l'Afrique, et qui peut-être n'avaient jamais entendu parler l'un de l'autre! La même cause pourtant, l'esprit aventurier, avait rapproché ainsi, au pied de la Sierra Moréna, les sectateurs d'Odin et ceux de Mahomet. La tactique d'un ennemi aussi nouveau que les Musulmans devait embarrasser les pirates du nord; cependant ils le repoussèrent.

Ce succès enfla leur courage. Maîtres de Séville, ils firent, suivant leur usage, une excursion dans les campagnes. Les Maures profitèrent de ce moment pour surprendre leur flotte dont ils brûlèrent une partie. Déjà les Normands avaient poussé des postes entre Cordoue et Alicante. L'échec qu'ils venaient d'éprouver les força de songer à la retraite. Ayant fait rentrer leurs postes, ils s'embarquèrent avec un butin considérable et avec une foule de prisonniers, sans que les Maures osassent retarder leur départ [1]. Les écrivains arabes parlent de cette descente des pirates en Andalousie; ils les désignent sous le nom de *Madgious* [2], c'est-à-dire mécréans [3]. On les prenait en Espagne, dit Masoudy [4], pour un peuple de mages. Depuis lors le détroit de Gibraltar fut connu des Scandinaves, qui, dans leurs sagas, le nomment *Niœrva-Sund* [5].

1. Roderici Toletani, *Hist. Arabum*, cap. XXVI, dans le t. II de l'*Hispan. illust. Annales de saint Bertin.*

2. Abulfeda, *Annal. Muslem.*, t. 2, p. 178, note de Reiske, 168. — Cardonne, *Hist. d'Afrique*, t. 1, p. 275 et suiv.; *voy.* aussi le *Mémoire* de Werlauff *sur les voyages faits par les Scandinaves dans la Péninsule pyrénaïque*, dans le t. x des *Mémoires de la Société litt. scandinave*, 1814.

3. Fræhn, *Relations d'Ibn Fozlan et d'autres Arabes*, Pétersbourg, 1823, p. 137.

4. *Voy.* Vater et Link, *Livre de lecture arabe, syriaq. et chald.*, p. 107.

5. *Orknéynga-Saga.* — *Saga de Sigurd Jofarlafar.*

Hasting était probablement resté en France, où, l'année suivante 845, une nouvelle expédition pénétra par la Seine; elle était de cent-vingt bateaux. Les historiens ne disent point si elle avait été équipée dans le nord, ou si elle venait d'une des îles de la côte de France, où les Normands s'étaient établis. De Rouen, les pirates remontèrent la Seine jusqu'à Charlevanne [1], lieu entre Ruel et Saint-Germain-en-Laye, où Charles-Martel avait établi une pêcherie. Ils s'y arrêtèrent, repoussèrent les troupes du roi qui vinrent les attaquer, et ils firent de là des excursions dans les environs pour piller et faire des captifs, qu'ils transportèrent ensuite dans une île de la Seine; ils en remontèrent le courant en ravageant les deux bords : tout fuyait devant eux, et, en se rejetant sur les autres provinces, le peuple répandait la terreur partout. Les succès paraissaient en effet augmenter la férocité des pirates; ils tuèrent les Francs qu'ils rencontrèrent, et pendirent dans une île de la Seine onze prisonniers [2].

A leur approche, les monastères de Paris furent évacués; les reliques de Sainte-Geneviève et de Saint-Germain furent transportées dans l'intérieur

1. Sur l'emplacement du hameau actuel de la Chaussée, selon l'abbé Lebeuf, *Mémoires de l'acad. roy. des inscript. et belles-lettres*, t. XIX.

2. *Annales de saint Bertin.*

du royaume; les pirates entrèrent sans difficulté dans la ville, ou du moins dans les faubourgs de la rive méridionale de la Seine, qui n'était pas fortifiée comme l'île de la Cité. Charles-le-Chauve se contenta, pendant ce temps, de couvrir l'abbaye de Saint-Denis de ses troupes, ou plutôt il cherchait un refuge dans ce monastère, qui alors était peut-être la place la plus forte du royaume. Se dirigeant sur le Nord, les pirates envahirent Beauvais et Saint-Omer, et y ravagèrent les abbayes; mais, au milieu de leurs excursions, une maladie, causée par le climat ou par leur intempérance, vint les surprendre. Charles n'en sut pas même profiter; il écouta tranquillement l'ambassade qu'ils lui envoyèrent, et entra en négociation avec eux. Un historien prétend que le roi ne voulait point accepter de propositions; mais que les barons, séduits par les présens des Normands, lui persuadèrent qu'il fallait acheter leur retraite. Ce n'est pas la seule fois que les historiens supposent que les Normands ont corrompu leurs adversaires. Cependant un peuple de pirates ne connaît guère les arts de la séduction; il combat, il ravage : c'est là tout son art. Peut-être le roi, qui avoit de la grandeur d'âme, quoiqu'il l'employât souvent d'une manière nuisible, sentit-il d'abord toute l'humiliation de sa position qui le forçait de marchander, au sein de ses états,

avec un chef de bande ; il est possible aussi que les grands, peu touchés de l'honneur national, et ne songeant qu'à délivrer leurs terres de la présence des ennemis, aient engagé le roi à traiter avec les Normands.

Il est certain que Charles-le-Chauve fut obligé de recevoir à Saint-Denis le chef des pirates, Regnier, avec tous ses lieutenans. Il fut convenu entre les deux parties que les Normands évacueraient le royaume, moyennant une somme de 7,000 livres pesant d'argent, qui vaudraient aujourd'hui au-delà d'un demi-million de francs, et qu'ils ne rentreraient jamais dans les états de Charles, à moins d'y être appelés comme auxiliaires [1] : il paraît que ces conditions ne regardaient que la troupe qui avait occupé Paris, et qui était sous les ordres de Regnier.

Ce traité était une honte pour les Francs; loin d'obtenir aucune satisfaction des ravages des forbans, le peuple était encore forcé de payer leur départ à deniers comptans, et de voir embarquer ses dépouilles par une horde qui se mourait de maladie dans sa marche, pendant que la famine, suite de la dévastation des campagnes et des magasins, menaçait la France. Après s'être embarqués, les Normands, qui avaient survécu

1. *Annales de saint Bertin.*

à l'épidémie, firent naufrage. Cependant, Regnier rapporta en Danemark un butin immense; mais ceux qui l'accompagnaient répandirent dans leur patrie la maladie dont ils avaient été atteints, et elle y devint contagieuse. Regnier se vanta d'abord d'avoir été à l'abbaye Saint-Germain à Paris, dont la réputation s'était apparemment propagée dans le nord; il montra un copeau des poutres de cet édifice, et un clou des portes de Paris; faisant allusion aux reliques; il disait qu'il n'avait trouvé dans les Francs qu'un peuple sans courage, et que les morts étaient plus à craindre, en France, que les vivans. Le moine qui a écrit les miracles de saint Germain raconte qu'en bravant ce saint, Regnier fut subitement saisi d'un mal horrible, qu'il s'écria que saint Germain le touchait de sa baguette, et qu'il expira dans des douleurs affreuses; mais le bénédictin de Paris a pu difficilement apprendre ce qui se passait dans le pays des païens. Le bruit de miracles semblables consolait un peu le peuple, en lui persuadant qu'il n'était pas entièrement délaissé par les patrons de ses églises. Regnier a pu mourir de la contagion qu'il avait apportée de France; l'historien Suhm pense, ce qui est moins vraisemblable, que le roi Éric a pu soustraire Regnier, par le bruit de sa mort, au châtiment que ce roi fut obligé d'infliger aux pirates qui avaient ravagé la France.

Un moine de Corbie, Paschase Ratbert, contemporain de l'invasion de Paris, exhale de longues plaintes sur cet événement, dans une paraphrase ou explication des lamentations de Jérémie : « Qui « aurait cru, ou plutôt qui aurait jamais pu « s'imaginer, dit-il, ce que nous avons vu arriver « sous nos yeux, et ce qui fait le sujet de nos gé« missemens et de nos larmes, qu'une troupe de « pirates, composée d'hommes ramassés au hasard, « viendrait jusqu'à Paris, et brûlerait les églises « et les monastères situés sur le bord de la Seine? « qui eût pu penser que des brigands auraient « l'audace d'entreprendre de pareilles choses? « qu'un royaume si célèbre, si bien fortifié, si « étendu et si peuplé, serait destiné à être humi« lié et déshonoré par les ravages de ces barbares? « non seulement personne ne se serait attendu, « il y a quelques années, à les voir remporter de « nos provinces d'immenses sommes d'argent, les « piller et en emmener les habitans en captivité, « mais on n'aurait même pu soupçonner qu'ils « oseraient mettre le pied dans l'intérieur du « royaume [1]. »

La misère du peuple, après cette invasion,

1. *Bibliotheca Patrum*, t. XIV, p. 817, édit. de Lyon. (*Voy.* aussi le *Mémoire* de Bonamy, *sur l'état de l'empire français, lorsque les Normands y firent des incursions*, dans le t. XV des *Mémoires de l'acad. roy. des inscript. et belles-lettres.*)

offrit un spectacle affligeant. Un concile s'assembla la même année à Meaux, pour chercher à remédier aux désordres, suite naturelle d'une guerre de destruction. On y fit un grand nombre de dispositions, dont une partie seulement fut ratifiée par la diète ou le parlement, réuni à Épernai[1]. Le préambule des actes de ce concile exprime dans les termes les plus forts les *suffrances inouies* et les *calamités horribles* auxquelles le peuple étoit exposé. Le cœur des riches s'était endurci au milieu de malheurs aussi universels; ceux qui avaient encore de l'argent ne s'en dessaisissaient qu'en pratiquant l'usure la plus honteuse, et ceux qui avaient tout perdu subissaient les conditions les plus dures, afin de pouvoir au moins subsister quelque temps. Le concile poussa le zèle jusqu'à proscrire tout prêt d'argent; mais le conseil du roi, qui sentit probablement que ce serait aggraver le malheur général, ne jugea point à propos de donner force de loi à cette rigueur.

1. Fleury, *Hist. ecclésiastique*, l. XLVIII, nº 30; *Traité des Prêts du commerce*, t. III.

CHAPITRE V.

Députation envoyée aux Danois. — Expédition de Godefroy. — Nouveaux ravages sur la Loire. — Les Normands pillent la ville de Paris. — Ils reviennent de l'Italie en France. — Charles-le-Chauve fait à Verberie un traité avec la troupe de Biœrn : on paie une nouvelle somme aux Normands. — Une troupe de pirates assiége l'autre. — Ils pénètrent dans la Marne, et sont pris par une ruse des Français. — Leur chef se fait baptiser. — Hasting reçoit des terres en France. — Départ des Normands.

Outre les rives de la Seine, de l'Oise et de la Garonne, les Normands avaient infesté la Flandre et la Frise. Le bruit de leurs cruautés et de leurs profanations répandit dans la Flandre, au reste vaillamment défendue par Baudouin, premier comte héréditaire de ce pays, une si grande frayeur, que les abbés et les évêques mirent leurs reliques et leurs vases précieux en sûreté à Saint-Omer, ville que la hauteur de ses murs, flanqués de tours, protégeait contre une tentative des barbares[1].

Dans le diocèse de Bayeux, les habitans, en rentrant dans leurs foyers ravagés, trouvèrent le corps de leur évêque Sulpice sous les ruines de l'ermitage de Livry, que les Normands, en infes-

1. *Chroniq. mss. de Saint-Bavon*, citée par Lesbroussart; *Mémoire sur Baudoin*, dans le t. 1 des *nouv. Mémoires de l'acad. roy. des scienc. et bell. lettres de Bruxelles*, 1820.

tant cette contrée, avaient renversé, après avoir massacré le prélat, qui y avait cherché un refuge. Ses diocésains lui creusèrent tristement une tombe au bord d'une fontaine du Valsain, et dans la suite on y érigea une chapelle[1]. Près de dix siècles se sont écoulés depuis que l'évêque à été égorgé par les Normands; cependant les gens de la campagne continuent de faire leurs prières sur sa tombe lorsqu'un danger les menace ou lorsqu'une calamité les afflige[2].

De toutes les provinces maritimes, le peuple, opprimé d'ailleurs par les riches, portait des plaintes aux petits-fils de Charlemagne. Dans la diète tenue au mois de février 847, à Mersen, sur la Meuse, ces princes, qui s'étaient partagé l'empire, et qui, après de vives querelles, avaient pensé qu'il fallait enfin s'entendre sur leurs intérêts communs, résolurent, entre autres mesures, de faire cesser les injustices et les déprédations de l'intérieur de leurs états, d'instituer dans les provinces des délégués royaux pour rendre la justice et recevoir les plaintes des pauvres et d'autres opprimés; enfin, d'envoyer une députation au duc des Bretons, et une autre au roi de Danemark, qu'ils regardaient comme un roi des Nor-

1. Orderic Vital, *Hist. ecclésiast.*, l. III. — Bollandi *Acta SS.*, juin, fol. 787.

2. Hermant, *Hist. du diocèse de Bayeux*, Caen 1705.

mands, afin de notifier à chacun d'eux séparément que s'il troublait encore leurs états, ils tourneraient tous les trois leurs armes contre lui. En outre, le roi Louis s'engagea, en son particulier, à se charger de ce double message[1].

Malgré la forme imposante de cette mesure, elle ne pouvait être que de peu d'effet à l'égard des Normands, puisqu'Éric, à qui s'adressait le message, ne régnait que sur une portion du Danemark; cependant elle étoit de nature à inquiéter ce prince, dont le royaume touchait à l'ancien empire de Charlemagne, et pouvait être facilement envahi par les armes des princes carlovingiens. Éric donna, en conséquence, un grand exemple de soumission et de sévérité : il fit décapiter, dit un historien franc, les Normands qui ne s'étaient pas échappés, ou qui n'avaient pas péri de la contagion, et il envoya leurs têtes à ces princes, avec les prisonniers chrétiens que les Normands avoient transportés dans le Danemark. Les historiens scandinaves ne font aucune mention d'un événement dont on ne trouve pas d'exemple chez un peuple accoutumé à ne voir dans la pira-

1. *Sciatis quia missos nostros ad Brittones mittimus, et illos ad communem profectum et pacem hortamur... Sciatis quia similiter missos nostros ad Nordmannos pro pace accipienda mittimus. Conventus apud Marsnam*, dans le t. VII des *Histor. de France*.

terie qu'une occupation honorable, et dans la servitude des chrétiens qu'un acte de représailles pour les maux que les rois de la chrétienté avoient fait endurer aux païens. C'est précisément à cette époque que le roi Éric fit une expédition dans l'Elbe pour déraciner le christianisme; il brûla les églises bâties par saint Anschaire, et mit en fuite les missionnaires[1]. Comment le même roi auroit-il eu la condescendance extraordinaire d'envoyer à des princes chrétiens les têtes de ses sujets, lorsqu'on ne lui avait demandé que d'empêcher les Normands de ravager l'empire de Charlemagne? Cependant il est vrai que dans la suite Éric fut soupçonné par les païens de favoriser le christianisme, et qu'il fut tué par des chefs de pirates du Danemark. Pendant l'année même où fut tenue la diète de Mersen, on trouve les Normands en Bretagne, où le même roi Noménoé, qui les avait appelés, s'estima heureux d'acheter leur départ à deniers comptans; puis ils brûlèrent les abbayes de l'Ile-Dieu, de Grand-Lieu et de Noirmoutier, détruisirent l'église du mont Saint-Michel, où affluèrent dans la suite les pèlerins, descendirent sur la côte d'Aquitaine, ravagèrent la côte de Frise, et occupèrent quelques îles d'Écosse.

1. *Annales de Metz.*

Il paraît qu'une troupe considérable était restée sur la Garonne, pour assiéger Bordeaux sous la conduite d'Asker, probablement le même qui avait ravagé Rouen peu de temps auparavant. Charles-le-Chauve, que l'amour de la gloire ou le sentiment de sa dignité réveillait par intervalles de son assoupissement, résolut de tenter en Aquitaine ce qu'il n'avait osé entreprendre sur la Seine. L'Aquitaine était une des provinces les plus agitées de ses états: Pepin n'y obéissait guère, les Sarrasins y faisaient des incursions, et les Normands y venaient également exercer leurs ravages. Charles-le-Chauve marcha sur la Dordogne pour chasser les pirates; mais ce projet eut l'issue ordinaire des entreprises de ce roi : il tua quelques maraudeurs normands, pendant que le gros de leur troupe s'emparait de Bordeaux par surprise, pillait la ville, emmenait le duc Guillaume, ravageait l'abbaye de la Réole, et portoit le fer et la flamme jusqu'à Melle, en Poitou. Ils passèrent l'hiver en Aquitaine, et ce ne fut que l'année suivante, 849, qu'ils remirent en mer, après avoir dévasté encore la ville de Périgueux. Peut-être gardèrent-ils quelque poste sur la côte, puisqu'un an après, l'Aquitaine, jusqu'à Toulouse, fut de nouveau exposée aux dévastations des Barbares.

Au milieu du neuvième siècle les Normands avaient déjà pris un tel ascendant par leur ma-

rine, que deux rois de la race carlovingienne, ne pouvant les repousser, prirent le parti de leur céder des terres. Lothaire, roi de Germanie, leur abandonna Dorstad, avec un territoire considérable. Dorstad joue quelque rôle dans l'histoire des invasions des Normands. Ce lieu, des environs d'Utrecht, qui actuellement n'est plus qu'un village sous le nom de *Wyk-te-Duerstede*, doit être très ancien [1]; c'était une des places commerçantes des Frisons. Les missionnaires y avaient bâti un grand nombre d'églises, et la dynastie des carlovingiens y avait un hôtel des monnaies où il régnait beaucoup d'activité, si l'on en juge par le nombre et la variété des pièces qui en sont sorties, et qu'on trouve encore dans les cabinets de médailles [2]. Ce furent probablement les richesses de cette ville qui attirèrent si souvent les pirates normands [3]. Cinq à six fois, durant le neuvième siècle, Dorstad fut pillé et ravagé par des troupes vagabondes qui remontèrent le Rhin. Dans un de ces assauts, arrivé en 863, elles massacrèrent un grand nombre de marchands frisons

1. On croit que c'est le *Vicus Batavorum* de Tacite.

2. *Voy.* les ouvrages numismatiques de Eckardt, Joachim, Mieris et autres.

3. Jacques de Roer, *Disquisitio de Dorstado Batavorum a Normannis vexato ac direpto*, dans le t. v des *Memoires de la Société sélandaise des sciences à Flessingue*. Middelbourg, 1776.

qui s'y trouvaient rassemblés, et enlevèrent une foule d'habitans pour les traîner dans une île où était, selon leur usage, le dépôt de leurs captifs. Peut-être les artistes employés au monnoyage éprouvèrent-ils le même sort; le travail barbare de plusieurs monnaies de Dorstad paraît du moins attester le séjour et les ravages des Normands[1].

Louis-le-Débonnaire avoit investi du comté de Rustringue en Frise, et du bourg de Dorstad, le prince danois Hériold, qui s'était converti dans sa cour, comme nous l'avons vu plus haut. Depuis ce temps, les Normands parurent plusieurs fois en Frise, et ravagèrent la Bétuve et tout le pays situé entre le Rhin et le Wahl. Hériold fut soupçonné de les avoir attirés, et d'être secrètement d'intelligence avec eux. Il fut surpris et tué par les comtes francs chargés de la défense de la Frise. Son frère Roric, qui avait obtenu le fief de Kennemer, encourut le même soupçon; il fut mis en prison, mais il s'en échappa; et s'étant mis sous la protection du roi Louis, il équipa une flotte et reprit Dorstad. Il fallut négocier avec lui. Lothaire lui céda une seconde fois le fief de Dorstad, dont il agrandit le domaine sous la condition que Roric défendrait le pays contre les

1. Mader, *Mémoir. critiq. pour servir à la connaissance des médailles du moyen âge.* Prague, 1803. (en allem.)

pirates, et veillerait à la rentrée des tributs. Par ce traité on réussit en effet à mettre en repos un chef de pirates demi-chrétien[1].

Un autre chef, Godefroy, fils de Harald, qui avoit été le compagnon de Roric, mais qui, s'étant probablement dirigé sur un autre point, n'avait pas été compris dans cet arrangement, se porta sur la côte de Flandre, où, suivant l'assertion d'un historien du moyen âge, les pirates avaient une position sûre et commode[2]. Peut-être étoit-ce celle de Lillo, à l'embouchure de l'Escaut. Le nom de ce poste paraît venir de la langue du Nord[3], et on y a trouvé les restes d'un très-vieux fort, dont les fondemens ont été encastrés dans le quai de la citadelle[4]. Godefroy entra dans la Scarpe, détruisit deux abbayes, et pénétra jusqu'à la Seine. Charles-le-Chauve voulut d'abord résister à ce nouvel ennemi qui portait le ravage dans le Nord, lorsque le Midi étoit encore en proie aux pirates, et lorsqu'à l'ouest il avait à se garantir

1. *Annal. de Metz, de Fulde, de Saint-Bertin.*

2. *Plurimum illi qui littora Scaldi insederant, debacchabantur, quoniam gratissima statio navium, sive ad hiemandum, sive ad quodlibet belli periculum declinandum, illic eos fecerat esse continuos.* Folcuin, *de Gestis abbat. Lobiens.*, ch. XVI.

3. *Lille œe* signifie en danois *petite île.*

4. Ermerins, *de la Fondation de quelques places à l'Est et à l'Ouest de l'Escaut*, dans le t. V des *Mémoir. de la Société sélandaise à Flessingue.*

contre les invasions des chefs bretons. Il appela même son frère Lothaire à son secours; mais, sans attendre son arrivée, il suivit son exemple, en faisant à Godefroy des concessions de terres. Les historiens ne disent point où elles étaient situées. Suivant la conjecture de Suhm, elles ont pu être assignées dans la Normandie; voici deux raisons qui le font supposer : Les Normands, qui, dans la suite, sous la conduite de Rollon, pénétrèrent dans la Seine, se trouvèrent aussitôt tellement en force, qu'on ne peut expliquer cette circonstance qu'en admettant qu'il y avait déjà des Normands établis dans ce pays; en second lieu, la politique a pu commander à Charles-le-Chauve de donner aux chefs turbulens de la Bretagne des voisins capables de les occuper, ou de diviser au moins leurs forces. En tout cas, la cession n'a pas dû être importante. Godefroy, au lieu de s'y attacher, retourna en Danemark, y prépara une nouvelle expédition, attaqua la Frise avec deux cent cinquante-deux bateaux, la ravagea, se porta dans l'Escaut et parut ensuite dans la Seine, où, peu de temps avant lui, la troupe qui occupait Bordeaux avait fait une incursion. Il assiégea un lieu que les historiens désignent sous le nom d'*Augustodunæ*, et qui, selon Bonamy, seroit Andelys, et selon Lebeuf, Vieux, auprès de Caen. Les troupes de Charles et de son frère Lothaire firent semblant

de les attaquer. Les Normands continuèrent d'occuper leur poste, de ravager la même contrée, et de traîner les Francs dans l'esclavage. Après avoir passé l'hiver en Normandie, ils se portèrent l'année suivante, 853, sur la Loire, envahirent Nantes, que Charles-le-Chauve avait récemment cédé à Érispoé, et y tuèrent l'évêque et son clergé.

La troupe se dirigea ensuite sur Tours, pour y piller le tombeau de saint Martin. Cette ville fut encore une fois préservée du pillage et des massacres : un débordement subit de la Loire et du Cher, qui, en confondant leurs eaux, paraissait former une mer immense, empêcha les Normands de pénétrer dans la place. Ils exercèrent alors leur fureur sur l'abbaye de Marmoutier, située à peu de distance de la ville; ils la ravagèrent et firent périr cent vingt moines. Vingt-quatre religieux avaient cherché, avec l'abbé du monastère, une retraite dans les cavernes des rochers d'alentour; mais l'abbé, soit qu'il fût imprudemment sorti des souterrains, soit qu'il se trouvât dans une grotte particulière, fut surpris par les ennemis et exposé à d'affreux tourmens, pour qu'il découvrît le lieu où les trésors de l'abbaye et ses compagnons d'infortune étaient cachés. Il eut assez de force d'âme pour garder le secret malgré ses douleurs : il fut relâché.

Dès que les Normands se furent retirés de cette contrée pour retourner à Nantes, et dès que le fleuve fut rentré dans son lit, les bourgeois et le clergé de Tours accoururent à Marmoutier, dont ils connaissaient déjà les désastres; ils tirèrent les moines de leurs souterrains, et les conduisirent, avec leur digne abbé Herberne, dans la ville où ils prirent soin d'eux, et leur cédèrent une maison qui communiquait à l'église[1].

A peine six mois s'étaient écoulés lorsqu'on apprit à Tours qu'une nouvelle troupe de Normands approchait. C'était encore celle de Hasting, mais renforcée par une flotte de cent cinq bateaux, conduite par Sydroc. Cette fois, les vingt-quatre moines qui avaient échappé aux massacres de Marmoutier, et qui avaient subi les angoisses de la mort dans des cavernes, prirent les ossemens de saint Martin, et, accompagnés de leur abbé, de douze chanoines et de douze bourgeois de Chateauneuf qui voulurent leur servir d'escorte, ils se portèrent d'abord sur Orléans, puis sur Saint-Benoit, et delà sur Chably. Pendant ce temps, la troupe de Hasting brûla Angers, ravagea le Mans et reparut devant Tours, dont les trésors avaient excité son avidité. N'é-

1. Odon, *de Gestis Consul. Andegav.* — D'Achery, *Spicileg.* t. III.

prouvant cette fois aucun obstacle; ils entrèrent dans la ville le 8 novembre, et brûlèrent l'abbaye et l'église de Saint-Martin. Les chartres furent consumées dans l'incendie, et, l'année suivante, le roi fut obligé de les renouveler.

Les Normands se portèrent de là sur Orléans, Fleuri, Chably et Auxerre; ainsi, ils eurent l'audace de pénétrer jusqu'en Bourgogne, et de s'éloigner de plus de cent lieues de la côte où ils avaient leur station. Cependant, il paraît qu'ils avaient laissé des postes assez forts à l'embouchure de la Loire. L'île de Bier ou de Her était devenue une place forte couverte de cabanes: ils y gardaient leurs prisonniers. Le détachement de ce dépôt se prit de querelle avec les Normands, qui auparavant avaient occupé Nantes, et qui étaient peut-être du parti de Hasting [1]. Pour déloger ceux de Nantes, les derniers arrivés (c'étaient probablement ceux de l'île) firent une alliance avec Érispoé, qui avait succédé à son père, Noménoé, dans le duché ou dans la royauté de la Bretagne. Ils donnèrent ensemble l'assaut à la ville; mais leur chef, Sydroc, ayant été grièvement blessé, ils cessèrent de combattre. On négocia avec les Normands de Nantes, qui consentirent à donner à Sydroc de l'or et de

1. Suhm., *Hist. de Danem.*, t. II, p. 185 et suiv.

l'argent, à condition qu'il se retirerait avec sa troupe. En effet, Sydroc, après avoir reçu la somme stipulée, quitta l'embouchure de la Loire; mais ce fut pour reparaître dans celle de la Seine; ce n'était pas avec les Francs qu'il avait négocié: il n'avait consenti qu'à laisser ses compatriotes dans la possession de Nantes.

Ceux-ci, à peine débarrassés de leurs rivaux, remontèrent la Loire et la Vilaine, et voulurent débarquer pour piller l'abbaye de Redon, alors une des plus riches et des plus vénérées de la Bretagne; les moines avaient pris la fuite. Une tempête ayant assailli les pirates sur la rivière, ils furent tellement effrayés, qu'ils envoyèrent des présens à l'abbaye pour apaiser le Dieu et les saints des chrétiens. On voit dans l'histoire plus d'un exemple de cette superstition des peuples barbares dans un grand danger, à l'égard d'un culte qu'ils avaient persécuté. Cependant, il faut que leur peur ait cessé avec l'orage; car les chroniques nous apprennent que seize pirates pénétrèrent dans l'abbaye et y burent le vin dans les calices; elles ajoutent qu'ils moururent sur-le-champ. Suhm pense que le vin a pu être empoisonné. Quoique ces temps ne fussent pas le règne de la vertu, on ne voit pourtant pas que les Francs aient usé de trahison envers les Barbares dont la férocité les rendait malheureux. Aux environs de

l'abbaye, les Normands ravagèrent tout, brûlèrent les habitations, et traînèrent sur leurs bateaux les hommes et les femmes; le comte Pasquiten et l'évêque de Vannes furent au nombre des prisonniers. L'abbaye de Redon sacrifia un calice d'or pour la rançon du comte; les Normands emmenèrent l'évêque en quittant la Loire, et l'on ignore s'il recouvra jamais la liberté[1].

Il faut revenir à la troupe de Sydroc que nous venons de voir sortir de la Loire pour entrer dans la Seine. Cette fois, Charles eut une armée sur pied, et, aidé d'un grand de sa cour, nommé Torquatus, il attaqua les pirates avec tant de vigueur que leur défaite fut totale : Sydroc retourna en Danemark.

Quelques victoires de ce genre auraient pu délivrer la France; mais il aurait fallu que le roi fût d'accord avec ses frères et avec le peuple, et que ses sujets n'eussent pas à se plaindre de son insouciance à l'égard de leurs malheurs. L'Aquitaine, exposée depuis plusieurs années aux ravages des barbares, et troublée par le parti de son ancien roi Pépin, que Charles avait déjà deux fois relégué dans un monastère, fut dans un tel état de fermentation, que, pour se soustraire à l'autorité de Charles, elle songea au roi Louis-le-

1. *Annal. de Saint-Bertin.*

Germanique et à son fils. Ces mauvaises dispositions des Aquitains, que le roi ne savait pas changer, facilitèrent long-temps aux Normands leur entrée dans la France, comme nous le verrons dans la suite.

Cependant, Charles-le-Chauve était fatigué des doléances qui retentissaient dans toutes les villes, dans toutes les campagnes dévastées. Il eut une entrevue avec son frère Lothaire à Valenciennes; il paraît qu'il n'y fut pris aucune mesure de sûreté générale. En chemin, à Ville-en-Selve, le roi fit une ordonnance à l'égard des étrangers que les invasions des Normands et des Bretons auraient fait fuir sur le territoire des états de Charles-le-Chauve. Au concile qui avait été tenu quelques mois auparavant à l'abbaye de Saint-Médard, auprès de Soissons, an 853, il avait été arrêté que des délégués royaux feraient le relevé de ce que les églises avaient été obligées de donner aux Normands, soit sur la recommandation du roi, soit sans cette injonction, des revenus qui leur restaient, et des lieux sacrés que les Normands avaient entièrement ruinés[1]. Il est

1. *Quid Nortmannis per nostram commendationem sive sine nostrâ commendatione datum sit, quidve relictum, vel quid a quoquam ibi in eleemosyna datum; inquirant quoque... ubi loca a Nortmannis sive a quibuslibet aliis destructa sunt et penitus annullata. Capitula constituta in synodo, etc.*, dans le t. VII des *Histor. de France.*

probable que, dans les incursions des pirates, les églises payaient souvent pour toute la commune ou pour toute la ville; on y trouvait des trésors, des ornemens précieux; peut-être aussi les autorités, dans les cas pressans, lorsque le temps ne permettait pas de répartir et de percevoir les contributions imposées par les barbares, ne balançaient-elles pas d'attaquer les richesses des églises et des couvens.

La Seine était libre; mais la Loire continuait d'être infestée; et on ne voit pas que le roi ait jamais songé à détruire le poste important que les Normands occupaient, depuis tant d'années, à l'embouchure de ce fleuve, et qui leur permettait de dévaster, chaque année, le cœur de la France. En 854, ils brûlèrent le château de Blois, et se portèrent sur Orléans, où cependant les évêques de cette ville et de Chartres se mirent en état de défense. Il est fâcheux que le clergé n'ait pas donné plus souvent le signal du patriotisme au peuple, qui sans doute aurait marché sous ses bannières. A l'exemple donné par les deux évêques d'Orléans et de Chartres il faut joindre celui de l'archevêque de Reims, Hincmar, qui, peu de temps après, se mit en état de défense avec ses gens.

Nous ne savons pas exactement tout ce qui s'était passé en Aquitaine : les Normands avaient

évacué, à ce qu'il paraît, la ville de Bordeaux; ils y reparurent la même année 854, et brûlèrent cette cité; il fallait que cette fois la terreur des habitans fût plus grande qu'auparavant, puisque beaucoup d'habitans prirent la fuite.

Charles eut encore une entrevue avec son frère Lothaire, au sujet des Barbares du nord: il fut arrêté entre eux, à Attigny, que les côtes seraient gardées. Charles-le-Chauve fit don à l'abbaye de Grandlieu du prieuré de Basseuil, pour servir de refuge contre les incursions des païens; il avait fait un don semblable à l'abbaye de Saint-Martin-de-Tours; l'abbaye de Noirmoutier en reçut un pareil. Il fallait bien pourvoir au sort de centaines et peut-être de milliers de religieux qui erraient dans la France, et dont l'état de dénûment accusait la faiblesse du gouvernement et de la nation : c'étaient d'ailleurs les abbayes et les églises qui souffraient le plus des fureurs des Normands. Mais le peuple aussi souffrait cruellement, et l'on ne connaît aucune disposition royale tendant au soulagement des villes et des campagnes spoliées. Il est à remarquer que les historiens s'arrêtent peu à la misère que les incursions répandaient dans la classe du peuple.

Deux ans après sa défaite, Sydroc reparut avec une flotte dans la Seine, et remonta ce fleuve jusqu'à Pistes; un autre chef, Biœrn, probable-

ment le même que nous avons déjà vu en France avec le surnom de *côte-de-fer*, vint joindre sa flotte à celle de Sydroc. Ces chefs avaient contribué au détrônement et à la mort du roi Éric, en Danemark; enorgueillis de ce succès contre un roi indigène, ils attaquèrent avec une nouvelle vigueur la France; ils ravagèrent la province du Perche. Charles-le-Chauve, étant de nouveau secondé par un de ses grands, le comte Gerhard, marcha au-devant d'eux et les dispersa. Les Normands de la Loire éprouvèrent vers le même temps un échec auprès de Poitiers, où les Aquitains leur livrèrent combat. Mais le roi n'eut pas lieu de s'en réjouir beaucoup. Pépin, s'étant échappé du cloître, fit cause commune avec les pirates du Nord, dont une troupe était probablement encore stationnée dans la Garonne. Secondés par ce prince carlovingien, les Barbares, après avoir repoussé Étienne, comte d'Auvergne, pénétrèrent dans sa patrie jusqu'à Toulouse, qu'ils essayèrent en vain de prendre. La ville fit une résistance si opiniâtre que les assiégeans se rebutèrent [1]. Pépin pilla, de concert avec eux, le pays, et les laissa regagner leurs bateaux qu'ils avaient

1. Aimon, *Translat. sancti Vinc.*, dans les *Acta SS. Benedict.*, sect. IV, part. I. Suivant la conjecture des auteurs de l'*Hist. génér. du Languedoc*, le siége de Toulouse eut lieu vers 850. (*Voy.* le t. I, note 98, p. 751.)

chargés de butin. Ce fut probablement cette conduite indigne qui engagea les Aquitains à prendre pour roi, Charles, fils du roi de France, et à le faire sacrer à Limoges. Si Pépin avait possédé des droits à la couronne, son association avec une horde de pillards ennemis les lui eût fait perdre.

Un fragment historique qui a pour auteur Aigo ou Agion, abbé du monastère de Vavres[1], nous donne une triste idée de la situation du midi de la France, vers cette époque. La plus grande désolation régnait dans toute la contrée; les villes étaient ruinées, les églises et monastères pillés et dévastés; des arbres touffus croissaient au-dessus des murs qui restaient encore debout. Les païens avaient dispersé les habitans, et s'ils avaient épargné leur vie, ce n'avait été que dans l'espoir d'une forte rançon. De ceux qui avaient habité les campagnes, les uns s'étaient expatriés pour s'établir dans l'Est; d'autres avaient mieux aimé attendre tous les dangers que de quitter le sol paternel; d'autres encore, rompant les nœuds les plus sacrés, s'étaient précipités au-devant de ces ennemis étrangers; et pour gagner leur confiance, ils les surpassaient en cruauté, en trempant leurs mains dans le sang de leurs amis et de leurs pa-

1. *Preuves*, p. 108 du t. 1 de l'*Hist. génér. du Languedoc*, Paris, 1730, in-fol.

rens. Du côté de la mer, la terre restait inculte, les hommes s'étant tous jetés dans des lieux bien fortifiés : le reste du pays offrait à peine aux regards un être humain [1]. Il en était de même dans le Nord et le centre de la France. Les terres ne rapportaient plus rien aux seigneurs; les vignes et les vergers étaient dévastés, les ouvriers étaient dispersés; on ne rencontrait plus sur les grandes routes, ni marchands, ni pèlerins. Un morne silence régnait dans les campagnes, où les ronces commençaient à couvrir les terres labourables [2].

Cependant, l'empire de Charlemagne s'affaiblissait de plus en plus; Lothaire étant mort, ses fils partagèrent et morcelèrent son royaume. Une expédition sortit aussitôt du Nord pour dévaster

1. *Sed maxima vero juxta mare tellus inculta manebat, accessusque hominum illo rarus erat, nisi in tutissimis ac munitissimis castellis, quia incolæ et clade ingruente aut aliis regionibus transvexi sunt; aut qui remanserant, pene omnes interfecti, aut videlicet barbaris immixti, etc.*, ibid.

2. Poi i aveit terre ne fieu
Dunt rente venist à Seignor;
Remist esteint li labors,
E tuz gerpiz li gaaigners;
Furmenz u altres bels essars
Creissent bussons de tutes parz;
Nul n'osant aler par chemin,
Ne marchant ne pelerin.

Benoît de Saint-Maur, *Chroniq. de Normand.*, l. I.

la Frise, qui venait d'être pillée par une troupe sous les ordres de Godefroy, fils de ce Harald qu'on avait baptisé à la cour impériale. La Frise était encore plus malheureuse que le royaume des Francs : les Normands y débarquaient sans cesse pour faire du butin. Ne pouvant plus la protéger, l'empereur Lothaire, peu de temps avant sa mort, avait cédé cette province à son fils puîné, appelé aussi Lothaire. Lorsque dans le partage des états de l'empereur entre ses trois fils, Lothaire eut obtenu la Lorraine, il céda, à son tour, une petite partie de la Frise, en fief, aux deux princes normands, Roric et Godefroy [1].

Cependant les incursions de pirates continuèrent. La flotte qui était sortie du Nord contre la Frise se composait, suivant les historiens, de Danois, de Norvégiens et même d'Obotrites. Les Suédois avaient cessé de prendre part aux expéditions dans l'Océan ; ce peuple avait tourné ses vues sur la Russie ou le pays des Slaves, où il débarquait et s'établissait sous le nom de Varègues, et où il eut la gloire de mettre sur le trône des chefs de sa nation.

La nouvelle expédition dirigée contre la Frise détruisit Dorstad, et attaqua Utrecht ; dans la province de Hollande, les habitans osèrent faire

1. *Annal. de Saint-Bertin*, à l'an 855.

résistance aux pirates; mais ils furent défaits, et une partie d'entre eux fut traînée en esclavage. Les vainqueurs allèrent porter ensuite la terreur dans d'autres pays. Peut-être était-ce la même troupe qui, à la fin de l'annee, se porta sur Paris, et que l'on disait composée de gens de diverses nations. Le 28 décembre ils entrèrent dans la ville qui, à ce qu'il paraît, restait abandonnée à leur fureur. L'île de la Cité avait probablement été fermée, comme lors de leur invasion précédente [1]. Les reliques de sainte Geneviève et de saint Germain avaient été de nouveau transportées dans la province. Les pirates mirent, selon leur coutume, le feu aux églises; celles de Saint-Germain, Saint-Denis, Saint-Étienne, ne furent épargnées qu'en vertu d'une composition que l'on fit avec les barbares [2]. Ils retinrent, sans doute comme otages des stipulations contractées, l'abbé de Saint-Denis et son frère. Pour réunir les sommes qu'ils avaient à recevoir, Charles-le-Chauve fut obligé d'établir un impôt général, dont ni les évêques et abbés, ni les nobles, ni les églises, ne furent exemptés. Les Normands s'en allèrent enfin avec un trésor de 685 livres d'or et 3250 livres d'argent [3]. Ils avaient étendu leurs ravages

1. Dom Touss. Duplessis, *Annal. de Paris*, ann. 857.
2. *Annales de Saint-Bertin.* — *Chroniq. de Normand.*
3. *Ibid.*

au nord de la Seine; Saint-Quentin et Soissons furent dévastés dans cette excursion. Jamais la France n'avait été autant infestée ; car, tandis que les bords de la Seine payaient leur contribution, pour n'être plus tourmentés, les villes, situées le long de la Loire, depuis Tours jusqu'à Blois, furent ravagées par la seconde troupe, et Pépin, conduisant la troisième, livrait l'Aquitaine jusqu'à Poitiers à leur féroce avidité.

Les Normands de la Seine, commandés probablement par Hasting, s'étaient engagés à se retirer, d'après ce que l'on entrevoit dans les annales du temps. Leur chef leur proposa une expédition contre Rome, dont il avait entendu vanter les richesses, sans savoir précisément dans quelle partie de l'Italie cette ville célèbre était située. Il mit à la voile avec cent bateaux, pilla, en passant, la côte d'Espagne, attaqua même celle de la Mauritanie, en Afrique [1], où aucun Normand ne s'était encore montré, pénétra dans la Méditerranée, et ravagea les îles Baléares. On a déterré, en Russie, il y a quelques années, une quantité de monnaies arabes des califes ommiades d'Espagne, des gouverneurs abassides de Libye et des Édrisides de la Mauritanie. Ces monnaies, toutes antérieures à l'an 815, et conser-

1. *Chronique de Sébastien de Salamanque.*

vées maintenant au musée de l'académie des sciences à Pétersbourg, proviennent, à ce que l'on suppose [1], des pillages exercés chez les Maures par les Normands ; elles ont pu être portées ensuite dans la Russie, où les pirates du Nord firent, vers le même temps, plusieurs incursions.

Après avoir rançonné les Maures et les Espagnols, la flotte de Hasting se dirigea sur la côte d'Italie. Elle entra dans un port qu'il prit pour Rome : erreur d'autant plus facile à comprendre, que des murs élevés et flanqués de tours, quelques édifices publics, et peut-être aussi une situation avantageuse, donnaient à ce port un aspect imposant qui trompa les pirates. Ils n'étaient entrés en effet que dans le port de Luna, ville antique que les Étrusques avaient rendue très florissante; mais qui, depuis la décadence de l'empire romain, était déchue de son ancien lustre : c'est actuellement une petite ville de l'état de Gènes, sur le golfe de Spezzia. Les habitans célébraient dans la cathédrale la fête de Noël, lorsque la nouvelle se répandit que le port se remplissait de bateaux avec des hommes d'une nation inconnue. Sur-le-champ l'église fut dé-

1. Note de M. Fræhn, dans son ouvrage *Relation d'Ibn Foslan*, etc. p. 249.

serte; on courut fermer les portes de la ville, et s'apprêter à la défense. Hasting envoya dire à l'évêque et au comte de Luna qu'ils étaient des hommes du Nord et vainqueurs des Francs, qu'ils étaient craints partout, mais qu'ils ne voulaient faire aucun mal aux habitans de cette côte, et qu'ils demandaient seulement à réparer les avaries de leur flotte. Pour inspirer plus de confiance, Hasting fit entendre qu'il était las de la vie errante et aventureuse qu'il menait depuis longtemps, et qu'il désirait entrer dans le sein de l'église chrétienne. Cette insinuation fit son effet; l'évêque et le comte, loin de troubler le camp des Normands, leur fournirent des secours; Hasting se fit baptiser; cependant, les Normands ne furent pas reçus dans la ville. Hasting eut donc recours à une autre ruse : il feignit une maladie grave; tout son camp retentit de cris de douleur; il annonça son intention de léguer son riche butin à l'église, pourvu qu'on lui accordât une sépulture dans un cloître. Comment ne pas accéder à ce vœu pieux de la part d'un étranger si bien disposé envers le clergé? Bientôt les hurlemens des Normands annoncèrent la mort de leur chef. Ils lui firent des funérailles et suivirent tous son corps à l'église; mais, au moment où l'on allait le déposer dans la tombe, le prétendu mort se redressa dans le cercueil, saisit son épée et frappa

l'évêque qui officiait. Ce fut pour tous les siens le signal de la trahison : ils tirèrent de dessous leurs vêtemens leurs armes cachées, massacrèrent les prêtres et les laïcques qui se trouvaient dans l'église, se répandirent dans la ville, immolèrent les habitans, pillèrent les maisons et occupèrent tous les postes. Devenu maître de Luna, Hasting reconnut son erreur, et apprit qu'il était encore loin de Rome. Il n'en fallut pas davantage pour le dégoûter de son expédition. Il fit transporter dans ses bateaux les richesses des habitans, ainsi que les plus belles femmes, et les jeunes hommes capables de combattre ou de ramer, et il entra en mer pour retourner dans les contrées du Nord.

Cette aventure, que les anciens historiens de Normandie ont racontée dans le plus grand détail, paraît si extraordinaire, qu'elle a été mise en doute par les historiens modernes. Cependant, la vie des Normands n'était-elle pas une suite continuelle d'aventures? elle offre d'ailleurs plusieurs exemples de la même ruse que celle de Hasting. On dirait qu'ils répétaient ce stratagême lorsque le souvenir s'en était un peu effacé chez les peuples. Plusieurs siècles après l'expédition contre Luna, les Normands de France ayant débarqué dans le Midi de l'Italie, le duc Robert s'empara ainsi d'un château fort de la Calabre qui lui résis-

tait [1]. Les chroniques italiennes ne parlent point de la prise de Luna par les Normands. Leurs traditions, sur la destruction de cette ville, rappellent plutôt le roman de *Roméo et Juliette* que l'histoire d'Hasting. Le prince de Luna, disent-elles [2], était épris des charmes d'une jeune impératrice qui voyageait avec son époux. Elle conçut également pour le prince un amour très vif. Les deux amans eurent recours à une ruse pour s'unir : l'impératrice feignit une maladie très grave ; on la crut morte, et on fit ses funérailles ; mais, en secret, elle rejoignit son amant. L'empereur, ayant appris leur perfidie, détruisit la résidence du ravisseur. On voit que le seul rapport qui existe entre ces deux traditions, c'est que Luna fut ruinée à la suite d'une mort simulée, et que le bruit d'un événement romanesque, cause de la

1. *Qui cum discedens huc prædabundus et illuc,*
Non aliquod castrum posset captare vel urbem,
Utile figmentum versatus adinvenit, atque
Mandat defunctum quod quemlibet esse suorum
Gens sua testetur. . . . .
Impositus feretro, pannusque obducere cara
Illitus hunc facie jussus latitante fuisset,
Ut Normannorum velare cadavera mos est,
Conduntur feretro sub tergo corporis enses, etc.

Guill. Appulus, *De Normannis*, l. III, dans le t. V des *Scriptor. rerum Italic.*, de Muratori.

2. *Descript. de l'Italie*, par Léandre Alberti.

chute de la ville, s'est propagé en Italie et en France.

Un des chefs Normands, qui auparavant avaient dévasté les bords de la Seine, n'avait pas accompagné l'expédition d'Hasting en Italie; il s'était établi dans une île que les annalistes appellent *Oscelle* ou *Oissel* [1], sans en déterminer la position. L'abbé Lebeuf a pensé que cette île pouvait être celle qui se prolonge dans la Seine devant Marly, et qui s'appelait, dans le moyen âge, l'*île de la Vieille Loge* ou *Tour;* les carrières Saint-Denis, situées dans le voisinage, s'appelaient autrefois *Peroscel* ou roche d'Oscelle [2]. Mais d'autres savans pensent que l'île de la Seine, où les Normands s'établirent, était auprès de Pitres, où il y a en effet un autre village d'Oissel; on trouve, tant auprès de ce village qu'auprès du Pont-de-l'Arche, tant d'îles, qu'il serait difficile de dire précisément quelle a pu être l'île occupée par les pirates [3]. A la fin du dernier siècle, on ouvrit, auprès d'Oissel, des tombes très anciennes; le bruit se répandit

1 Il y a un Oessel en Danemark, et une île d'Oesel dans le golfe de Finlande. Peut-être le nom de l'île de la Seine vient-il des Scandinaves.

2. Lebeuf, *Mémoire sur la situation de l'île d'Oscelle*, dans le t. XX des *Mémoires de l'acad. roy. des inscript. et bell. lettres.* — Aug. Le Prévost, *Mémoire sur la position de l'île nommée Oscellus*, dans le t. I des *Mémoir. des antiquair. de Normand.*

3. Bonamy, *Mém. sur l'île d'Oscelle;* t. XX des *Mém. de l'ac. des incriptions.*

aussitôt qu'on y avait trouvé des ossemens d'une grandeur prodigieuse [1], provenant des corps des Normands. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'on y a trouvé des médailles romaines, et qu'il n'y avait rien de particulier aux Normands [2]. Il paraît néanmoins qu'une île des environs de Pont-de-l'Arche a été occupée ou habitée par les Normands, puisque, dans les chartes du moyen âge, elle porte les noms scandinaves de *Cortholm* et *Torholm* [3].

La prise de l'île d'Oissel devint une nouvelle calamité pour la France. Dès que les Normands se furent assurés de ce poste, ils recommencèrent leurs excursions sur les deux rives de la Seine, et infestèrent plusieurs provinces. Ils exercèrent même leurs hostilités avec plus de régularité qu'ils ne l'avaient fait jusqu'alors. Ils se procurèrent des chevaux, et parcoururent les grandes routes pour surprendre et rançonner les voyageurs de la classe riche; c'est ainsi qu'ils surprirent l'abbé de Saint-Denis et le forcèrent de se racheter par une somme considérable. Pour qu'on fût moins en état de se garantir de leurs piéges, ils cachaient avec soin le moment de leur départ, et paraissaient à l'improviste. Cependant, la nécessité enseigna aussi

1. Noël, *Essai sur le départ. de la Seine-Inf.*, t. II, p. 183.
2. Note communiquée par M. Le Prévost de Rouen.
3. Aimoin, *Miracles de Saint-Benoît.*

des précautions à ceux qui avaient le plus à craindre de leurs hostilités. L'abbaye de Saint-Germain-des-Près, ayant une position isolée hors de Paris, eut soin d'avoir toujours des védettes à cheval qui pussent avertir les moines de l'approche des bandits. Telle fut pourtant la rapidité de la course des Normands qu'un jour de Pâques, au moment où les bénédictins chantaient les matines, les védettes eurent à peine le temps de signaler l'approche d'une troupe qui voulait surprendre le monastère. Les moines se réfugièrent de l'église dans les puits et dans les lieux les plus cachés de leur abbaye; les Normands mirent le feu au cellier et s'en allèrent. La ville de Chartres tomba dans leur pouvoir; elle fut inondée de sang; l'évêque, voulant se sauver à la nage, se noya dans l'Eure; l'évêque de Beauvais fut mis à mort dans son diocèse.

Il n'y avait plus de sûreté aux environs de Paris. Charles-le-Chauve, son neveu Lothaire, et ses grands vassaux, résolurent, au mois de juillet 858, de marcher contre l'île d'Oissel, pour détruire ce repaire dangereux. L'île fut bloquée en effet, et, comme il était à présumer que les pirates n'avaient pas beaucoup de provisions dans cette île d'où ils ne pouvaient d'ailleurs ni s'échapper, ni communiquer avec la terre ferme, leur défaite prochaine paraissait infaillible. Mais, au

moment où les Francs allaient se venger de leurs ennemis acharnés, une insurrection des grands vassaux changea la situation des affaires. On ne sait par quelles intrigues secrètes ils s'engagèrent à faire cause commune avec les Bretons soulevés contre Charles-le-Chauve. Non contens de cette démarche, ils envoyèrent une députation à Louis-le-Germanique, frère du roi, pour se plaindre de la tyrannie de Louis, fils de Charles-le-Chauve; ils ne rougirent pas de faire dire au roi d'Allemagne que, s'il ne leur envoyait pas de secours, ils seraient obligés de se soumettre aux Normands. Louis-le-Germanique se porta avec des troupes sur la France. Charles-le-Chauve n'en continua pas moins le blocus de l'ile d'Oissel, quoiqu'il y eût du danger pour sa personne; et, malgré la défection des grands, il eût pu contraindre les ennemis à capituler, si la marche rapide de son frère ne l'avait forcé de songer à sa propre sûreté. Il leva le blocus d'Oissel, et, à Chiersy, il convoqua, pour la première fois depuis plusieurs années, un parlement; il y engagea les grands, par les promesses les plus humbles, à s'armer pour sa cause. Cependant, Louis s'avançait; à son entrée dans le royaume, presque tous les grands abandonnèrent leur souverain et volèrent au-devant du roi de Germanie qui, sur le conseil de l'archevêque de Sens, convoqua un

parlement à Attigny. Les seigneurs y assistèrent en grand nombre, déclarèrent Charles-le-Chauve déchu du trône à cause de son incapacité, et proclamèrent roi son frère Louis-le-Germanique.

Cependant, ils ne tardèrent pas à s'apercevoir que le règne d'un roi étranger ne leur procurait pas les avantages qu'ils en avaient attendus. Hincmar, archevêque de Reims, adressa au nouveau roi de fortes représentations au sujet des princes qui osent toucher aux biens des églises, et il se plaignit des vexations de son armée [1]. Louis renvoya ses troupes en Allemagne. Se trouvant alors à la merci des Francs, que j'appellerai désormais Français, il ne put plus résister au parti de Charles-le-Chauve, qui, sur ces entrefaites, s'était fortifié en Bourgogne; il jugea prudent de renoncer à la couronne de France, et de repasser en Allemagne.

Une entrevue des rois à Coblentz termina, quelque temps après, leurs différens; ils y promirent de restituer les biens des églises, et de diriger dorénavant leur conduite d'après les avis des grands, *leurs véritables et fidèles aides et coopérateurs* [2].

Dès que le blocus d'Oissel avait été levé, les

1. Voyez cette lettre dans les *OEuvres d'Hincmar*, t. II, p. 126, et dans le *Collect.* de Baluze, t. II, p. 101.

2. *Fideles ac veri adjutores et cooperatores*; *ib.*, t. II, p. 141.



Normands s'étaient emparés de tous les bateaux que le roi avait rassemblés autour de l'île et abandonnés dans sa retraite [1]; et ils s'occupèrent dès lors à fortifier un poste où ils venaient d'échapper à un grand danger. S'étant vu trahi par les grands, au lieu d'être secondé par eux, Charles-le-Chauve jugea prudent de négocier avec les ennemis, quoique l'expérience eût fait voir l'inutilité et même le danger de ces arrangemens. Par un traité fait [2], au château de Verberie, mais dont nous ne connaissons par les conditions, Biœrn promit de quitter la France. Il n'y a pas de doute qu'il n'ait fallu encore payer son départ; cependant, comme on n'apprend pas que le roi ait levé de nouveaux impôts, il aura pris, sur son domaine ou sur les églises, la somme stipulée. Biœrn ayant d'ailleurs reçu des nouvelles favorables du Danemark, était pressé de retourner dans sa patrie. Sa flotte mit à la voile; elle aborda peu de jours après en Frise : on dit que Biœrn y mourut sans revoir son pays natal [3].

Tout à coup, la nouvelle se répandit en France que le féroce Hasting revenait de l'Italie, et s'apprêtait à ravager de nouveau la France. Ce fut une désolation générale; on ne voyait plus le

1. Hildegaire, *Vie de Saint-Faron.*

2. An 859.

3. Benoît de Saint-Maur, *Chroniq. de Normand.*, l. 1.

terme des maux qui pesaient sur le royaume. En revenant de son expédition de Luna, avec tout le butin, avec les prisonniers et les plus belles femmes de la ville, la flotte des Normands avait été assaillie par une tempête affreuse : leurs mâts, gouvernails et voiles, tout fut brisé. Dans leur détresse, ils jetèrent des hommes et des effets par-dessus les bords pour alléger leurs bateaux[1] : ils cherchèrent probablement un refuge sur la côte de Provence ; une partie de la flotte du moins entra dans le Rhône, seul fleuve de France qui n'avait pas eu jusqu'alors l'humiliation de porter les dévastateurs du royaume. Ils en remontèrent le cours, firent des excursions sur les deux rives, et ravagèrent les villes et les couvens. Nîmes et Arles éprouvèrent surtout leur fureur. Depuis les Pyrénées jusqu'aux Apennins, les côtes de la Méditerranée tremblaient devant les pirates septentrionaux. On dit même que les côtes de l'empire grec les virent pour la première fois. L'Espagne, qui auparavant n'avait été rava-

1. Une tels dolurs ne tels travailz
Ne suffri gent cum ils suffrirent,
Plusurs de lur nefs y périrent,
Nuls hom ne siet l'aveir esmer
Qu'il jetèrent al funz de mer
Pur lur nes auques surlegier.

Ben. de S.-Maur, l. 1.

gée que passagèrement, servit de quartier d'hiver; mais du moins n'avait-elle affaire qu'à une seule troupe; la France était assaillie sur tous les points.

Quoique Biœrn fût parti, il restait encore une troupe sur la Seine; sans doute, elle n'avait eu aucune liaison avec celle-ci; car autrement elle eût été comprise dans le traité de Verberie. Elle ne remplaça que trop la troupe de Biœrn; le 28 avril [1], elle surprit la ville de Noyon, ravagea le monastère de Saint-Éloi, enleva l'évêque, ainsi que beaucoup de nobles, de clercs et de peuple, et tua ses prisonniers en route. Les moines de Saint-Denis transportèrent les reliques de leur abbaye dans leur ferme de Nogent-en-Hurepoix. Abandonné par son souverain et par les nobles, le peuple se rassembla, dans son désespoir, auprès de la Seine, pour s'opposer aux progrès des ravages. Les Normands n'eurent pas de peine à dissiper cet attroupement, qu'aucun chef habile ne conduisait. D'ailleurs, une nouvelle expédition arriva du Nord, pilla le pays situé sur l'Escaut, l'abbaye de Saint-Valery-sur-Somme, et la ville d'Amiens, pendant qu'une troisième troupe dévastait la Bétuve, où les donations de Louis-le-Germanique ne paraissent avoir

1. An 860.

donné lieu à aucun établissement solide. Après avoir ravagé Amiens, les Normands s'établirent dans une île de la Somme, comme ils avaient fait aux embouchures des autres fleuves de la France[1]. Ainsi, dès lors, tous les fleuves du royaume se trouvèrent pris, et la navigation, s'il en existait, dut à peu près entièrement cesser.

Cependant, le faible gouvernement de Charles-le-Chauve ne se découragea point de payer les pirates pour les engager à cesser leurs déprédations. Il consentit à donner à la troupe de la Somme 3,000 livres en or éprouvé, ce qui est probablement une exagération des historiens. Moyennant cette somme, la troupe s'engageait non pas à s'en aller, mais, ce qui aurait bien valu 3,000 livres, à chasser les Normands de la Seine. L'historien Suhm pense que ces Normands n'étaient pas danois, ou du moins qu'ils étaient d'une autre île ou d'un autre royaume que ceux contre lesquels ils s'offraient à servir. Le traité fut conclu, et, pour gage de sa bonne foi, la troupe donna des otages. Il s'agissait, de la part des Français, de remplir aussi leurs stipulations. Mais, comment lever une somme énorme dans un pays épuisé par tant de ravages, et privé d'industrie et de commerce? On imposa tous les couvens,

1. *Annal. de saint Bertin.*

tous les propriétaires, tous les marchands. On poursuivit la rentrée des contributions avec la dernière rigueur, en enlevant les effets et meubles de ceux qui ne payaient point. Néanmoins, on employa une année à rassembler toute la somme. Je présume que cette contribution est la même qui, selon un historien de France, fut levée plus tard (en 866) après une excursion poussée par les Normands jusqu'à Chappes, auprès de Troyes, où se tenaient des foires[1]. Selon cet historien, la contribution était de 4,000 livres; chaque manse libre fut taxée à six deniers, chaque manse non libre à trois, chaque colon à un denier; de deux aubergistes, un seul fut forcé de contribuer; les marchands furent taxés au dixième de leur avoir; et comme la somme ne se trouva pas suffisante, il fallut lever encore un denier sur chaque manse, et un impôt en argent ou en vin sur tous les nobles, qui probablement avaient été exemptés d'abord.

Lothaire n'était pas moins embarrassé que Charles-le-Chauve des incursions continuelles des Normands. Ayant pillé de nouveau la ville de Dorstad, ils avaient remonté le Rhin. Ne pouvant les repousser, Lothaire suivit l'exemple du roi de France; il fit lever un tribut de quatre deniers

1. *Sedem negotiatorum Cappas*. Lettres de Loup, abbé de Ferrières; *voy.* ses *OEuvres*, édit. de Baluze, Paris, 1664.

sur chaque manse, et y joignit une quantité de vin, de farine et de bestiaux, pour les envoyer aux Normands, commandés par le fils de Hériold[1].

Les Normands de la Seine, qui, en attendant que la contribution fût levée, trouvaient que c'était perdre le temps que de rester en repos, firent une expédition en Angleterre; ils y échouèrent; mais il paraît qu'une autre troupe se joignit à eux dans la traversée; car ils revinrent avec deux cents bateaux, sous la conduite d'un chef nommé Véland. On ne distingue pas bien dans les annales si cette troupe, revenue d'Angleterre, fut la même qui, vers ce temps, renouvela les ravages exercés sur la Somme. L'abbaye de Saint-Bertin, à Saint-Omer, ressentit la fureur des pirates. Ils y tuèrent quatre moines, et entassèrent un butin considérable devant le maître-autel de l'église, pour l'emporter en masse; mais, s'étant aperçus que quelques uns des leurs avaient détourné une partie de ce monceau commun, ils firent assembler toute la troupe au son de la trompe, et pendirent les coupables devant l'abbaye[2]. A ce trait de la justice des brigands, les

1. *Lotharius de omni regno suo 4 denar. ex omni manso colligens, summam denar. cum multa pensione farinæ atque pecorum, nec non vini ac sinerœ, Rudolpho, Harioldi filio ac suis, locarii nomine tribuit.* Annal. de saint Bertin, à l'ann. 864.

2. *Annales de saint Bertin.*

Français devaient se rappeler que leurs ancêtres, du temps de Clovis, avaient agi avec la même conscience en pillant la Gaule.

Cependant le roi était parvenu enfin à recueillir l'argent stipulé; il y ajouta beaucoup de provisions, pour engager les Normands à tenir leur promesse; ils avaient déjà pénétré dans la Seine, probablement pour intimider les Français; mais, quand on les paya, ils voulurent se montrer dignes des sommes qu'ils venaient de recevoir, et allèrent bloquer leurs compatriotes, ou les Normands qui occupaient l'île d'Oisel.

Pendant le siége, arriva encore une troupe: c'était celle qui avait passé presque une année en Espagne. Elle se joignit, avec ses soixante bateaux, aux assiégeans. Bientôt les assiégés, pressés par la famine, demandèrent à capituler; ils offrirent de partager avec les assiégeans le butin qu'ils possédaient, en leur cédant cinq mille livres d'or et cinq mille d'argent; somme qui paraîtrait encore incroyable, si l'on ne faisait attention que les pirates emportaient de préférence le trésor des églises. Moyennant cet arrangement, les deux partis se proposèrent de mettre à la voile avec les riches dépouilles de la France.

Mais l'hiver avait commencé; prenant ce prétexte, la troupe de Véland campa le long de la Seine; et, faisant semblant de chercher de bons

cantonnemens, elle se porta jusqu'à Melun, sans qu'il y eût contre cette mauvaise foi aucune réclamation de la part des Français, résignés à leur malheureux sort. L'autre troupe, qui avait été assiégée, suivit la même route, et pénétra jusqu'à Saint-Maur-les-Fossés; elle avait pris pour chef le fils de Véland : les historiens du Nord pensent que c'est le Vidric, célébré dans leurs *sagas*, et dont deux tombelles, dans la Scandinavie, portent encore le nom.

Dès que ce mouvement fut effectué, Charles-le-Chauve, probablement sans troupes, convoqua ses gens de guerre à Senlis[1]; son intention était d'occuper les bords de l'Oise, de la Marne et de la Seine; mais c'était un projet trop hardi pour un prince aussi faible. Avant qu'il pût entrer en campagne, les Normands, cantonnés à Saint-Maur, se munirent de petits bateaux, et remontèrent, depuis cet endroit, la rivière. Ils brûlèrent Meaux, et auraient pénétré dans l'abbaye de Saint-Faron, si leurs chevaux ne se fussent effarouchés auprès de l'entrée; ce que les religieux ne manquèrent pas d'attribuer au patron de leur monastère.

Cependant, pour la première fois dans sa vie, Charles s'avisa d'une ruse qui peut paraître une

1. An 862.

hardiesse de sa part, et qui pourtant ne coûta pas de grands efforts; il ne s'agissait que de barrer le passage de la Marne, auprès de Tribaldou, à une lieue au-dessous de Meaux. Par ce moyen, les Normands, qui, avec leur audace ordinaire, avaient remonté la rivière sans la moindre précaution, se trouvaient dans l'impossibilité de regagner la Seine.

Exécuté avec un peu de promptitude, ce coup réussit complétement. En redescendant la Marne, les Normands virent, à leur grande surprise, le passage barré, et les bords garnis de gens de guerre. Jamais ils ne s'étaient mis dans une position aussi embarrassante. Ils tinrent conseil, et résolurent de tout sacrifier pour sortir de là. Ils offrirent à rendre toutes les prises qu'ils avaient faites depuis leur entrée dans la Marne, à quitter, un jour fixe, la Seine, avec tous les autres Normands, pour retourner en mer, ou même à se joindre aux troupes de France, pour forcer les autres pirates à évacuer le royaume; enfin, ils offrirent des otages pour garantie de leurs engagemens. Si Charles-le-Chauve, déployant ici toute l'énergie qu'aurait dû lui inspirer le souvenir de tant de calamités versées sur son peuple par les pirates, avait statué un exemple et tiré un parti éclatant de l'humiliation des Normands que la fortune livrait entre ses mains, peut-être la France

eût-elle été épargnée désormais du fléau des incursions. Il se contenta débonnairement d'accepter les conditions que lui offraient les Normands dans leur embarras.

Quelques jours après, Véland eut une entrevue avec le roi; il confirma ses promesses par un serment. Il paraît que, dans cette entrevue, le clergé réussit à déterminer Véland à se faire baptiser. Il conduisit toute la flottille danoise sur la Seine jusqu'à Jumièges, où elle se prépara à la traversée, en se divisant en plusieurs escadres, dont chacune suivit une destination particulière. Quant à lui, il retourna à la cour avec sa femme et ses enfans, et embrassa le christianisme. On lui assigna probablement des terres; mais l'histoire n'en parle point. Il périt un an après, dans un combat singulier, de la main d'un des siens.

Cependant les Normands, au moment de mettre en mer, reçurent des propositions du roi de Bretagne Salomon, qui, devant sa couronne à l'assassinat commis sur Érispoé, et ayant à craindre le ressentiment du roi de France, voulut conserver dans le voisinage du royaume des auxiliaires dont il pût se servir en cas de besoin. Un fils de Charles même, Louis, était entré dans le parti de cet usurpateur. Il donna, disent les historiens, 6,000 livres (d'argent) aux Normands, pour les retenir à son service. Mais comme le

roi fit, peu de temps après, sa paix avec le roi de Bretagne, cette convention n'eut pas de suite.

Un événement plus important, et auquel toute la France prit un intérêt très vif, ce fut la conversion du chef des Normands. Hasting était la terreur du peuple; on le craignait plus que tous les pirates du Nord : tant que Hasting demeurait dans le royaume pour le ravager, les Français étaient à plaindre. C'était lui surtout qu'il fallait chercher à apaiser. Le peuple le désirait si ardemment, et le roi en sentait si bien le besoin, qu'il convoqua les barons et les évêques[1] pour délibérer sur les moyens de composer avec ce chef implacable. Selon l'historien Benoit de Saint-Maur, qui raconte tout ce qui se passa dans la séance royale[2], les prélats et les seigneurs dirent au monarque que, s'il était nécessaire d'entrer encore en campagne, ils fourniraient des *sergens, archers et gens de pied;* mais le roi, reculant devant l'idée d'une nouvelle guerre, répondit qu'il valait mieux entrer en pourparlers, afin de ne pas prolonger les calamités de l'invasion, et exposer le royaume à être entièrement conquis.

A la suite de cette délibération, l'abbé de Saint-

1. *Ducibus accersitis, cùm episcopis comitibusque, cum satellitum turmis.* Dudon de Saint-Quent., *De mor. et act. Normann.*, l. 1.

2. *Chroniq. des ducs de Normandie*, l. 1.

Denis et plusieurs évêques furent envoyés en députation auprès de Hasting. L'éloquence était alors le partage du haut clergé; les prélats en firent un heureux usage auprès du chef des Normands. A force de supplications, de promesses et de présens, ils fléchirent son âme altière; il se laissa conduire devant le roi, et consentit à la cérémonie du baptême, moyennant une forte somme d'argent, et à condition de posséder le comté de Chartres, qui probablement ne lui fut donné que pour la durée de sa vie[1]. La paix fut ensuite solennellement jurée.

Il ne resta d'autres ennemis qu'une troupe de Normands, stationnée à l'embouchure de la Loire. Depuis long-temps la France ne s'était trouvée soulagée jusqu'à ce point. Ce fut la première paix véritable, après trente ans d'invasions et de ravages. L'abbé et les religieux de Saint-Germain-des-Prés, qui lors de l'approche des Normands s'étaient enfuis à Nogent avec les reliques de leur patron, revinrent par la Marne et la Seine, en juillet 863. Le clergé de Paris et une foule innombrable d'habitans s'étaient transportés à l'embouchure de la Bièvre, où est maintenant le quai du Jardin des Plantes. Les reliques y furent débarquées; on chanta une messe so-

1. Houard, *Traité sur les cout. anglo-normand.*, t. 1, préface.

lennelle au confluent de la Seine et de la Bièvre; le cortége se rendit ensuite à l'abbaye, pendant que le clergé chantait ces paroles du prophète Jérémie : « Contemplez, Seigneur, cette ville, maintenant solitaire et désolée! La maîtresse des nations est accablée de tristesse, et il n'y a que vous qui puissiez la consoler[1]. »

En terminant à cette paix le premier livre de sa chronique en vers, le vieil historien français Benoît de Saint-Maur déplore en termes pleins d'énergie l'avilissement des Francs, obligés de courber la tête sous

La très plus orrible gent
Qui fust de souz le firmament[2].

Il lui semble que la postérité doit trouver incroyables tant d'affronts et d'outrages prodigués à une nation puissante; il rappelle avec douleur que cette nation était alors dégénérée et corrompue à un degré effrayant, et l'âme française du vieil historien se console d'approcher de temps où le caractère de ce peuple se montra sous un jour plus favorable.

1. Aymoin, *De mirac. sancti Bened.* — Bouillart, *Hist. de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés.*
2. *Chron. des ducs de Normand.*, l 1.

CHAPITRE VI.

Charles-le-Chauve ordonne des travaux contre les Normands. — Mort héroïque de Robert-le-Fort. Ils s'introduisent dan l'abbaye de Saint-Denis. — Nouveaux ravages sur la Loire. — Ils prennent Angers. — Charles-le-Chauve les assiége et les force de capituler. — Ils reviennent sur la Basse-Loire, et dévastent la Bretagne. — Rollon arrive en France. — Erreur des historiens normands sur son origine. — Son alliance avec Alfred, en Angleterre. — Il débarque en Frise. — Ses victoires. — Nouvelle contribution en France pour les Normands. — Rollon aide Alfred à remonter sur le trône. — Expédition des Normands en Flandre. — Le roi Louis remporte une victoire sur les païens en Vimeu. — Plaintes du clergé contre la nation, et peu d'obstacles que les Normands rencontrent dans leurs invasions. — Ils se portent sur le Rhin. — Les troupes germaniques les assiégent; l'empereur les laisse échapper. — A son retour en Frise, leur chef est assassiné par ordre de l'empereur. — Les Normands reparaissent dans la Seine.

Le succès sur la Marne, qui pouvait passer pour un trait de courage, avait relevé un peu l'âme abattue de Charles-le-Chauve; il convoqua tous ses barons à Pistes, aujourd'hui Pitres, sur la Seine. Ce fut dans cette diète, ou dans une diète suivante, que Pépin, fait prisonnier par la trahison du duc d'Aquitaine Rainulfe, fut condamné à la mort, pour s'être évadé du cloître et avoir fait cause commune avec les païens dans son ancien royaume; supplice qui fut réduit ensuite à la discipline ecclésiastique et à la réclu-

sion dans le monastère[1]. Il fut résolu par la diète que l'on bâtirait des forts contre les Normands, et l'on déclara traître quiconque leur fournirait des chevaux ou des armes. Charles avait fait rassembler des ouvriers pour commencer derechef les travaux à Pistes, qui était alors un lieu de passage assez important. Ce fut peut-être là aussi que l'on résolut de construire un pont à Paris, afin d'empêcher les Normands de remonter la Seine comme ils venaient de faire. Il existe une charte qui énonce ce fait d'une manière positive, en ajoutant que ce pont fut mis sous la surveillance de l'évêque de Paris[2]. La charte ne paraît pas authentique[3]; mais le fait est confirmé par d'autres témoignages. Le pont qui fut construit est, selon toutes les apparences, celui qui plus tard prit le nom de Pont-au-Change, et qui était le principal moyen de communication entre les habitans de l'île de la Cité et le continent, répondant au Petit-Pont, qui, dans la même ligne, passait sur le bras le plus étroit de la Seine[4].

1. *Annales de saint Bertin.* — *Chronique d'*Adon de Vienne. — *Opuscules d'*Hincmar.

2. Baluze, *Recueil des Capitulaires*, t. II.

3. Dulaure, *Hist. de Paris*, 1821, t. I.

4. D. Toussaint Duplessis, *Annal. de Paris*, croit pourtant que ce pont était à l'extrémité occidentale de l'île, à peu près sur l'emplacement du Pont-Neuf.

Ce pont, qui intéressait vivement la sûreté des habitans de Paris, fut construit; mais il paraît que les autres travaux n'eurent pas lieu ou ne furent que faiblement exécutés. Dans la Hollande, des travaux semblables avaient été ordonnés; un chef normand, Roric, s'y était fait chrétien, comme Hasting en France; mais, mal affermi dans la religion nouvelle, il reprit ses excursions, probablement du côté de la Flandre ou de la France.

Un événement imprévu aggrava les dangers auxquels la France était exposée. Depuis quelque temps la fille de Charles, veuve à la fois du roi d'Angleterre Éthelvolf, et de son fils Édelbold, était revenue à la cour de son père à Soissons. Sa beauté était dans tout son éclat, et quoique ses deux mariages successifs avec le père et le fils l'eussent fait regarder par le peuple anglais comme une femme incestueuse, on oubliait à Soissons la légèreté de sa conduite, en la voyant si jeune et si belle. Baudouin ne put l'admirer sans être vivement épris de ses charmes; Judith, de son côté, sentit une prompte inclination pour le vassal de son père; toujours légère, elle écouta les désirs du comte de Flandre, consentit à s'enfuir avec lui de la cour, et, en le suivant dans son comté [1], à le prendre pour troisième époux [2].

1. An 862. 2. *Annal. de S. Bertin; Chron. de S. Riquier.*

La disparution de la princesse répandit l'alarme à Soissons. Charles n'avait jamais ressenti de chagrin plus vif ni manifesté plus de colère. Il est vrai que l'affront du comte de Flandre offensait à la fois les sentimens paternels et la majesté royale. Les barons et les prélats furent mandés à la cour; Baudouin fut déclaré coupable de rapt; l'excommunication fut prononcée solennellement contre les deux époux, qui, poursuivis de la malédiction paternelle et rejetés du sein de l'église, furent effrayés de leur état, et se réfugièrent d'abord en Lorraine; puis ils se rendirent à Rome, pour implorer l'intercession du pape. Cédant à leurs instances, et peut-être touché de leur affection mutuelle, le pontife envoya deux évêques à Soissons avec des lettres pour Charles-le-Chauve et pour son épouse. Dans sa lettre au roi, il fit surtout valoir des raisons politiques: Baudouin, poussé à bout par la haine implacable du roi, pouvait faire cause commune avec les Normands, et menacer la sûreté du royaume[1]. Le père était encore trop irrité pour écouter les conseils donnés au roi. Cependant le pape insista de nouveau; Roric était dans le voisinage de la

1. *Ne propter iram indignationemque vestram, ipse Balduinus impiis Normannis et inimicis ecclesiæ sanctæ se conjungat, et ne populò Dei aliquod ingerat periculum.* Lettre du pape dans le t. VII des *Historiens de France.*

Flandre, peut-être existait-il déjà des négociations entre les Normands et le comte Baudouin. Hincmar, archevêque, s'adressa à l'évêque d'Utrecht pour que celui-ci détournât Roric de toute alliance avec le comte de Flandre[1]. Les barons unirent leurs efforts pour engager Charles à pardonner aux époux. Le monarque céda enfin; le mariage de sa fille fut consacré dans l'église d'Auxerre. Charles refusa d'y assister; cependant il agrandit le comté de Flandre, qu'il donna en fief héréditaire à son gendre. Ce fief s'étendait depuis l'embouchure de l'Escaut jusqu'à celle de la Somme; Arras, Cambrai, Térouenne et Boulogne y furent joints[2]. Baudouin eut dès lors un vif intérêt à défendre son propre comté et le nord de la France contre les incursions des pirates : aussi, pendant les vingt ans qu'il régna, la Flandre fut peu inquiétée par les Barbares; mais elle sut se soustraire insensiblement à la suzeraineté des rois de France.

La troupe de pirates qui était restée sur la Loire, avait d'abord levé une contribution à Poitiers, et brûlé l'église de Saint-Hilaire. Turpio, comte d'Angoulême, ayant attaqué leur chef

1. Flodoard, *Hist. de l'église de Reims*, l. III, ch. XII.

2. *Chroniq. mss. de saint Bavon*, citée par Lesbroussart, *Mém. sur Baudouin I*, dans le t. I des *Nouv. Mém. de l'acad. roy. de Bruxelles*, 1820.

Maurus, nom que les historiens ont probablement substitué à celui de Mœrne (issu de la province des Mœren en Norvége[1]), avait péri avec lui dans un combat ou plutôt dans une lutte acharnée; les Normands avaient ravagé ensuite tout le pays d'Angoulême.

Un guerrier intrépide, Robert, surnommé le Fort, comte d'outre-Maine et aïeul de Hugues-Capet, défendait alors l'Anjou contre tous les ennemis de son pays. Selon les chroniques de l'Anjou, il était originaire de la Saxe. Il combattait les pirates normands avec la même valeur qu'il avait déployée contre l'armée de Louis-le-Germanique, lorsque, soutenue par la noblesse de France, elle était venue l'attaquer. Charles-le-Chauve, convaincu de sa fidélité, l'avait chargé de protéger toute la contrée située entre la Seine et la Loire. Robert défendit jusqu'à sa mort un territoire qui, à cette époque, était la véritable France. Dans les combats qu'il avait livrés jusqu'alors, il avait lutté avec des succès divers contre ces pirates formidables, établis dans les îles de la Basse-Loire. Dans une rencontre, il en avait détruit une troupe jusqu'au dernier homme; mais dans un second engagement, une blessure qu'il avait reçue l'avait forcé de se retirer. Il envoya au roi

1. Suhm, *Hist. du Danemark*, t. II.

de France les drapeaux et les armes tombés en son pouvoir. Ainsi l'histoire peut citer au moins quelques hommes qu'animait encore l'honneur national. Malheureusement la vue de ces trophées n'inspira aucun sentiment généreux à la cour indolente de Charles. Quelque temps auparavant s'étant mis à la poursuite de la troupe qui venait de piller et d'incendier la ville d'Angers, et qui s'éloignait par la Loire, Robert lui avait pris douze bateaux et tué les hommes qui les montaient. Cependant les incursions des pirates se renouvelaient chaque année; il ne put empêcher, qu'une quarantaine de leurs bateaux ne remontassent, en 865, la Loire jusqu'à Fleuri, sous la conduite de Barat ou Baard, pour brûler l'abbaye de Saint-Benoît ou de Fleury-sur-Loire, dévaster les monastères et abbayes de la ville d'Orléans, et marquer toute leur route des mêmes ravages jusqu'à Poitiers et au Mans.

La nouvelle du projet qu'avait formé un chef du nom d'Hasting, de remonter la Loire avec un bon nombre de bateaux, engagea Robert à demander des secours à Ranulphe, duc d'Aquitaine. Les deux chefs français rassemblèrent autant de troupes qu'ils purent en lever en Anjou, Poitou et Gascogne, et marchèrent avec elles contre la troupe de pirates. Ceux-ci, pris au dépourvu le long de la Sarthe, quittèrent à la hâte leurs ba-

teaux, pour se jeter dans une église qu'ils aperçurent sur le bord de la rivière : c'était celle de Brissarthe, village situé à cinq lieues d'Angers [1]. Ceux qui ne purent s'y réfugier assez tôt furent taillés en pièces. On était dans les chaleurs du mois de juillet; Robert et Ranulphe se bornèrent pour le moment à cerner l'église, et voulurent se reposer des fatigues de la marche avant d'attaquer les pirates dans cet édifice. Robert s'était débarrassé de son armure, et ne s'attendait point à un combat, lorsque les assiégés firent à l'improviste une sortie, et fondirent sur les Angevins et les Gascons. Ceux-ci se défendirent de leur mieux malgré le désordre causé par cette surprise. Robert étant désarmé fut aisément tué, et son corps fut traîné par les Normands dans l'église; son compagnon le duc Ranulphe continua de se battre; mais son sort ne fut pas moins funeste. Une flèche, décochée par une des fenêtres de l'église, le blessa mortellement [2], et il expira le lendemain [3]. Les soldats voyant leurs deux chefs tués, s'enfuirent de tous les côtés, et les Normands se rembarquèrent.

La petite église qui fut la scène de ce combat meurtrier existe encore; quoique reconstruite à

1. Menard, *Hist. de Sablé.*

2. An 866.

3. *Annales de saint Bertin, de Metz, de Fulde.*

diverses reprises, elle a néanmoins une nef très ancienne, probablement la même dans laquelle les Normands s'enfermèrent. Un seul côté de cette nef, celui de la droite, est percé de petites croisées; il y en a trois à plein ceintre, indépendamment de deux autres qui ont été murées : il paraît donc que c'est de l'une de ces petites ouvertures que partit le coup fatal qui coûta la vie au duc Ranulphe[1]. Le corps de Robert, abandonné par les pirates, fut enseveli par les siens dans l'église de Séronne, maintenant Château-Neuf, qui était le chef-lieu de son duché, et qui n'est plus qu'un petit bourg. Aucun honneur ne fut rendu par les Français à la mémoire de Robert-le-Fort, le plus intrépide de leurs défenseurs. Sa tombe même, dans la modeste église de Notre-Dame de Séronne, ne fut décorée d'aucun monument; mais tant que sera debout la vieille chapelle de Brissarthe, le voyageur, en longeant les bords de la rivière, ne verra pas sans émotion le lieu où périt en combattant, un des plus dignes Francs de l'époque de la seconde dynastie.

Carloman fut plus touché des ravages exercés dans les cloîtres que de la misère du peuple et de la perte d'un seigneur vaillant. Il vint avec sa

1. Menard, *Hist. de Sablé.* — Bodin, *Rech. histor. sur l'Anjou et ses monumens.* Saumur, 1821, t. 1, ch. XVIII.

cour à Saint-Benoît de Fleury-sur-Loire, et s'étant attristé sur l'état de l'abbaye, il fit rebâtir l'église et le monastère. Un an après on y transporta d'Orléans les reliques de Saint-Benoît qu'on avait cachées pendant l'invasion. On voit encore dans la chapelle souterraine de Fleury le lieu où elles furent déposées, et les chapiteaux du porche de la tour Saint-Michel portent des bas-reliefs qui paraissent faire allusion aux guerres des Normands [1].

Bientôt après, une nouvelle troupe de pirates reparut dans la Seine; elle montait cinquante bateaux; elle avait pénétré jusqu'à Pistes quand le roi y arriva. Il fallut, selon les historiens, le conseil des barons pour engager ce prince à donner des ordres relatifs à la réparation des ponts, sur l'Oise et sur la Marne, qui avaient été précédemment détruits par les pirates, et que personne n'avait songé à rétablir. Quant à la Seine, le roi se contenta de nommer des gardiens des rives; sans ordonner aucune autre mesure de sûreté, le faible roi s'en alla chasser dans un domaine entre Amiens et Arras [2].

Ne voyant point d'obstacle devant eux, les Normands détachèrent deux cents hommes pour

1. A. J., *Notice sur l'abbaye de saint Benoît-sur-Loire*, dans l'*Annuaire du départ. du Loiret*. Orléans, 1824.

2. *Annales de saint Bertin*.

faire à Paris une réquisition de vin; c'était un coup aussi hardi qu'aucun de ceux qu'ils eussent tentés jusqu'alors; il y avait quelque chose de méprisant dans cette manière d'envahir la France. Le détachement revint sans vivres; l'histoire ne dit point si Paris n'avait plus de vin, ou si on repoussa les ennemis. Un autre parti, fort de cinq cents hommes, s'était porté sur Chartres, défendu par un château fort; il fut mis en fuite, ce qui n'empêcha pas les Normands de remonter la Seine jusqu'aux environs de Paris; je présume que les travaux du grand pont, qui devaient avoir commencé à cette époque, les empêchèrent d'aller au-delà. Ils se détournèrent sur Saint-Denis, où ils n'éprouvèrent aucune résistance. Ils furent maîtres de l'abbaye pendant près de trois semaines; chaque jour, ils emportèrent du butin sur leurs bateaux, sans que la vue de cette spoliation enflammât le patriotisme des habitans du pays. Une maladie, produite probablement, comme la première fois, par l'intempérance, délivra seule les environs de Paris de la présence des ennemis; encore ne profita-t-on point de leur détresse; ils s'en retournèrent sans obstacle. Le roi se borna ensuite à déposer le comte Adelard, pour avoir mal gardé la rivière, et nomma encore des gardiens. C'est à ces fonctionnaires qu'il confiait le sort de Paris et le salut de l'état.

Ce ne fut que trois ans après, que Charles-le-Chauve fit fortifier le château de Pistes; encore, un historien assure-t-il que, la même année, 869, les Normands remontèrent la Seine, surprirent Paris, pillèrent l'abbaye de Saint-Germain, et brûlèrent les magasins de la ville. D'autres historiens ne parlent point de cette nouvelle invasion.

Une circonstance bien faite pour nous surprendre, c'est que les Normands aient pu remonter la Seine si fréquemment, et avec tant de facilité. Quand on connaît les immenses sinuosités de ce fleuve, entre Paris et Rouen, et quand on songe à la difficulté de remonter le courant avec une flotte entière, quelque légers que l'on suppose les bateaux, on ne conçoit pas d'abord l'entreprise des Normands, ainsi que l'inaction des Français. Nous venons de voir deux détachemens ensemble, de sept cents hommes, descendre d'une flotte de cinquante bateaux, qui avait remonté la Seine; c'étaient quatorze hommes par bateau; probablement tout l'équipage n'était pas allé fourrager. Ainsi, admettons vingt hommes par chaque esquif; il fallait que ces embarcations fussent assez grandes pour recevoir, outre l'équipage, les vivres et le butin; il fallait donc des bateaux forts. C'est aujourd'hui un travail très pénible de remorquer un gros bateau; comment

donc les Normands pouvaient-ils si fréquemment exécuter cette entreprise avec cinquante à soixante bateaux, dans un pays ennemi et sur un fleuve dont les bords étaient occupés par une population qui, à tout moment, pouvait y mettre obstacle ?

Pour résoudre ce problème, il faut d'abord se rappeler l'habileté parfaite des Normands dans la manœuvre des navires ; il paraît aussi que la navigation des fleuves de France, et d'autres pays de l'Europe, offrait, dans ce temps, des facilités qui n'existent plus. Leurs bassins recevaient probablement, des forêts épaisses qui couvraient les terres, plus d'eaux qu'aujourd'hui, et leur lit n'était pas encore encombré, surtout à leur embouchure, de cette quantité d'atterrisemens qui gène maintenant les bateaux; par cette dernière raison, peut-être, la marée aussi montait plus haut dans la Seine. Nous voyons des preuves de ce fait dans les marais salans, qui, au moyen âge, étaient établis à Honfleur, à Oudales, à Graville[1]. Il est probable que les Normands, ayant une longue expérience de la mer, profitaient des marées pour pénétrer dans la Seine, la Loire, la Garonne, et d'autres fleuves. Peut-être formaient-ils leurs dépôts de butin et de provisions là où la marée

1. Noel, *Tableau de la navigation de la Seine.*

cessait afin de continuer ensuite plus lestement leur navigation. Toujours est-il certain que, pendant dix siècles, ces fleuves ont entraîné une immense quantité de sable, de terre et de pierres, et entamé ou agrandi leurs rives, ce qui a dû en changer beaucoup le cours; ainsi nous ne pouvons bien juger sur leur état actuel, de ce qu'ils étaient au neuvième siècle.

Un genre d'invasion si nouveau, qu'aucun ennemi n'avait jamais tenté en France, et contre lequel il ne pouvait exister, par cette raison, aucun moyen de défense, avait jeté les Français dans une stupeur telle, qu'ils furent incapables d'imaginer aucun bon système de résistance; d'ailleurs, il ne pouvait jamais y en avoir de général, à cause des priviléges féodaux qui ne permettaient pas toujours que le roi fît des dispositions sur le territoire appartenant aux seigneurs. L'eau était l'élément du Normand; c'est là qu'il était habitué à vivre; c'est là qu'il sentait toute sa force, et qu'aucun peuple ne pouvait se mesurer avec lui. Aussi, ne voyons-nous point que, dans toutes ses invasions en France, ses flottes aient jamais été battues; ce n'était que sur terre qu'on pouvait réprimer son audace et lui reprendre son butin.

La Seine fut, pour quelque temps, paisible[1];

1. An 867.

elle devait probablement ce repos passager à une grande expédition que les Normands entreprirent, à cette époque, contre l'Angleterre; l'équipage se composait de Danois, de Suédois, de Norvégiens, de Goths, de Frisons, de Vendes; il était conduit par plusieurs rois et par plus de vingt *iarls* ou comtes. La bonne étoile de la France préserva ce royaume. Pour l'Angleterre, elle était déjà tellement occupée par les peuples du Nord, qu'une nouvelle expédition était pour ainsi dire indifférente à ce pays, où il n'y avait plus de nation indigène que dans les provinces reculées; tout le reste de la Grande-Bretagne était la proie des peuplades de pirates, et la question n'était plus que de savoir laquelle serait la plus puissante dans ces îles conquises.

Ce fut encore une sorte de bonheur pour la France, que, dans les années suivantes, des guerres intestines éclatassent en Danemark; ce qui empêcha au moins les plus puissans pirates d'assouvir, dans l'étranger, leur ardeur belliqueuse.

Cependant, la France n'avait pas lieu de se réjouir. Les pirates, qui occupaient l'embouchure de la Loire, faisaient régulièrement chaque année, au retour de la belle saison, une excursion sur la rive droite ou gauche de ce fleuve. L'évêque de Nantes n'avait plus de dio-

cèse; fugitif sur le sol de la France, et dépouillé de tout, il venait d'être recommandé, par le concile de Soissons, à la compassion du Saint-Siége (an 866)[1]. Le Midi même éprouvait les ravages des Normands; les annalistes ne disent point s'il était resté une troupe à l'embouchure de la Gironde; mais cela est assez vraisemblable. Un ennemi qui heureusement ne possédait pas l'audace des Normands, mais qui ne laissait pas d'être fort incommode, à cause de la facilité qu'il avait de se lier avec les pirates de la Seine et de la Loire, les Bretons ajoutèrent aux calamités générales. C'est une chose très remarquable dans l'histoire de la Bretagne, de la voir soutenir son esprit d'indépendance depuis l'époque de la confédération armoricaine, jusqu'aux temps modernes, où, adouci par la force des mœurs, cet esprit ne jette plus que des lueurs faibles et passagères. Salomon, roi des Bretons, fit à la vérité, pour la troisième ou quatrième fois, sa paix avec Charles-le-Chauve, et reçut même ses secours contre les

1. *Petimus humiliterque poscimus ut... rebus omnibus, id est sede sua in qua nulla spes recuperandi sibi est, cum parochia exspoliatus, pietatis vestræ adminiculo adjuvetur, et sicut expulsus a propria sede utrimque gentis Northmannorum et Britonum, feritate et continua persecutione habetur, censura vestri moderaminis relevetur.* Epistola synodica concil. Suesson., dans le t. VII des *Histor. de France.*

pirates étrangers qu'il avait lui-même appelés en Bretagne; les faibles troupes de Charles-le-Chauve se portèrent sur cette province; mais elles s'accordèrent si peu avec les Bretons, et commirent tant de désordres, que le roi fut prié de les rappeler. Salomon, pour se délivrer des Normands, leur donna cinq cents vaches [1].

Pendant la diète de Compiègne, on profita du calme momentané pour prescrire de nouveau de faire le relevé des lieux démolis par les Normands, et des sommes payées aux pirates avec ou sans l'agrément du roi. On ne voit pas que cet ordre ait eu aucun résultat; il est effectivement douteux qu'on eût pu réparer alors, par quelque mesure générale, les maux qui avaient été infligés à la France. Les ravages partiels se continuaient d'ailleurs sans cesse. Ainsi, peu de temps après la diète de Compiègne, une troupe, venue probablement de la Flandre, dévasta l'abbaye de Saint-Crépin, dans le Hainaut. Il y avait eu auparavant un engagement entre les Normands et les habitans de Poitiers, qui, avant de marcher contre leurs agresseurs, avaient voué à Saint-Hilaire une partie du butin, en cas de victoire. Ils repoussèrent en effet l'ennemi, et déposèrent sur le tombeau du saint le dixième du butin, outre

1. *Annales de saint Bertin.*

ce qu'ils lui avaient voué. Pourquoi chaque ville de la France n'était-elle pas animée d'une piété aussi patriotique? Le succès des Poitevins fut suivi d'un autre que Hugues, abbé de Saint-Martin, et le comte Geoffroy, obtinrent sur un détachement dont ils taillèrent en pièces soixante hommes; ils firent prisonnier, en cette occasion, un moine qui s'était joint aux Normands, et qui persécutait les chrétiens plus cruellement que les pirates même, selon la coutume des apostats. Il fut décapité en punition de ses crimes. Peu de temps après, les deux chefs français furent repoussés à leur tour; les Normands avancèrent sur la Loire, et, pour se débarrasser de leurs déprédations, les habitans furent obligés de négocier, et de donner à ces pillards insatiables de l'argent et des vivres.

L'année 873 fut marquée par deux coups téméraires que tentèrent les Normands, et qui n'eurent pas le succès ordinaire. Une troupe de leurs pirates débarqua sur la côte de Frise. Depuis la mort de Lothaire, le pays, qui s'étend sur la droite de la Meuse, était échu en partage à Louis-le-Germanique; ce prince protégeait la Frise; aussi, les pirates trouvèrent les Frisons prêts à les recevoir. Leur chef fut tué, et leur flotte cernée. Ils ne purent se tirer de cette fâcheuse position qu'en donnant une forte somme,

et en laissant des otages pour la garantie de leur promesse de ne plus envahir les états de Louis-le-Germanique; ils se retirèrent pleins de confusion [1].

Vers le même temps, les Normands de la Loire s'étant aperçus, dans leurs excursions, que la ville d'Angers offrait un poste très fort, tant par sa position que par la solidité de ses murs romains, et par son château fondé sur la roche, au bord de la rivière, pensèrent qu'il serait facile de s'en emparer, puisqu'il n'était point gardé, et d'en faire un de leurs dépôts. Ils l'occupèrent en effet sans coup férir, et y conduisirent même leurs femmes et leurs enfans, qu'ils laissaient ordinairement dans les îles choisies aux embouchures des fleuves. Cette entreprise effraya les Français. Contens de piller le royaume dans leurs excursions, les Normands n'avaient point songé auparavant à s'établir au milieu du royaume, et n'avaient choisi leurs retraites qu'à l'entrée. Maîtres de la place d'Angers, ils pouvaient s'entourer de postes militaires et finir par dominer en France. Ce danger était trop imminent pour que Charles-le-Chauve ne crût pas devoir tout mettre en usage pour le détourner. Avec une énergie,

1. *Ac deinde cum magna confusione ac suo detrimento etiam sine duce a finibus discesserunt.* Annal. de Francor., Annal. *Fulde.*

trop rare chez ce prince, il fit faire des levées dans tout le royaume, et pour ne pas éveiller l'attention des Normands, il feignit de méditer une expédition contre les Bretons. Le roi Salomon entra dans sa politique, et leva des troupes de son côté. Dès que les préparatifs furent achevés, les deux princes unirent leurs forces, et se portèrent rapidement sur Angers[1]. Les Français attaquèrent la place avec des machines, mais les Normands les repoussèrent, en leur lançant les pierres que leur fournissoit la roche schisteuse sur laquelle la ville est bâtie. Le camp souffrait en outre de la disette et des maladies. Les chroniques prétendent qu'au milieu des difficultés de ce siége, le roi de Bretagne conçut le projet de détourner la Maine dans laquelle stationnaient encore les bateaux des Normands, au pied de la roche du château, et qu'à la vue de cette opération inattendue, les assiégés se crurent perdus et se hâtèrent de capituler[2]. On veut même avoir reconnu jusqu'à ces derniers siècles les vestiges de la tranchée de Salomon[3]. Cependant les localités devaient s'opposer à l'exécution d'un pareil projet : en effet, à peu de distance du donjon,

1. An 873.

2. *Chroniq. de l'abbaye de Saint-Serge*, dans le t. VII des *Histor. de France.*

3. D'Argentré, *Hist. de Bretagne*, p. 178.

le lit de la Maine est naturellement tracé entre deux berges, et il ne paraît guère possible de lui donner une autre direction[1]. Il se peut néanmoins que les Normands aient craint la réussite du projet de Salomon, bien qu'il semble qu'ils eussent pu l'empêcher; peut être aussi manquaient-ils de vivres suffisans. Quoi qu'il en soit, ils capitulèrent.

Il se présentait ici, comme sur la Marne, une belle occasion de venger sur les ennemis le mal qu'ils avaient fait à la France, et d'imprimer aux pirates une terreur salutaire; Charles-le-Chauve n'en profita pas mieux que la première fois : le seul avantage dont il s'occupât, ce fut celui de l'Église. Il accepta l'offre des Normands, d'abandonner la place à un jour fixe, de donner des otages, et de payer une somme dont les annalistes n'indiquent pas le montant. Il fut convenu que les Normands pourraient se retirer dans leur île de la Loire, y demeurer jusqu'à la fin de l'hiver, et faire le trafic dans cet intervalle ; qu'à l'expiration du terme, ceux qui ne voudraient pas embrasser le christianisme, quitteraient la France à jamais, et que les convertis pourraient s'y établir[2]. On espérait arracher par cette promesse la

1. Bodin, *Rech. histor. sur l'Anjou et ses monumens*, t. 1; Angers et le Bas-Anjou, ch. xix.

2. *Annales de saint Bertin.*

plupart d'entre eux à la barbarie de leurs mœurs, et les gagner pour la chrétienté; mais c'était trop espérer de ces païens. Le roi assista à la nouvelle installation solennelle des corps de St.-Aubin et St.-Lazin dans l'église d'Angers, et, quelques années après, il confia le gouvernement de la ville à cet Ingolvin, qui, étant page, avait gagné l'affection et les domaines de la comtesse de Gâtinois, en rompant une lance pour elle : c'est lui que l'on regarde comme le fondateur de la maison d'Anjou.

Quand, après l'évacuation d'Angers, les Normands se portèrent sur la Basse-Loire, une révolution éclata dans la Bretagne; Salomon fut détrôné par les comtes de Rennes et de Vannes, et assassiné dans une église, comme il avait assassiné Érispoé. Après sa mort, les deux comtes, devenus maîtres du pays, se désunirent; chacun eut sa faction. Pasquiten, comte de Vannes, voulut renforcer la sienne en appelant les Normands à son secours. Ceux-ci, pensant peu à leur capitulation, embrassèrent avidement la nouvelle occasion qui se présentait de demeurer en France. Ils vinrent, et comme leur nouvel allié fut mis en déroute et la Bretagne livrée à l'anarchie, ils se retranchèrent pour quelque temps dans l'abbaye de Saint-Melaine, et ravagèrent impunément les bords de la Basse-Loire. L'évêque de

Nantes, pour ne pas éprouver le sort de son prédécesseur, s'enfuit auprès du roi de France, qui lui assigna pour siége temporaire la même ville d'Angers où il avait été maître de la vie et de la mort des Normands. Pendant plus de quinze ans de désordres, les pirates occupèrent et ravagèrent la Bretagne.

Nous avons vu jusqu'à présent divers chefs à la tête des pirates qui étaient venus faire des expéditions en France; un seul d'entre eux, Hasting, s'était fait une grande réputation, surtout par sa tentative hardie sur l'Italie. Mais ni Hasting, ni aucun de ceux qui l'avaient précédé ou suivi, n'avait songé à faire des conquêtes dans le royaume : tous n'étaient venus que pour s'enrichir par le pillage, faire aux chrétiens le plus de mal qu'ils pussent, et retourner ensuite dans leurs foyers pour jouir de leur butin et de leur gloire. Nous allons maintenant voir paraître sur le théâtre de leurs exploits, un chef qui surpassa ses prédécesseurs par le succès de ses entreprises sur mer, et qui fit le dénoûment de cette longue suite de calamités dont les hordes du Nord avaient affligé la France. Je veux parler de ce Hrolf, plus connu sous le nom de Rollon[1], et

1. *Rou* ou *Rollon*, est le nom qu'il reçut en France; en islandais il est appelé *Hrolf* ou *Hrolfur*, et surnommé *Gaunga-Hrolf*, ou *Rolf-le-Marcheur*, parce qu'on l'a confondu avec

devenu dans la suite le fondateur du duché de Normandie. Ce n'est pas encore le moment de parler de sa famille, et de son exil bien postérieur à l'époque où nous nous trouvons. Les *sagas* islandaises ne parlent point de sa jeunesse; tout ce que nous savons de ses premiers exploits n'est raconté que par les historiens de la Normandie; ce sont donc les seuls guides que nous puissions suivre pour le moment.

Voici la cause de l'émigration de Rollon, telle que la racontent ces historiens. La jeunesse du Danemark était devenue si turbulente que le roi, sollicité par les grands de remettre en vigueur l'ancienne coutume tombée en désuétude, résolut de la chasser du pays. Les jeunes gens, ayant eu avis de ce projet, se soulevèrent, et mirent dans leurs intérêts deux frères, Rollon et Garin, fils d'un des plus puissans seigneurs danois, lequel s'étant agrandi successivement par des conquêtes, et s'étant rendu entièrement indépendant, portait depuis quelque temps ombrage au roi. La liaison de ses deux fils avec les mutins du Danemark aigrit encore davantage le monarque. Aussi, dès que leur père fut mort, le roi entra en campagne pour leur enlever leurs châteaux forts;

un héros fabuleux, de ce nom, qui est le sujet d'une *saga* islandaise, la *Hrolfs-saga*.

mais les deux frères le prévinrent, allèrent au-devant de lui, et dispersèrent ses troupes. Voyant qu'il ne pouvait les vaincre par la force ouverte, le roi eut recours à la dissimulation. Il feignit le désir de se réconcilier avec les deux frères, et fit la paix avec eux. Quelque temps après, il surprit le château où ils demeuraient, après avoir mis une partie de ses troupes en embuscade. Les deux frères ne voyant qu'une faible troupe d'agresseurs, la poursuivirent; mais à l'instant même ils furent enveloppés par toutes les forces du roi. Garin fut tué; Rollon échappa avec peine, et parvint à un port de mer où il s'embarqua pour l'Écosse, le cœur plein de ressentiment au sujet de la trahison du prince [1].

Il n'y a pourtant dans l'histoire du Nord aucun événement qui puisse se rapporter à cette aventure, et nous verrons plus tard que Rollon était non pas Danois, mais Norvégien. Dans quelle source Dudon de Saint-Quentin, qui a raconté le premier ces détails, les a-t-il donc puisés? Peut-être la flatterie, n'osant avouer aux ducs de Normandie la véritable cause du départ de leur aïeul de la Norvège, d'où il avait été banni en vertu d'un jugement très formel, a-t-elle inventé une aventure singulière, afin de cacher la vérité.

1. Consultez Dudon de Saint-Quentin, Guillaume de Jumièges, Robert Wace et Benoît de Saint-Maur.

Cent bateaux formaient la flotte qui entra dans la Seine [1]; mais Rollon n'en avait que six; c'était bien là une escadre de fugitif. A son arrivée en Écosse, continuent les historiens de Normandie, Rollon eut une vision qui l'engagea à passer en Angleterre. N'ayant pas de flotte, il sollicita les gens du pays à l'accompagner avec des bateaux, en leur promettant une partie de ce qu'il conquerrait [2]. Il se transporta ensuite en Angleterre; mais, dès sa descente sur la côte, il eut à combattre les habitans, et les repoussa [3]. Cambden [4] croit que le combat eut lieu auprès d'un village du comté d'Oxford, puisqu'une rangée circulaire de pierres brutes qu'on y voit porte encore le nom de pierres de Rollon (*Roll-rich-stones*). Mais on voit, par les historiens, que le combat eut lieu près des côtes, et que la victoire ne lui avait procuré d'autre avantage que celui de faire des prisonniers. Il hésita, ne sachant s'il devait

1. An 876.

2. Grant jovence assembla, neis et basteaux prist,
De ce qu'il conquerrait, partie lor promist.
Roman du Rou.

3. Il arriva en Angleterre, l'an 875, selon Asser, *De rebus gestis Ælfredi,* dans l'*Angl. norman.* de Cambden; et selon la *Chronique* de Bromton, insérée dans le *Recueil* de Twysden, *Scriptor. Rerum anglic.* La *Chronique* de Florent Wigorn. fixe son arrivée à l'an 876.

4. *Britannia latina*, p. 265.

rester en Angleterre ou tenter la fortune en France. Un rêve qu'un chrétien lui expliqua comme une vision, et qui lui annonçait allégoriquement qu'il allait parvenir à de grandes choses en France, le détermina aussitôt à se rendre dans ce royaume. D'après la conjecture de Suhm[1], le chef normand aurait inventé la fable de la vision, pour avoir un prétexte de sortir de l'Angleterre où il ne pouvait espérer de se soutenir avec ses faibles moyens auprès de chefs aussi vaillans et aussi puissans que l'étaient Halfdan, Gudrun et d'autres de ses compatriotes. C'est supposer beaucoup de politique à un chef de pirates. Je croirais plutôt que la singularité d'un rêve fait dans les circonstances critiques où il se trouvait l'avait engagé à s'adresser à quelque chrétien dont il avait, parmi ses prisonniers peut-être, entendu vanter l'habileté, et que l'explication favorable donnée par l'interprète des songes, lui inspira le désir d'en hâter l'accomplissement. Peut-être aussi cette vision n'est-elle qu'une de ces traditions qui se mêlent toujours, dans les temps de crédulité, au récit des événemens mémorables. Dans ce songe, Rollon s'était trouvé tout couvert de lèpre, sur une montagne où jaillissait une fontaine d'eau limpide; en s'y bai-

1. *Hist. du Danemark*, t. II.

gnant, il s'était soudain purifié. Il avait vu sur la montagne une foule d'oiseaux qui se baignaient comme lui dans la source, et faisaient ensuite leurs nids. Le chrétien lui dit que la lèpre signifiait le péché, la montagne l'Église, et la source le baptême par lequel il serait régénéré, après quoi il s'établirait en France avec ses compagnons, figurés par les oiseaux[1]. Un ennemi des chrétiens, tel que Rollon l'était alors, n'aurait probablement pas écouté patiemment cette prédiction, ou, si elle lui faisait plaisir, il n'aurait pas guerroyé contre les Français encore vingt ans après.

Il est de fait qu'il voulut quitter l'Angleterre et se rendre sur la côte de France. Il renvoya les prisonniers qu'il avait dans ses bateaux, ne pouvant les conduire et les vendre dans sa patrie, et il envoya une députation au roi Alfred en Westsex pour lui proposer la paix, en s'engageant à se rendre en France pour y faire le commerce. Cette proposition mérite d'être remarquée. Jusqu'à present nous n'avons pas encore vu de Normands se rendre en France pour y commercer; ils ne devaient pas inspirer en effet grande confiance aux Français; on ne voit pas non plus que Rollon ait

1. *Hist. Normannor.*, par Dudon, Guillaume de Jumièges; *Chroniq.* en vers, de Robert Vace et Benoît de Saint-Maur.

traité la France autrement que ses devanciers. Il serait donc possible que cette prétendue intention de faire le commerce signifiât alors ce qu'elle signifie ordinairement chez les peuples pillards, c'est-à-dire fournir, n'importe par quelle voie, des objets de commerce. Alfred, quoique roi chrétien, ne fit pas difficulté de consentir à ces propositions d'un pirate païen. Il répondit, selon Dudon de Saint-Quentin, qu'il n'y avait nulle part des hommes plus vaillans que dans le Danemark, qu'il accordait à Rollon sa demande, et qu'il l'invitait à venir le trouver. Rollon se rendit à cette invitation. Alfred lui proposa de se faire baptiser, et d'entrer en alliance avec lui; mais Rollon, refusant le baptême, n'accepta que l'offre de l'alliance.

Pendant l'hiver il équipa des bateaux, et au printemps il mit à la voile avec la flotte qu'il devait à son allié chrétien, le célèbre Alfred. Pour expliquer cette alliance entre un roi très pieux et un chef de pirates païens, il faut réfléchir à la position d'Alfred. Tout le génie de ce prince avait à peine suffi à lutter avec succès contre les hordes du Nord qui avaient envahi l'Angleterre, et qui menaçaient son faible trône. Un nouveau chef débarquant chez lui, et annonçant peut-être des qualités propres à réussir, dut lui donner des inquiétudes; et après avoir essayé en vain de le

convertir, Alfred dut s'empresser de se débarrasser de lui moyennant quelques secours.

En second lieu, il régnait de la jalousie entre les rois carlovingiens et les rois anglo-saxons; les historiens de France n'en parlent point; mais les historiens anglais, chez lesquels l'esprit national se prononce davantage, l'insinuent en plusieurs endroits : Mathieu Pâris l'exprime même très clairement. Les prétentions qu'énonçaient autrefois, lors de leur sacre, les rois de France sur les *royaumes des Merciens et des Anglo-Saxons*, se rapportent évidemment à des contestations très anciennes entre les souverains des deux pays. Ainsi Alfred, quelque bon chrétien qu'il fût, pouvait être encore trop bon Anglais, pour ne pas saisir l'occasion qui se présentait d'embarrasser le roi de France par l'envoi d'une nouvelle bande de pirates.

Cependant l'expédition essuyant une tempête dans la traversée, fut jetée à la côte de l'île de Walcheren; pour surcroît de détresse, les insulaires attaquèrent la flotte. Ce fut dans ces circonstances critiques que Rollon montra cette grande âme qui lui valut dans la suite un duché. Malgré sa position défavorable, il se battit avec courage, repoussa l'attaque, et s'établit dans l'île, où Alfred, conformément au traité de leur alliance, lui envoya douze bateaux avec des hom-

mes armés et avec des vivres. A la vue de ce convoi, les insulaires, craignant que Rollon ne voulût rester dans leur île, appelèrent à leur secours Reguier comte du Hainaut, et Raimbaut comte de Frise; et sans attendre l'arrivée de ces seigneurs, ils se rassemblèrent pour attaquer les Normands. Cependant Rollon remporta sur eux une victoire complète, repoussa ensuite les deux comtes, et, après avoir ravagé l'île, il passa sur le continent, et porta les mêmes ravages en Hollande. Les habitans se rassemblèrent à l'endroit où est maintenant la mer de Harlem, pour surprendre les pirates dans leur marche; la bonne étoile et le courage de Rollon le tirèrent encore du danger. Il fit cacher une partie de sa troupe derrière les premiers rangs. Les Frisons, croyant n'avoir à combattre que peu de monde, attaquèrent sans prévoyance, et tombèrent en grand nombre entre les mains des ennemis, qui les traînèrent à leurs bateaux. Le peuple demanda la paix, et se soumit à une contribution. En emportant ce tribut, Rollon pilla toute la Hollande[1].

S'étant vengé ainsi du comte de Frise, il se tourna vers celui du Hainaut; il ravagea les bords de l'Escaut, et pénétra jusqu'à l'abbaye de Condé. Il y eut plusieurs combats; tous eurent une issue

1. *Hist. Normannor.*, par Dudon, Guillaume de Jumièges; *Chroniq.* en vers, de Robert Vace et Benoit de Saint-Maur.

heureuse pour les Normands. Regnier s'était mis en embuscade pour surprendre l'ennemi ; mais Rollon, à son tour, tomba sur lui par surprise, et le fit prisonnier. La femme de Regnier s'offrit à mettre en liberté, en échange de son mari, douze des principaux Normands qui avaient été faits prisonniers dans les combats antérieurs; Rollon lui fit répondre : que si elle ne renvoyait sur-le-champ les douze normands avec tout l'or et l'argent qui se trouvait dans le pays, il ferait décapiter le comte son mari. Cette réponse fit trembler la comtesse. Pour sauver un époux, elle accéda aux dures conditions qu'on lui imposait; toutes les églises furent dépouillées de leurs riches ornemens, afin d'assouvir l'avidité des pirates. Se voyant si bien obéi, Rollon fit venir son prisonnier devant lui, et lui reprocha d'être venu l'attaquer sans motif dans l'île de Walcheren. Il lui déclara ensuite qu'il lui rendrait la liberté et la moitié des trésors qu'on venait de lui remettre, à condition qu'il y aurait paix et amitié entre eux. Regnier, ne s'attendant probablement pas, d'après ce qui s'était passé, à cette offre qui ressemblait à la générosité, ne balança point de promettre ce que son vainqueur demandait. Rollon le renvoya avec des présens, et s'apprêta au départ [1]. On a pu remarquer que

1. Une *Chroniq.* manuscrite *de Normandie* (Bibl. du roi,

ce sont les premiers traits de grandeur qui paraissent dans l'histoire des Normands : jusqu'alors les historiens n'avaient rien rapporté qui y ressemblât.

Laissant en Frise et sur les bords de l'Escaut un nom redoutable, Rollon s'embarqua de nouveau, et se dirigea sur la Seine. Suhm croit que ses campagnes dans la Frise ont duré plusieurs années; il semble en effet qu'elles n'ont pu se terminer aussi promptement que le fait entendre Dudon de Saint-Quentin, qui paraît tout rapporter à l'année 876[1].

Ce fut au mois de novembre qu'il entra dans la Seine. L'apparition de cette flotte renouvela toutes les terreurs qu'avaient inspirées les invasions précédentes. On sauva de nouveau les reliques les plus exposées aux outrages des païens, et les moines errèrent encore une fois sur les

n° 7,369), ne fait point mention de la condition impérieuse prescrite par Rollon à la femme de Regnier. Selon la chronique, ce fut au contraire cette comtesse qui renvoya spontanément les prisonniers normands, avec tout l'or et l'argent qu'elle put tirer des églises et des maisons particulières. Rollon, touché de ce sacrifice, rendit la liberté au comte, lui demanda son amitié, et restitua la moitié des sommes envoyées.

1. Selon Simeon Dunelmensis, *De rebus gestis regum Angliæ*, dans le *Recueil* de Twysden, son arrivée en France eut lieu en 876. La *Chroniq.* de Cornerus, dans le t. II du *Corpus histor. Medii ævi* d'Eccard, fixe l'arrivée de Rollon à l'année 880, et la *Chroniq.* d'Albéric à l'an 882.

grands chemins. Charles-le-Chauve avait récemment étendu son royaume, en ajoutant à ses États le royaume de Lothaire son frère qui venait de mourir. Il s'était fait couronner à Metz mais il avait fallu ensuite partager avec Louis le Germanique, qui se fit céder la rive gauche du Rhin. Bientôt après l'empereur Louis II étant décédé aussi, Charles se crut appelé au trône impérial. Ses troupes entrèrent en Italie; il reçut la couronne de l'empire des mains du Pape; puis, apprenant la mort de Louis-le-Germanique, il voulut encore profiter de cet événement, et porter les limites de ses États jusqu'au Rhin; cependant ce souverain, qui avait mis sur sa tête trois couronnes, qui méditait de si vastes entreprises, n'était pas capable de se faire obéir des grands ni de défendre la France contre les hordes de pirates. Repoussé à Andernach, par les fils de Louis-le-Germanique, le successeur des Césars, acheta la paix des Normands stationnés dans la Seine, et se soumit à un tribut. Au lieu de défendre son peuple, il le dépouilla encore pour enrichir les pirates. Étant sur le point de repasser en Italie, pour aller au secours du Pape contre les Sarrasins, il convoqua une diète à Chiersi-sur-Oise, afin de régler tout ce qui concernait la sûreté du royaume pendant son absence. Un des articles qui y furent arrêtés,

imposa une taxe de douze deniers à chaque terre seigneuriale ou autre, huit deniers à chaque maison d'homme libre, quatre deniers à chaque maison de colon ; les prêtres furent taxés à quatre sous au plus, les religieux à quatre deniers. Toutes les églises, ayant des comtes et des vassaux, furent obligées de contribuer également ; les marchands et citadins furent taxés suivant leur revenu[1].

Cette contribution n'était destinée qu'aux Normands de la Seine, et ne concernait que l'ancien royaume de Lothaire. Mais il paraît qu'on leva de pareils tributs en France. Des envoyés royaux furent chargés d'aller les recueillir. Dans les pays seuls, situés en deçà de la Loire, ces tributs rapportèrent 5,000 livres pesant d'argent. Il fallait que la France fût immensément riche pour payer si fréquemment des sommes énormes pour le temps. On agit avec tant de rigueur dans l'exaction du tribut, que l'archevêque Hincmar adressa au Roi des plaintes qui nous font connaître toute la misère du royaume. « Je vous engage, écrit le prélat à Louis-le-Bègue, à chercher « avec les fidèles serviteurs de Dieu et les vôtres, « le moyen de faire cesser dans ce royaume les

1. *Acta conventus Carisiaci*, dans les *Capitulaires* de Charles-le-Chauve. — Duchesne, *Rer. francic. Scriptor.*, t. II, p. 469.

« rapines et des déprédations, afin qu'il jouisse « de quelque relâche, ce peuple qu'on accable « depuis plusieurs années de vexations et de « tourmens, sous prétexte de vouloir repousser « les Normands. Il est temps que la justice et le « bon droit qui sont presque éteints chez nous, « renaissent, et que Dieu nous rende le courage « contre les païens; car depuis nombre d'années « on songe dans ce royaume non pas à se dé- « fendre, mais à se racheter et à lever des tri- « buts, et l'on dépouille non seulement les gens « pauvres, mais encore les églises, naguère si « riches [1] ».

Rollon quitta la Seine en 878, et revint en Angleterre, comme on verra plus bas. La Loire ne fut point évacuée par les pirates, et l'argent de la nation ne servit point à la délivrance de tout le royaume. Guidé par une ambition aveugle, Charles-le-Chauve passa les Alpes et pénétra

1. Hincmari *Opera*, t. II, p. 182. *Ut inveniatis cum Dei et vestris fidelibus, qualiter istæ rapinæ et deprædationes in isto regno cessent, et miser iste populus, qui jam per plures annos, per deprædationes diversas et continuas, et per exactiones ad Normannos repellendos affligitur, aliquod remedium habeat, et justitia et judicium, quæ quasi emortua apud nos sunt, reviviscant, ut virtutem nobis Deus reddat contra paganos, quia usque modo jam ante plures annos locum in isto regno defensio non habuit, sed redemptio et tributum, et non solum pauperes homines, sed et ecclesias quondam divites jam evacuatas habent.*

en Italie; mais se voyant abandonné des grands, il revint précipitamment en Savoie, et y mourut dans un village, issue frappante d'une suite d'entreprises ambitieuses mal combinées, et encore plus mal exécutées. Son fils et successeur, Louis-le-Bègue, commença son règne par de grandes largesses faites aux seigneurs; cette classe gagna en pouvoir et en prospérité; mais le peuple fut oublié. Cependant les Normands de la Loire, conduits par un chef nommé Éric, serraient de près le vaillant Hugues abbé; Louis-le-Bègue passa la Seine pour aller à son secours. Les annalistes ne nous apprennent pas la suite de cette campagne, qui probablement n'eut aucun résultat. Ces Normands, ou une autre troupe, exercèrent aussi des ravages en Bretagne. On sauva les reliques de Dôl et de Saint-Paul-de-Léon.

Dans une entrevue que le roi eut avec Louis, roi d'Allemagne, une alliance fut contractée entre les deux princes, qui se promirent, parmi d'autres choses, des secours réciproques contre les Normands; et le pape, qui était venu en France pour obtenir des secours contre ses ennemis, accorda des indulgences à quiconque périrait en combattant les Normands. Cependant, les ravages continuèrent, et furent marqués de plus de violences que jamais. Les pirates décapitèrent l'abbé de Saint-Bénigne de Dijon, qui avait eu le mal-

heur de tomber entre leurs mains ; les moines de Saint-Gildas se sauvèrent à Bourges avec les reliques de leur abbaye.

Louis-le-Bègue étant mort sur ces entrefaites, les troubles les plus déplorables éclatèrent dans le royaume. Un parti appela au trône, Louis, roi de Germanie, tandis qu'un autre resta fidèle au fils de Louis-le-Bègue; mais ce parti crut devoir lui adjoindre son frère Carloman, par égard ou plutôt par crainte du pouvoir de Boson, son beau-père, et l'un des plus puissans seigneurs de France. Les deux princes, après avoir été sacrés, eurent une entrevue à Orbe, en Suisse, avec Charles, fils de Louis-le-Germanique, et se rendirent de là en Italie, plus occupés de leur couronne que de leur nation. Pendant ce temps, les Normands de la Loire pillèrent la contrée d'alentour, jusqu'à la ville d'Amboise, où ils pénétrèrent pendant que les habitans, par un autre chemin, marchaient à leur rencontre. L'excursion des Normands fut assez longue pour que les deux princes eussent le temps de revenir de l'Italie, de rassembler des troupes et de marcher contre eux. Croyant n'avoir rien à craindre d'un gouvernement tel que celui des deux jeunes princes, mal soutenus par une partie de la noblesse, les Normands se laissèrent surprendre cette fois, et furent mis dans une déroute com-

plète[1]. Mais la victoire des Français fut de peu d'effet, quoique Alain-le-Fort chassât aussi les Normands de la Bretagne : car, vers le même temps, une autre troupe attaquait le Nord de la France. Voici la cause particulière de cette nouvelle expédition.

Alfred, ce prince si étonnant pour son siècle, et dont la vie aventureuse a l'intérêt d'un roman, avait tellement négligé ses devoirs de roi, que ses sujets, irrités de l'impunité des attaques des pirates, l'abandonnèrent et le laissèrent en proie à la misère. Errant dans les campagnes reculées, Alfred eut à peine de quoi fournir à sa subsistance, et la chronique dit qu'il fut obligé de partager le misérable repas d'un porcher[2]. Ceci se passa pendant que Rollon était en France ; après avoir soutenu ce chef de pirates dans son expédition contre la France, Alfred se vit dans la nécessité d'implorer ses secours et même sa compassion. On dit qu'il offrit à Rollon la moitié de ses états et de ses biens, ce qui alors n'était pas une offre très séduisante. Cependant, Rollon, se souvenant de ce qu'il devait au roi anglo-saxon, et ne pouvant rester plus long-temps sur la Seine, avait fait voile pour l'Angleterre, et était accouru au

1. *Histor. Reg. Francorum,* dans le t. IX des *Histor. de France.*
2. Asserii *Vita Alfredi.*

secours de son allié. Selon une chronique manuscrite, Rollon soumit les Anglo-saxons rebelles, les força de reconnaître Alfred pour leur roi, refusa la moitié du royaume que ce prince lui offrait, et demanda seulement qu'il fût permis à ceux qui voulaient le servir, de rester avec lui [1]. Les autres historiens ne parlent guère de sa coopération. Selon eux, les Anglais, s'étant réunis, avaient déjà repoussé les Danois du château fort de Kynvil, et tué deux de leurs chefs, Bioern et Ubbe; Alfred, de son côté, s'était fortifié dans Athelwy; profitant de la terreur qu'avait répandue leur défaite, il les attaqua avec ses principaux vassaux du comté de Sommerset, qui étaient revenus sous ses drapeaux, et remporta une victoire complète. Il ne restait aux Danois qu'un seul poste fortifié, celui d'Éthandun : prévoyant qu'ils n'y tiendraient pas long-temps, ils négocièrent, et promirent de vivre en paix et de donner des otages. Alfred, profitant de ses avantages, exigea qu'ils quittassent le royaume. On engagea secrettement les Danois à se convertir, et, quel-

1. « Puis prist congié Rou, et Ancelme (Alfred) lui voult « donner la moitié de son royaume; mais Rou lui dist qu'il « n'en prendrait point: mais s'il voulait donner congié à ses « hommes de le venir servir pour son argent, il lui en saurait « bon gré. Ancelme répondit qu'il lui plaisait bien, etc. » (Manuscrit de la Bibl. du roi, n° 9,857, p. 24; et mss., n° 9,848.)



ques jours après, on vit leur chef Gudrun et trente de ses officiers se faire baptiser solennellement. Alfred leur servit de parrain. Gudrun, devenu néophyte, et appelé désormais Adelstan, porta, comme Rollon fit dans la suite, des vêtemens blancs pendant huit jours, reçut des effets précieux, et eut en fief l'Est-Anglie et le Norfolk, où les Danois conservèrent long-temps leur langage et leurs mœurs. On avait parlé de lui comme d'un puissant roi danois, distribuant à son armée l'or et l'argent provenus de ses pillages, ravageant les pays chrétiens, brûlant les villes, églises et couvens, tuant les habitans jeunes et vieux dans leurs maisons, perçant les enfans, faisant violence aux femmes, enfin exerçant froidement les plus grandes cruautés. C'était une victoire que de convertir un chef de bande aussi féroce; et les prêtres, qu'il avait chassés de leurs diocèses et de leurs abbayes, durent regarder comme un triomphe de faire entrer un ennemi aussi acharné dans le sein de l'Église.

Toutes ses troupes ne l'imitèrent pas. Une partie, préférant la vie sédentaire aux aventures de la vie maritime, se fit baptiser avec lui, et s'établit sous ses ordres en Angleterre. Mais le reste aima mieux continuer de courir les mers, et suivre en liberté la carrière des pirates, qui avait tant d'attraits pour les Normands. Ceux-là

se rassemblèrent sous la conduite de Hasting, qui paraît avoir été fils de ce chef que nous avons vu accepter le fief de Chartres, des mains du roi de France, après de nombreux et vaillans exploits contre les Français.

Cette troupe, qui, selon un auteur ancien, était composée de Danois et *Norois* ou Norvégiens, porta naturellement ses regards sur la France [1]. Elle débarqua en Flandre, dévasta la ville de Térouane qui, depuis, est entièrement tombée en ruines; se dirigea sur Tournay, ravagea tout le Brabant, détruisit les églises, et fit un grand nombre de prisonniers. Hugues, l'abbé, fils du roi de Germanie, osa les attaquer; mais il fut mis en déroute : ne trouvant plus aucun ennemi devant eux, les Normands établirent leur quartier d'hiver à Gand. Sur ces entrefaites, Louis de Germanie, ayant fait des conventions avec les deux princes français, occupa le royaume laissé par Lothaire. En revenant de Ribemont, il rencontra une troupe considérable de Normands qui, chargés de butin, retournaient à leur flotte, sur l'Escaut; le prince allemand saisit habilement cette circonstance favorable pour les attaquer; il les mit dans une déroute complète, et leur tua, suivant les annalistes, cinq mille, d'autres disent

1. An 879.

neuf mille hommes, ce qui est évidemment une exagération; cette prétendue victoire est même un fait très douteux. En effet, l'histoire raconte que les barbares se retranchèrent, sous les ordres de Godefroy, dans le domaine royal de Thuin, sur la Sambre[1], et que Hugues, croyant le moment opportun pour se venger de sa défaite, les y assiégea; il fut tué, et les ennemis, profitant de la consternation de son père[2], partirent la nuit, après avoir brûlé leurs morts : l'abbaye de Lobbes essuya de grands ravages à cette occasion[3]. Ils continuèrent de tenir leurs quartiers à Gand, d'où ils firent des excursions pour détruire tous les châteaux forts et toutes les abbayes des bords de l'Escaut, de la Lys et de la Sambre.

Pendant que les Normands menaçaient le Nord de la France, le Midi était en pleine défection. L'ancien royaume de Bourgogne, étant à peine gouverné par les descendans de Charlemagne, avait voulu avoir, comme autrefois, ses rois particuliers. Les prélats jetèrent les yeux sur le même Boson dont la sœur avait épousé Charles-le-Chauve,

1. « Thimum juxta Carbonariam. » *Annal. de Metz.* « Tumiomum. » *Annal. de saint Vaast.* (Voy. sur ces mots la *Notice raisonnée des Annal. Vedast.* de l'abbé Lebeuf, dans le t. XXIV des *Mém. de l'acad. des inscript.*)

2. An 880.

3. Folcuin, *De gestis abbat. Lcob.*

et qui, pour se marier à son tour, avait enlevé, d'un château de la haute Italie, la fille de l'empereur Louis II, et l'avait épousée au camp du roi de France. Charles-le-Chauve l'avait élevé au rang de duc de haute Aquitaine ou Provence, titre qui probablement ne satisfaisait pas encore la fille altière de l'empereur. Une couronne lui fut offerte, par les grands, à la diète de Mantaille, aujourd'hui *Bourg-Évescal*, entre Vienne et l'Isère; Boson feignit de ne vouloir la devoir qu'à la volonté de son peuple; il assigna un délai de trois jours pour les prières et pour les réclamations des mécontens : personne ne réclama; il n'y avait plus de voix populaire : les grands l'avaient étouffée. Boson fut sacré avec pompe par l'archevêque de Lyon, en présence d'un grand nombre de prélats, et fonda une nouvelle dynastie de Bourgogne, plus de trois siècles après que la première eut été détruite par les Francs.

A la nouvelle de ces événemens, les deux frères qui occupaient le trône de France, se hâtèrent de rassembler leurs forces pour reprendre cette partie de l'héritage de Charlemagne, quoique le Nord du royaume réclamât impérieusement leur protection. Pendant qu'ils marchèrent contre Boson, Gozlin, abbé, fut envoyé avec des troupes contre les Normands de l'Escaut. Comme ils occupaient les deux rives de

ce fleuve, Gozlin partagea ses troupes, afin d'attaquer l'ennemi sur deux points; mais cette tactique eut le plus mauvais succès possible; les deux corps furent mis en fuite, et laissèrent au pouvoir de l'ennemi un grand nombre de morts et de prisonniers. Depuis lors les Normands, enhardis par leurs succès, envahirent le pays situé entre l'Escaut et la Somme; ils passèrent même au delà de cette rivière : moines, religieuses, chanoines, bourgeois, jeunes et vieux, riches et pauvres, tous s'enfuirent; les ennemis poussèrent leurs excursions jusqu'à Péronne, après avoir ravagé Furnes, Gravelines, Boulogne, Cassel, Bailleul, Oudenarde, Ypres et Anvers. Le 26 décembre ils entrèrent à Arras; deux jours après, ils brûlèrent la ville, et dévastèrent le monastère de Saint-Vaast et les environs. Ils tuèrent une foule d'habitans, pillèrent sans pitié, et entraînèrent un grand nombre d'hommes, de chevaux et beaucoup de bétail. Saint-Omer et Cambrai[1] éprouvèrent le sort d'Arras; tous les couvens sur la Scarpe furent détruits. Les Normands ne se doutèrent pas que dans ces cloîtres, tels que Saint-Bertin, Saint-Vaast, on allât écrire des chroniques pour signaler leur

1. La cathédrale de Cambrai ne paraît pourtant pas avoir été détruite. Leglay, *Rech. sur l'église métropol. de Cambrai*, 1825.

barbarie à la postérité. Après avoir réduit en cendres les principaux établissemens du pays, ils retournèrent avec un butin immense à leur flotte [1].

Comme pour seconder cette dévastation générale, une autre troupe désola toute la Hollande; Berg-op-Zoom fut brûlé. Las de leurs ravages barbares, les pirates se retirèrent à Nimègue dont ils fortifièrent le château. Louis, roi de Germanie, les y assiégea; mais ils obtinrent la faculté d'en sortir; en partant ils brûlèrent le château. La trahison ajoutait à l'affliction de la France : dans leur excursion en Flandre et en Artois, les Normands furent guidés par un Français, Isembard, seigneur de La Ferté en Ponthieu, qui avait été obligé de s'exiler par suite de ses querelles avec les fils de Louis-le-Bègue. Animé par la vengeance, il avait passé du côté des Normands, en abandonnant le christianisme. Ce fut ce transfuge qui désigna aux alliés barbares qu'il s'était donnés, l'abbaye de Saint-Riquier, dans le Ponthieu, et celle de Saint-Valery, au dessous d'Amiens, pour être dévastées. Les moines de la dernière de ces abbayes s'étaient enfuis à Sens avec leurs effets précieux [2].

1. *Annal. de saint Vaast, de saint Bertin, etc.*
2. *Ibid.*

Il paraît qu'à leur tour les Normands de la Loire firent de nouvelles excursions; car les religieux de Saint-Martin de Tours, portèrent leurs reliques à Saint-Germain d'Auxerre, d'où il fallut dans la suite les enlever de vive force, à cause du refus de l'évêque de les restituer[1]. Les ravages cruels que les Normands avaient commis dans le nord de la France étaient un événement trop affreux pour ne pas demander vengeance. On voit par les anciennes annales que la France fut indignée d'apprendre qu'un Français, un seigneur né chrétien, excitât les païens à mettre tout à feu et à sang. Dès que le roi Louis en fut averti, et entendit les plaintes générales du peuple, il cessa de poursuivre Boson, et laissant continuer la guerre de Bourgogne par son frère, il se rendit avec des troupes dans le Nord pour venger les calamités innombrables répandues sur ce pays. Ce fut à Saucourt en Vimeu, village situé à peu près à la moitié du chemin entre Eu et Abbeville, qu'il rencontra les barbares qui se dirigaient sur Lavier, où était alors le principal passage de la Somme. Il faut entendre sur cette expédition l'auteur anonyme d'un chant historique, composé en langage tudesque, peu de temps, à ce qu'il paraît, après la bataille[2].

1. *Chroniq. de Tours*, dans le t. IX des *Histor. de France*.
2. *Voy.* cette *Cantilena historica*, dans les *Annal. bened.*,

« Dieu voulant éprouver comment Louis sou-
« tiendrait l'adversité, est-il dit dans ce chant,
« permit que les païens se répandissent dans son
« empire, et que le peuple des Francs fût opprimé
« par leurs soldats. Quelques sujets de Louis s'a-
« bandonnèrent aussitôt à eux; d'autres cédèrent
« successivement à leurs intrigues; quiconque
« restait fidèle à son prince, était soumis à toute
« sorte d'outrages. Un traître, profitant de ces
« malheurs pour accroître sa puissance, s'emparait
« des places fortes, et usurpait l'autorité suprême.
« Le parjure, l'assassinat, la bassesse, régnaient
« en tous lieux; et procuraient du pouvoir. Le roi
« s'indignait des désordres qui jetaient le trouble
« parmi tous ses sujets. Dieu, voyant toutes les
« calamités qui pesaient sur la France, eut enfin
« pitié de son peuple. Il appelle le seigneur Louis
« pour lui ordonner d'aller combattre les ennemis:
« Louis, mon roi, délivre mon peuple si dure-
« ment opprimé par les Normands. »

Le prince ayant rassemblé ensuite les grands, leur dit, entr'autres paroles : « Consolez-vous,
« mes compagnons, mes chevaliers; c'est par
« l'ordre de Dieu que nous marchons; c'est lui
« qui assurera le succès de nos armes. Je réclame
« vos conseils pour la conduite de mon armée.

par D. Mabillon, t. III, et dans le t. IX des *Historiens de France*,

« Je ne m'épargnerai pas moi-même pour parve-
« nir à vous délivrer; mais je veux qu'en ce jour
« tous ceux qui sont restés fidèles à leur Dieu
« suivent mes pas. Quiconque viendra avec ar-
« deur exécuter les ordres du Seigneur sera ré-
« compensé dans sa personne s'il survit, dans sa
« famille s'il succombe. »

On ajoute que le Roi entonna un cantique au moment de livrer bataille[1], et que toute l'armée y répondit par le cri de *Seigneur, aie pitié de nous!* (*Kyrie-eleyson!*) Les Français n'avaient besoin que d'un chef doué d'énergie; le Roi en montra dans cette croisade : aussi ses sujets furent-ils disposés à vaincre avec lui. Pourquoi les Carlovingiens n'ont-ils pas toujours montré cet esprit généreux? Leur règne n'aurait pas fait naître l'arrogance des barons, l'opulence du clergé, la misère du peuple. On reconnaît aux détails du combat, que nous a conservés le chant teutonique, les aïeux des Français d'aujourd'hui. « La fureur et la joie colorèrent les joues des Francs, chacun d'eux se rassasia de vengeance; mais Louis les surpassa tous en audace et en adresse. Il perce les uns, renverse les autres, et abreuve de l'amère boisson du trépas tous ceux que rencontrent ses coups. »

1. An 881.

On dirait que le génie de la France se réveillait alors de son long assoupissement.

Les Normands ne pouvant résister à l'impétuosité des Français, essuyèrent une défaite totale[1]. D'après la chronique de l'abbaye de Saint-Riquier, leur chef Garamond fut du nombre des morts[2]. Cependant les Annales de Saint-Bertin assurent que le soir, profitant du peu d'ordre qui régnait dans l'armée royale, les Normands revinrent à la charge, tuèrent une centaine d'hommes, et mirent le Roi en fuite. Les autres historiens ne disent rien de cet événement. Le désordre, après une première impétuosité, a quelquefois été funeste aux Français; ainsi le Roi put perdre l'avantage de la journée; et, il est de fait que la bataille du Vimeu n'empêcha point les Normands de conserver leurs quartiers à Gand, et de faire de là de nouvelles irruptions dans le nord de la France.

1. On a trouvé récemment sur l'ancien champ de bataille, à Saucourt, beaucoup de fers de mulets; ils proviennent peut-être des bêtes de somme amenées du Dauphiné par l'armée royale. (Note de M. Traullé, communiquée par M. Le Prévost.)

2. Suhm croit que Garamond est identique avec Gurmund; cependant ce ne pouvait être le chef de ce nom converti en Angleterre, et devenu Adelstan; toutefois un autre chef pouvait porter le même nom. Suhm pense encore que c'était le jeune Hasting.

Cependant, soit enthousiasme, soit flatterie, la bataille du Vimeu fut célébrée en France comme une grande victoire du Roi; elle inspira les poëtes; on chantait encore leurs vers à l'époque où fut écrite la chronique de Saint-Riquier, c'est-à-dire deux siècles après la journée de Vimeu[1]. Il ne nous en reste que le chant teutonique, dont j'ai parlé plus haut, et qui est demeuré long-temps enseveli dans la poussière du cloître; il fut trouvé à l'abbaye de Saint-Amand par le savant Mabillon, et, depuis ce temps, il a été fréquemment imprimé comme un monument précieux, tant de l'histoire que de la littérature du moyen âge[2]; mais l'original a disparu depuis que des copies s'en sont répandues. « Peut-« être, dit M. de Sismondi[3], cette chanson fut-« elle destinée à répandre en Saxe la réputation « de Louis, lorsqu'il chercha, l'année suivante, à « recueillir l'héritage de son cousin. Les premiers « mots : *Je connais un Roi, nommé le Seigneur « Louis, qui sert Dieu volontiers, et que Dieu*

1. *Quomodo sit factum, non solum historiis, sed etiam patriensium memoriâ quotidiè recolitur et cantatur.* (Voy. *Chron. de saint Riquier.*)

2. *Voy.* sur ce chant l'ouvrage de M. Gley, *sur la langue et la littérature des Francs.* Paris, 1814, in-8°, et le Mémoire de M. Le Prévost *sur les Romances historiques du moyen âge*, dans le *Précis des travaux de l'acad. roy. de Rouen*, 1817.

3. *Hist. des Français*, t. III, ch. II.

« *récompense*[1], semblent en effet mis dans la bouche « de ses partisans plutôt que de ses sujets, et cette « conjecture expliquerait pourquoi la chanson est « en allemand, tandis que les Neustriens de « Louis III parlaient incontestablement le roman.» C'est une pièce de cent dix-huit vers, rimés deux à deux, et dont la plupart sont de six syllabes; quelques uns sont de cinq ou de sept. Les premiers vers se rapprochent trop de l'allemand d'aujourd'hui pour qu'on puisse croire qu'ils soient de la même date que le reste[2]; peut-être quelqu'un avait-il commencé à rajeunir le langage de ce chant. Les sentimens pieux qui y règnent, et le lieu où il a été trouvé, font penser que le poëte était un religieux; il se pourrait qu'il eût composé en latin, et qu'on eût ensuite traduit son chant en langue vulgaire; on ne peut donc indiquer avec précision de quelle époque est ce teuton ou ce francique, comme on l'a appelé récemment.

On a dû être frappé des couleurs noires sous lesquelles le poëte a peint les mœurs de la génération d'alors. Il n'est pas le seul qui en parle ainsi; en plusieurs endroits, les annales et les chroniques accusent les péchés et la dissolution

1. Einen Kuning uueiz ich,
Heisset Herr Luduuig, etc.

2. Menzel, *Hist. des Allemands*. Breslau, 1814, t. II, in-4°

des mœurs des grands et du peuple, d'avoir attiré sur la France la colère divine, et d'avoir été la cause des invasions des païens[1]. « Les pé« chés sollicitaient, dit la chronique de Saint-Ri« quier[2], la justice divine de faire châtier la « France par la main des païens. Semblables aux « fils de Bélial, les grands et le peuple s'abandon« naient à la dépravation de leurs mœurs; qui« conque parmi les ducs et les comtes se sentait « assez fort, étendait sa main sur tout ce qui l'en« tourait, désolait les provinces voisines, et tâchait « de se les soumettre. » Un moine anonyme convient que l'oppression exercée par les Normands était cruelle; mais il prétend qu'elle était méritée à cause de la conduite scandaleuse de toutes les classes[3]. Paschase Radbert, moine de Corbie, qui

1. *Prægravantibus ac præponderantibus multimodis non modo solius vulgaris populi, immo omnium dignitatum et ordinum delinquentiis.* **Miracula sancti Bertini**, *Histor. de Fr. IX.* — *Peccatis nostris exigentibus, atque vires adversariis suggerentibus, subversa sunt castra, desolatæ urbes, destructæ ecclesiæ, succensa monasteria.* Vie de saint Romain, *ibid. Irâ dei respondente peccatis populi sui.* — *Illius ævi populi exigentibus culpis, etc.*, ibid., p. 150 et 153. Il est à remarquer que les historiens anglais, Gildas surtout, tiennent le même langage à l'égard de leur nation.

2. Ch. XXII.

3. *Ea enim tempestate qua... non tantum Franciæ fines, sed etiam totius regni principalia quæque loca, Armoricaque provincia diuturna sacrilegæ Danorum gentis oppressione crudeliter*

écrivit un commentaire sur Jérémie peu de temps après le pillage de Paris par les Normands, en 845, et dont il a déjà été question plus haut, mêle ses lamentations à celles du prophète. « Tous nos malheurs, s'écrie-t-il, ne sont venus « que des péchés des prêtres et des princes; c'est « là la source des calamités qui nous environnent. « Il y a long-temps que la justice est bannie des « jugemens, et que la discorde parmi les citoyens « d'un même empire fait répandre le sang; on ne « voit partout que fraude et tromperies; l'épée « des barbares est tirée du fourreau, et c'est Dieu « qui l'a mise entre leurs mains pour nous punir. « Cependant, misérables que nous sommes, nous « vivons non seulement dans l'indolence, mais au « milieu des cruautés qu'exercent les barbares, « au milieu des pillages et des séditions qu'occa- « sionent les guerres civiles excitées par des ci- « toyens sans humanité : nous nous portons en- « core chaque jour à de nouveaux crimes [1]. »

Dans divers passages des chroniques et des annales écrites dans les cloîtres, on lit des plaintes indirectes sur l'insouciance du peuple. Il est vrai que les barbares dévastaient et renversaient les monastères et les églises, les dépouillaient, les

licet justè invaderentur. Mirac. sancti Bertini. *Voy.* aussi Adréval, *De mirac. sancti Benedicti*, l. 1.

1. *Bibliotheca Patrum*, t. XIV, p. 817, édit. de Lyon.

profanaient, et exerçaient leur fureur sur le clergé, sans que les laïques sentissent assez d'indignation pour voler à sa défense. Cette insouciance est d'autant plus frappante que le clergé jouissait alors d'une haute considération, et que les outrages faits aux prêtres étaient regardés comme des sacriléges, par les lois ecclésiastiques et civiles. Il serait possible que les richesses dont les rois et les puissans avaient doté, comme à l'envi, les établissemens ecclésiastiques, eussent excité la jalousie d'un peuple malheureux, et diminué sa vénération pour le clergé. Le destin fatal que ce clergé faisait entrevoir dans les invasions cruelles des Normands dut diminuer aussi le désir de les repousser. C'est comme un châtiment envoyé de Dieu qu'il les représentait; n'était-ce pas, en s'y soumettant avec résignation, qu'on pouvait espérer d'expier ses fautes[1]?

Les auteurs modernes ont cherché, moins dans les péchés des particuliers que dans les fautes politiques, les causes des facilités que les Nor-

1. Un historien dit que Louis-le-Bègue fuit devant les Normands par une inspiration de Dieu, qui lui avait fait connaître que c'était sa volonté qui les conduisait. *Fugam arripuit, divino manifestante judicio, quia quod in Normannis fuerat actum, non humanâ, sed divinâ virtute patratum extiterit.* Histor. Reg. Franc. dans le t. IX des *Histor. de France.*

mands trouvèrent dans leurs irruptions. Bonamy pense avec raison que le défaut de police, suite du faible et mauvais gouvernement de Charles-le-Chauve, et puis l'ambition et la discorde des grands, qui ne songeaient qu'à étendre leur domination sur des provinces entières, contribuèrent le plus à frayer aux pirates le passage de la France[1]. Quoique les annalistes et les auteurs des chroniques s'occupent peu de la situation morale de la nation, ils ne nous cachent pourtant pas qu'alors l'oppression la plus dure accablait les faibles, et que le pauvre n'était point en sûreté contre le riche[2]. Le bénédictin Abbon, le même qui a composé un poëme sur le siége de Paris par les Normands, dont il fut témoin, adressa vers ce temps au peuple un sermon véhément dans lequel il associe fort adroitement la cause du clergé à celle du pauvre, et les représente l'un et l'autre comme victimes de l'avidité insatiable des puissans. « Tous les jours, dit-il, les « rois, les comtes, les vicomtes, les consuls, les

1. *Mém. sur l'état du royaume de France pendant le règne de Charles-le-Chauve, et sur les causes de la facilité que les Normands trouvèrent à le ravager*; dans les t. xv et xvii des *Mém. de l'acad. des inscript. et belles-lettres.*

2. Agion, dans le *Fragment sur la fondation de l'abbaye de Vavres*, cité plus haut, dit : *Priusquàm cecidisset hujus procella turbinis, alter alterius rodebat vitam, et dives egeno subdolè, quod possidebat, aufferre gestiebat.*

« proconsuls, leurs vicaires, les vassaux royaux, « leurs satellites, les mauvais juges enlèvent aux « églises et aux monastères leurs effets, leurs « terres; par la fourberie et la ruse, par la ra« pine, par de faux actes, ils détruisent les bou« levards de la chrétienté, c'est-à-dire les siéges « épiscopaux.... Tous les jours les pauvres se ré« fugient auprès des tombeaux des saints, en s'é« criant que les brigands les font périr par la « faim et la nudité. » Le prédicateur s'emporte jusqu'à dire : « Que sont-ils autre chose, ces « spoliateurs sacriléges, que des tisons d'enfer « et la pâture du diable?... Oui, les démons « dans l'enfer ne se nourrissent que des âmes de « ceux qui ravagent ou qui possèdent injuste« ment les biens des églises de Dieu! » Il dit encore « qu'ils sont pires que les Moabites, les « Amalécites et les Normands, ceux qui ne ces« sent, malgré leur nom chrétien, d'affamer et « de dépouiller le peuple chrétien [1]. » Cette philippique, probablement exagérée, contre les usurpations et les injustices des nobles et des agens royaux, devient intéressante par le ton populaire qui y règne. On dirait que le clergé, dépouillé par les grands quand ils n'étaient pas

1. *Sermo V. De fundamento et incremento Christianitatis*, dans le t. 1 du *Spicileg.* de d'Achery, édit. de Labarre. Paris, 1723.

en guerre, et abandonné par eux quand les Normands recommençaient leurs ravages, cherchait alors chez le peuple un appui contre les classes puissantes.

M. de Sismondi signale comme principale cause de la facilité des invasions normandes, outre l'extinction de l'esprit militaire, la disparition presque totale de la population des campagnes [1]. Cet historien présume que, sous les premiers Carlovingiens, les grands, sûrs de n'avoir pas de guerres d'invasion à craindre, puisqu'ils se trouvaient au milieu d'un vaste empire, n'avaient plus besoin d'un grand nombre de serfs, cessaient de les ménager, et causaient ainsi la ruine des habitans des campagnes, lesquels finirent dès lors par disparaître, en laissant la France déserte. Le nombre des serfs peut avoir diminué; mais les grands, en guerre entre eux ou contre le roi, qu'ils dépouillaient de ses droits de souverain pour se les attribuer dans leurs duchés ou comtés, n'avaient sûrement pas d'intérêt à laisser disparaître la classe des serfs; aussi aucun témoignage historique ne prouve, autant que je sache,

1. « L'extinction rapide de la population rurale fut la grande « cause qui, sous le règne des Carlovingiens, ouvrit l'empire « aux brigands qui le dévastèrent... On dirait qu'il n'existe « plus en France que des couvens disséminés au milieu des « forêts. » *Hist. des Français*, t. III, ch. XII.

l'extinction de la population rurale. Si les Normands traversèrent des districts entiers sans obstacle, c'est que la rapidité de leurs excursions, qui tenait à leur manière de faire la guerre, surprenait toujours les habitans, disséminés sur le sol mal cultivé de la France, et ne laissait pas à ceux-ci le temps de se mettre en défense. Au reste, s'il y avait des habitans dans les campagnes et dans les villes, on ne trouvait plus nulle part d'esprit public; nulle part des institutions libres n'entretenaient chez les citoyens le sentiment du patriotisme; toutes les âmes étaient asservies et aussi dégradées que le gouvernement était avili. Les invasions des Normands ont dû même augmenter la servitude des gens de la campagne, en les forçant à chercher un abri sous les tours crénelées des châteaux-forts, et à se mettre, aux dépens de leur liberté, sous la protection des barons.

A peine revenus à Gand après la journée du Vimeu, les Normands firent voir que cette bataille ne les avait pas plus abattus que la défaite qu'ils venaient d'essuyer auprès de Norwich, actuellement Norden en Frise[1], où les chrétiens, encouragés et inspirés par leur évêque Rimbert, avaient attaqué avec vigueur les pirates et les avaient taillés en pièces sur le champ de bataille et au

1. *Voy.* Wiarda, *Hist. de l'Ostfrise*, t. 1, l. 11, ch. 1.

passage des rivières par lesquelles les fuyards cherchaient en vain à s'échapper, en laissant un butin considérable entre les mains des Frisons [1]. Les Normands qui venaient de France tirèrent leurs bateaux par terre vers la Meuse, et s'établirent pour un an à Haslou, dominèrent dans le Brabant et le pays liégeois, ainsi que dans le pays ripuaire, entre Cologne, Mayence et la Meuse; les abbayes de Prum, Cornelimunster, Stavelo, Malmedy furent dévastées, ainsi que les villes de Liége, Maëstricht et Tongres; cette troupe était commandée, à ce qu'il paraît, par Sigefroy et Godefroy [2]. Pendant ce temps une partie de la troupe de Gand inquiétait les frontières de la France, probablement sous la conduite de Hasting. On avait construit un fort en bois auprès d'Arras, pour se garantir de leurs incursions; mais personne n'osa se défendre. Il est vraisemblable en effet qu'il n'aurait pas résisté longtemps à l'impétuosité des pirates. Cependant Douay ne se rendit point; mais Péronne fut saccagée; les moines de l'abbaye de Baral, située entre Arras et Cambrai, furent surpris dans leur fuite, et mis à mort sur la grande route. Quoi-

1. Adam de Brême, *Hist. eccles.*, l. 1, ch. xxxv. — *Annal. de Fulde*, à l'an 875.

2. Un auteur obscur, Anselme, nomme Rollon : c'est évidemment une erreur.

que préposé à la garde de la France septentrionale, Baudouin, comte de Flandre, ne fit que fortifier le château de Bruges; ce furent là toutes les mesures de défense qu'il prit[1].

Une armée allemande tenait encore les Normands en échec sur les bords du Rhin; mais la nouvelle de la mort de Louis de Germanie la fit rétrograder[2]. Ne voyant plus cet obstacle devant eux, les pirates se portèrent en avant jusqu'à Coblentz, pillèrent Prum et envahirent les Ardennes. Les habitans s'attroupèrent pour repousser ces forbans; cependant n'ayant pas de chef, ils furent aisément mis en déroute; l'évêque Walo fit résistance devant Metz; les Normands tuèrent l'évêque dans la mêlée. A Bingen, où le cours du Rhin est resserré par les rochers, tous les habitans, à l'exception de ceux qui s'étaient réfugiés dans les bois, furent massacrés. Les moines de Saint-Maximin à Trèves ne furent pas épargnés davantage. Mayence, Worms, Cologne, Bonn, Aix-la-Chapelle furent réduites en cendres; on insulta au souvenir de Charlemagne en convertissant son palais en écurie : l'ancienne résidence du puissant et célèbre empereur des Francs resta déserte pendant quatre-vingts ans. Sur le bas Rhin, les pirates répandirent la même désolation.

1. *Annales de Metz, de Fulde, de Saint-Bertin, etc.*
2. An 882.

Les environs de Bois-le-Duc et de Bréda se ressentirent de leur fureur. Accablés sous le poids de leur butin, les Normands revinrent à leur quartier général de Haslou.

Ce fut un nouveau concert de plaintes et de cris de vengeance de la part du peuple dans l'ancien empire de Charlemagne. L'empereur Charles fut obligé de revenir d'Italie, et de tenir une diète à Worms pour délibérer sur les affaires de l'état, et spécialement sur les moyens de réprimer le brigandage des pirates du Nord. On parut cette fois procéder avec énergie à la vengeauce nationale. Un corps de Lombards, Allemands, Thuringiens, Francs, Saxons et Frisons fut rassemblé et mis en mouvement. Qui n'eût cru que tant de peuples purgeraient à jamais des barbares le sol de l'empire? Mais ces divers noms de nations indiquent suffisamment que l'armée était ramassée à la hâte et se composait de toute sorte d'élémens.

Elle fit pourtant une expédition importante en cernant le fort d'Ascloha ou Haslou, qui occupait l'emplacement du village actuel d'Elsloo, à deux lieues de Maëstricht, sur la route de Ruremonde. Comme c'était un des forts d'où les Normands partaient fréquemment pour butiner sur les bords de la Meuse, les Belges avaient déjà sollicité auprès de l'empereur, par une dé-

putation, pour que ce poste dangereux fût détruit. Les chefs normands Sigefroy, Godefroy, Gorm et Half y avaient alors leur siége. On eût dit que c'en était fait des Normands; cependant, chose incroyable! ils se tirèrent encore de ce nouvel embarras. Au bout de douze jours de blocus, l'empereur se lassa de surveiller la place; son camp était assis dans une position défavorable; on était dans les fortes chaleurs de l'été; il lui tarda d'en venir à un arrangement. De leur côté les Normands étaient pressés de capituler, ayant eu les murs de leurs forts renversés par un ouragan. Ils n'en traitèrent pas avec moins d'arrogance les impériaux, et les forcèrent de leur donner des otages, pour que leur roi Sigefroy pût aller en sûreté au camp de l'empereur. Le résultat de l'entrevue fut semblable aux arrangemens que plusieurs chefs normands avaient faits avec les Carlovingiens. Sigefroy promit de se retirer moyennant 2080, ou, selon d'autres, 2412 livres d'or et d'argent, de ne plus troubler les états de l'empereur pendant sa vie, enfin d'embrasser la religion chrétienne. Pour trouver une somme aussi forte, il fallut mettre toutes les églises à contribution; peut-être n'osa-t-on pas imposer les laïques. Afin de déguiser la honte du traité, on fit passer le tribut pour un don volontaire.

Une convention aussi inattendue était faite pour indigner le peuple. Le continuateur des *Annales de Fulde* prétend que les assiégés s'étaient déjà résignés à une mort inévitable, lorsque l'évêque de Verceil, d'accord avec le comte Wichart, et gagné par l'argent des Normands, alla trouver l'empereur, sur lequel il avait beaucoup d'influence, sut l'aboucher avec Godefroy, et les amener tous deux à la paix, après un échange d'otages. Le même historien ajoute que les Normands, en signe de réconciliation, hissèrent des boucliers aux portes du fort, et que des impériaux étant entrés sur la foi de ce signal, furent ou tués ou mis dans les fers pour être rançonnés; que, malgré ce nouvel outrage, l'empereur servit de parrain au chef des barbares à son baptême, et que, d'après le conseil des pervers, il fit de son ennemi son égal, en lui cédant les comtés et fiefs que Roric avait possédés pour prix de son attachement aux Francs; bien plus, il ne rougit pas de payer un tribut aux pirates, et d'enlever à cet effet les trésors des églises[1]. Si

1. *Et quod majoris est criminis, à quo obsides accipere et tributa exigere debuit, huic pravorum usus consilio, contra consuetudinem parentum suorum, regum videlicet Francorum, tributa solvere non erubuit. Nam thesauros ecclesiarum, qui propter metum hostium absconditi fuerant, abstulit, et auri purissimi atque argenti, ad confusionem sui totiusque exercitûs*

les chroniques de Saint-Denis ne s'exprimaient pas avec la même énergie [1], on pourrait croire que l'église à laquelle appartenait le moine qui a continué les *Annales de Fulde*, fut du nombre de celles que l'on dépouilla, et que c'est là le principal motif de l'esprit haineux qui règne dans ce récit. Il faut remarquer que cet évêque de Verceil, représenté par l'historien de Fulde comme un traître, et flétri de l'épithète de faux évêque, paraît un homme d'un grand mérite dans les *Annales de Metz*.

Tout ce qu'ajoute l'historien de Fulde tend à aggraver la conduite coupable de l'empereur. Lorsque, dit-il, un homme de l'armée, *emporté par le zèle de la gloire de Dieu*, tuait quelqu'un des Normands au moment où ils osaient pénétrer dans le camp, l'empereur ordonnait qu'on l'égorgeât ou qu'on lui arrachât les yeux. L'armée s'affligeait d'être commandée par un prince qui avait plus à cœur l'intérêt des ennemis que celui de

qui illum sequebatur, libras 2412 eisdem dedit. Annales de Fulde. — Lambecc., *Annales Francorum.*

1. « Par deseur tout ce dona-il grant somme d'or et d'argent « à Sigefroi et à Grimone, et à leurs compagnons qu'il avoit « pris, et tolu au trésor Saint-Étienne de Metz et aux autres « églises, et plus grant lascheté de cuer fist-il encore en soufrir « qu'ils demorassent là meismes, à la nuisance du royaume, « son cousin et du sien meismes. » *Chroniq. de Saint-Denis*, dans le t. VII des *Histor. de France*.

ses soldats, et qui avait privé son armée d'une victoire certaine.

Deux cents bateaux furent chargés de toutes les dépouilles que les Normands avaient enlevées des provinces où ils avaient passé. Ils brûlèrent Deventer, et se retirèrent probablement sur l'Escaut, où ils avaient fixé leur siége. On les voit bientôt après reparaître dans le nord de la France, pénétrer jusqu'à Laon, et menacer même la ville de Reims. Flodoard, chanoine de l'église de cette ville, assure que l'évêque Hincmar fit fondre le calice de Saint-Remi et un autre vase sacré, pour en donner l'or aux Normands, et les engager à épargner la ville de Reims, qui n'avait point de murs. Les pirates dévastèrent les environs, laissant la cité intacte [1].

Les Normands de la Loire avaient fait aussi de nouvelles excursions; le roi Louis, au moment de marcher avec les Bretons pour chasser les ennemis, fut surpris par la mort. Un historien affirme qu'elle fut la suite des efforts qu'il avait faits à la bataille du Vimeu.

Carloman, son frère, resté seul roi, après avoir confirmé par serment, à la diète de Chiersi, le capitulaire de Charles-le-Chauve, et avoir reçu la

1. *Hist. de l'église de Reims*, édit. de Sirmond, 1611; et par extrait dans le t. VIII des *Histor. de France*.

nouvelle de la prise de Vienne par ses troupes, succès qui abattait le parti de Boson, maître du trône de Provence, marcha contre les Normands du nord de la France. Rarement les pirates étaient en mesure pour résister à des troupes régulières. Cette fois, comme en bien d'autres rencontres, ils furent dispersés, dépouillés de leur butin, et jetés sur l'Aisne. Le roi cerna un détachement de la bande dans Avaux [1]; mais, à son tour, il n'était pas en mesure pour assiéger une place forte. Profitant de son départ pour Compiègne, les Normands se répandirent dans la campagne, regagnèrent leurs bateaux à Condé, et pénétrèrent dans l'Oise. Hugues, abbé, le plus redoutable adversaire que les païens eussent alors, et l'un des plus puissans seigneurs de France, puisqu'il était comte d'Anjou et d'Orléans, et même, à ce que l'on présume, duc de France, c'est-à-dire maître de tout le pays, depuis Laon jusqu'à la Loire, depuis Pontoise jusqu'à Montereau, Hugues, dis-je, crut qu'il ne fallait pas laisser impunie cette nouvelle tentative. Il amena des secours au roi, et marcha avec lui à la poursuite des ennemis, qui venaient de piller le Beauvoisis, et assiégeaient la forte ville de Laon, après en avoir ravagé un fau-

1. *Annal. de Saint-Vaast.* Lebeuf, *premier Mém. sur les Annal. Vedast.*

bourg, celui de Vilette. Attaqués auprès de Vailly, dans la forêt de Vicogne, ils furent de nouveau mis en déroute. Les annalistes font un grand éloge des victoires d'Hugues sur les ennemis; suivant les Chroniques de Saint-Denis, «il les chas toia et défoula rudement, et se combati à eux à poi de gent, et en fit si grand'occision que à peine en demora-il un tout seul pour porter aus autres la novele de leur confusion[1]. »

Cependant, ils purent regagner leurs bateaux et se retirer sur l'Aisne, où ils exercèrent de nouvelles cruautés sur les moines, et traînèrent beaucoup de monde dans la servitude. Ils brûlèrent les églises de Saint-Quentin et d'Amiens, et dans la dernière ville ils établirent leurs quartiers d'hiver. Ils étaient soutenus par le corps de pirates qui occupait encore Haslou, et par Godefroy, qui venait d'épouser Gisèle, fille naturelle de Lothaire II et de la belle Waldrade, et sœur de Hugues, prétendant à la couronne de ce prince; aussi, le roi de France eut recours à l'expédient ordinaire, celui des négociations et des offres d'argent; mais on ne put tomber d'accord; en conséquence, les pirates continuèrent de ravager la Picardie et la Flandre. L'abbaie de Marchiennes fut réduite en cendres. On entama

1. Dans le t. VIII des *Histor. de France.*

de nouvelles négociations. Il y avait en France un chef danois converti, nommé Sigefred; ce fut lui que le roi députa plusieurs fois auprès des chefs de pirates, à Amiens. On conclut enfin une trêve, et puis un traité par lequel les Normands promirent de quitter la France pour douze ans, moyennant un tribut de 12,000 livres d'argent fin. C'était une somme énorme; cependant, les ravages continuels des pirates coûtaient encore plus au royaume. On se donna réciproquement des otages, et en France on procéda aux levées des contributions. N'osant probablement pas trop tourmenter la nation, on dépouilla de nouveau les églises et leurs dépendances, où se trouvait en effet la plus grande partie des richesses du royaume. Le tribut fut acquitté; mais, en même temps, les Français se tinrent prêts à chasser les Normands, en cas que ceux-ci manquassent à leur engagement [1]. Cette attitude guerrière leur aurait mieux convenu avant le traité.

Bientôt les Normands mirent le feu à leur camp, et évacuèrent Amiens, en se portant sur Boulogne pour s'y embarquer. Les Français les suivirent de loin, comme pour les empêcher de revenir sur leurs pas. On avoit payé trop cher les ennemis

1. *Annales de Saint-Bertin, de Saint-Vaast* et *de Metz; Chron. de Saint-Denis, de gestis Normannor., etc.*

pour ne pas s'assurer de la réalité de leur départ. Ils ne délivrèrent pourtant pas la France de toute inquiétude. Une partie de la troupe s'embarqua, il est vrai, à Boulogne pour passer la mer; mais le reste se rendit à Louvain, dans le royaume de Lothaire, et y prit des quartiers d'hiver. Nous avons déjà vu que, dans ce royaume, un prince bâtard, Hugues, attirait et soutenait les pirates pour les employer à sa propre élévation. D'après la conjecture de l'historien Suhm, la partie de la troupe qui s'était embarquée à Boulogne était conduite par Rollon, qui revint effectivement en France à l'expiration du terme de douze ans. Les historiens de Normandie se taisent à ce sujet, et il est probable qu'on eût parlé de lui s'il avait fait partie de la longue et téméraire expédition en Allemagne.

Carloman, ayant vu partir les ennemis, licencia ses troupes; quelques jeunes seigneurs restèrent auprès du roi pour se livrer au divertissement de la chasse dans la forêt de Baizieu [1]. Dans une de ces parties, le roi, voulant frapper un sanglier, fut blessé par un de ses gens, et mourut quelques jours après. De toute la dynastie de France, il ne restait qu'un enfant, Charles, depuis surnommé *le Simple;* il fallait pourtant un chef :

1. *Annal. de Saint-Vaast.*

les grands du royaume se hâtèrent de déférer la couronne à Charles-le-Gros, et lui jurèrent fidélité à Gondreville. Cependant, l'empereur resta en Allemagne, et l'état d'abandon, où se trouvait la France, encouragea les Normands à de nouvelles entreprises. Ceux de Louvain recommencèrent leurs excursions dans le nord de la France, en prétendant qu'ils n'avaient fait d'arrangement qu'avec Carloman. Godefroy, à qui Charles-le-Gros avait fait un si bel établissement dans la Frise, malgré le mécontentement de ses sujets, repassa le Rhin, et se fortifia à Duisbourg pour y demeurer l'hiver. Son ingratitude et sa mauvaise foi durent indigner ceux qui avaient reçu ses promesses. Le comte de Thuringe, Henri, le força de se retirer dans ses établissemens. Une autre troupe pénétra en Saxe; mais le même comte Henri les repoussa. En parlant de leur défaite, un historien fait remarquer que les Normands qui restèrent sur le champ de bataille, furent un sujet d'étonnement à cause de la beauté de leurs traits et de leur taille[1]. Il n'est pas le seul qui leur accorde ces avantages physiques : Ermoldus-Nigellus a dit de ce peuple

1. *In quo certamine tales viri de Nordmannis cecidisse referuntur, quales nunquam antea in gente Francorum visi fuissent, in pulchritudine videlicet ac proceritate corporum.* Lambecc. *Annal. Francor.*

qu'il était *beau de visage* et *élégant de taille* [1].

Ces deux auteurs sont étrangers. Quant aux historiens de France, ils n'accordent aux Normands aucune qualité avantageuse; pour eux, ce ne sont jamais que des *hommes diaboliques* et des *païens féroces*.

A une diète, tenue à Colmar par Charles-le-Gros, il fut arrêté que des comtes et des évêques marcheraient contre les pirates; et, à la diète de Worms, l'empereur désigna de nouveaux lieutenans, pour combattre ces ennemis éternels de l'empire. Il paraît que l'on avait des preuves certaines du complot que tramaient Hugues et Godefroy pour s'emparer de l'ancien royaume de Lothaire, et se le partager; ce fut vraisemblablement ce qui inspira à Charles-le-Gros la vengeance sanguinaire qu'il exécuta l'année suivante.

Cependant, Gisèle, femme de Godefroy, vint trouver l'empereur pour le disposer en faveur du chef normand. Mais l'empereur ne voulut pas la laisser repartir. Godefroy aurait dû se méfier dès lors des intentions de ce souverain. Il envoya deux comtes frisons, Gérolf et Gardolf, à la cour de Charles-le-Gros, pour lui représenter que, ses terres n'étant ni assez protégées, ni pourvues de

1. *Pulcher adest facie, vultuque statuque decorus. De rebus gestis Ludovici Pii*, l. IV, dans le t. VI des *Histor. de France*.

vignes, il serait à propos de lui céder Coblentz, Andernach et d'autres domaines impériaux. Un historien insinue que cette mission ne tendait qu'à donner le change à Charles-le-Gros, et à détourner son attention des trames de Godefroy et de Hugues. L'empereur, de son côté, ayant médité un projet de trahison, profita de cette mission pour le mettre à exécution. Il feignit d'entrer dans les vues de Godefroy, et répondit qu'il ferait droit à sa demande par des envoyés royaux. En effet, le comte Henri et l'évêque de Cologne furent désignés ostensiblement pour se rendre en Frise, et régler l'établissement du chef Normand.

Pourvus d'instructions secrètes, ces deux envoyés se rendirent de Cologne à la Bétuve avec peu de suite; mais le comte Henri avait ordonné à ses gens de passer par la Westphalie, et de le rejoindre, après ce détour, dans un lieu indiqué. Godefroy, instruit de l'approche des envoyés royaux, alla au-devant d'eux jusqu'à la frontière de ses terres; la première entrevue eût lieu dans une île. A une seconde réunion, les deux envoyés admirent un comte Éverhard, que Godefroy avait dépouillé de ses propriétés. Ce comte exposa ses griefs avec aigreur; Godefroy répliqua avec arrogance. Au milieu de la dispute, Éverhard tire son épée, et blesse grièvement le chef nor-

mand ; aussitôt, les satellites du comte Henri accourent et achèvent de le tuer. On massacre ensuite tous les Normands qu'on trouve dans la Bétuve. Éverhard et Gérolf, qui probablement avaient été gagnés auparavant par Charles-le-Gros, eurent les terres du Normand, dont la veuve fut nommée abbesse de Nivelle. Les enfans de Godefroy tombèrent dans une telle indigence, que l'archevêque Foulques, de Reims, crut devoir les recommander, dans la suite, à la bienveillance du roi Arnoul [1].

Pendant que l'assassinat de Godefroy s'exécutait, on attira son beau-frère et complice Hugues dans un piége; on lui creva les yeux, et on le relégua dans un monastère. Les rois français n'avaient quelquefois pas agi plus bravement que Charles-le-Gros en face des troupes normandes; mais du moins n'avaient-ils jamais souillé leurs mains d'un assassinat, ni médité autant de perfidie : ils avaient au contraire toujours agi avec une bonne foi dont il est juste de les louer. On ne conçoit pas comment le comte Henri, le meilleur lieutenant de Charles-le-Gros, ne dédaigna pas de se faire l'exécuteur d'une trame aussi perfide. La seule chose qui puisse excuser l'empereur, c'est qu'ayant acquis la certitude que Go-

1. *Annal. de Fulde*, contin. ; *de Metz*, *etc.*

defroy et Hugues allaient soulever l'empire, sa faiblesse lui persuada qu'un coup de surprise pouvait seul le préserver de ce danger.

Il aurait voulu se débarrasser en même temps des Normands cantonnés à Louvain; mais ils se tinrent sur leurs gardes. Les Français, privés de leur roi, avaient imploré ses secours; ils avaient en même temps négocié avec les pirates qui leur avaient répondu que si on voulait leur donner encore 12,000 livres d'argent, ils épargneraient le royaume. Cette offre ne parut pas admissible. Cependant on ignorait de quoi ces ennemis étaient capables; ceux-ci voyaient le royaume de France sans chef et les grands vassaux divisés entre eux[1]; ils étaient exaspérés par le massacre de leurs compatriotes dans la Frise. Sigefroy, leur chef, résolut en conséquence d'envahir par terre le pays des Francs.

Le 25 juillet les Normands entrent à Rouen[2]; ils traversent la Seine sur des bateaux qu'ils trouvent amarrés, tuent Ragnald, duc du Maine, et repoussent les Neustriens et Bourguignons qui

1. *Audita Franciæ desolatione, tum quia Franci rege carebant, tum quod hæres regni puerulus erat, iidemque dissidentium inter se principum tumultu multiplici quaterentur, dant arma manibus, Sequanæ littora subeunt, etc.* (Chron. d'Alberic, dans le t. IX des *Histor. de France.*)

2. An 885.

veulent leur faire résistance; ils égorgent les habitans, et brûlent les villes et les villages. Les Français ayant un pressentiment de ce qui va leur arriver, mettent en bon état les forts sur les rivières; cependant les excursions continuent. Ayant pénétré dans l'Oise, les Normands investissent le fort de Pontoise, gardé par Alétran, et forcent la garnison, qui manquait d'eau, à capituler[1]. A la nouvelle de leur approche, Gozlin, évêque de Paris, se hâte de prendre des mesures de précaution.

1. *Annal. de saint Vaast.*

FIN DU PREMIER VOLUME.

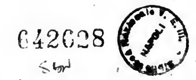


TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE. Sur les Monumens historiques, relatifs aux Normands. Pages j et suiv.

CHAP. Ier. — État des anciens peuples du Nord. — Sol inculte. — Rareté des subsistances. — Famines. — Coutume d'exposer les enfans. — Usage de la chair de cheval. — Pêche ; marine qu'elle fait naître. — Excursions des pirates. — Examen de l'assertion des historiens, relatifs à l'expulsion régulière et périodique de la jeunesse du Nord. 1

CHAP. II. — De la piraterie des Scandinaves. — Leurs rois de mer. — Énergie et valeur des marins du Nord. — Leurs associations et fraternités. — Institution des *kaempe* ou champions. — Traits d'audace, combats et aventures des rois de mer et de leur *kaempe*. — Frénésie des *berserker*. — Femmes qui combattaient. — Enlèvemens ; polygamie. — Traits romanesques de la vie des pirates du Nord. 26

CHAP. III. — Guerres, querelles et vengeances des petits princes scandinaves. — Autres peuples qui croisaient dans la Baltique. — Nécessité de se défendre contre les pirates étrangers. — Butin que les Scandinaves rapportaient de leurs croisières ; l'or et les esclaves. — Pays que les pirates fréquentaient d'abord ; l'Austurveg, le Grikaland et la Biarmie. — Facilités que le Nord procurait pour la construction des flottes. — Genres de bâtimens en usage chez les pirates. — Des flottes de bateaux. — Anciennes lois de marine eu Danemark, Suède et Norvège. — Combat naval de Bravalla. 60

CHAP. IV. — Premières incursions des pirates du Nord dans l'ancien empire romain. — Pirates saxons sur les côtes de France et de Grande-Bretagne. — Ils sont suivis des Scandinaves ; leurs fréquentes incursions en Frise. — Première apparition des Normands sous le règne des Mérovingiens. — Charlemagne en forçant les Saxons au baptême, soulève le Nord contre lui. —



